PN
6022
.R6
1843 I
=MRS

LE

ROYAL KEEPSAKE

IMPRIMÉ PAR DUCESSOIS, 55, QUAI DES AUGUSTINS

Paris.

LE

ROYAL KEEPSAKE

LIVRE DES SALONS

DE DOUZE GRAVURES ANGLAISES INÉDITES

Deuxième Année.

PARIS

Mme Vve LOUIS JANET, LIBRAIRE-ÉDITEUR

59, RUE SAINT-JACQUES

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/royalkeepsakeliv00pari

TABLE DES MATIÈRES

Un Autographe	BIBLIOPHILE JACOB	1
Magnétisme	T. THORÉ	16
La Roche à Marie-Colette	FANNY RICHOMME	24
L'Expiation	ERNEST FOUINET	65
Isuren	HENRY MARTIN	78
Belle lame, vil fourreau	LOUISE COLLET	89
Sincère sous le déguisement	ÉMILE DESCHAMPS	106
Japhet	EUGÈNE SUE	118
Les fées des Pyrénées	BARON TAYLOR	130
Christian le Bossu	JULES LACROIX	138
Alba	J. PIZARRO	156
La Chapelle de Saint-Florent	COMTESSE DASH	178
Agnès de Monsoreau	HERMANCE LESGUILLON	185
Le Templier	FANNY REYBAUD	194

LISTE DES VIGNETTES

Un Autographe 1
Magnétisme. 16
La Roche à Marie-Colette 24
L'Expiation 65
Belle lame, vil fourreau ! 89
Sincère sous le déguisement. 106
Japhet. 118
Christian le Bossu. 138
Alba. 156
La chapelle de Saint-Florent. 178
Agnès de Monsoreau. 185
Le Templier. 194

AUX FEMMES.

C'est votre nom charmant, ô femmes, que ma plume
Inscrivit l'an dernier au front de ce volume;
Si le ROYAL KEEPSAKE obtint quelque renom
C'est grâce à votre nom
Ce livre encor renaît sous vos auspices;
Soyez lui donc propices,
Tant que l'esprit, la grâce et la beauté
Conserveront leur royauté.

P. L. JACOB bibliophile.

UN AUTOGRAPHE.

On sait combien je suis curieux d'autographes ! Dans une lettre écrite par un personnage célèbre, je découvre, pour ainsi dire, le fond du cœur de ce personnage : ses plus secrètes pensées m'apparaissent sous les mots les plus simples en apparence, et il n'est pas un trait de l'écriture qui me semble indifférent dans cette étude physiologique. Je compléterai l'axiome de Buffon en disant : « L'autographe est tout l'homme. »

Dernièrement, en rangeant les papiers d'un académicien décédé, papiers assez peu intéressants par eux-mêmes et par la main qui les avait écrits, j'aperçus une petite lettre parfumée et coquette, laquelle s'étonnait sans doute de se trouver en pareille compagnie. J'en conclus tout de suite que cette lettre de femme avait été confisquée par le défunt dans le secrétaire de son épouse légitime, peut-être le lendemain de son mariage :

« Non, Marie, votre lettre ne m'étonne pas; je l'attendais. A votre préoccupation, à votre embarras si peu habituel avec moi, à votre

silence obstiné pendant notre dernière promenade, j'avais deviné que vous aviez un secret difficile à confier. Par discrétion, je n'ai pas voulu en provoquer la confidence. Je savais, d'ailleurs, que vous oseriez écrire ce que vous n'osiez pas dire. Mais, en vérité, je m'attendais à une révélation de tout autre nature : je supposais un commencement de roman, avec un héros, bien entendu; et je me disposais, au cas où votre préféré ne réunirait pas toutes les convenances de fortune et de famille, à vous le dépoétiser si bien que je l'eusse infailliblement mis à néant dans votre esprit et chassé de votre cœur. L'esprit et le cœur ne font qu'un chez les femmes bien nées. Mais il ne s'agit pas de cela, et la tâche que vous m'imposez m'épouvante à remplir.

« Je suis donc la seule personne qui vous inspire une entière confiance, et mes trente-deux ans ne font pas peur à vos vingt ans? Il est vrai que votre caractère sérieux semblerait plus âgé que vous; et le mien est trop léger et trop jeune pour moi. Voilà pourquoi je suis bien plus votre sœur, que je ne suis votre tante; voilà pourquoi, si vous étiez mariée, nous serions deux jeunes femmes placées presque sur la même ligne. Seulement, dans très-peu d'années, j'aurai pour toujours dépassé la frontière, lorsqu'elle sera encore bien loin devant vous. Je serai vieille quand vous aurez longtemps à être jeune. Mais qu'est-ce donc que la vieillesse? J'entends dire à tout le monde (excepté aux vieux cependant) que c'est quelque chose de bien laid et bien effrayant, et je n'en ai pas peur pour mon propre compte, peut-être par le pressentiment que je n'y arriverai pas. Quoi qu'il en soit, je ne crains ni de vieillir ni de mourir. C'est déjà un moyen de rester jeune le plus possible.

« Mais revenons à votre lettre : « Vous entrez à peine dans la vie et « déjà vous craignez d'avancer, comme si chaque pas que vous faites « devait vous conduire au malheur; vous manquez de confiance dans « votre destinée; vous doutez de votre jugement et de vos forces. « Vous avez refusé tous les maris qu'on vous a proposés, parce que « vous n'étiez pas sûre de rendre aucun d'eux assez heureux. C'est « bien plus le bonheur de votre mari que vous voulez, que votre

« bonheur à vous. » Mais en ménage, bonheur et malheur sont tellement en commun, que le bonheur est impossible pour l'un quand l'autre souffre. Ainsi, en voulant que votre mari soit heureux, vous êtes bien certaine de vouloir être heureuse aussi. Voici que par trop de précipitation à répondre aux détails de votre lettre, j'en vais perdre l'ensemble; j'y reviens : « Le temps est arrivé où il vous « faut prendre une détermination; votre famille vous sollicite, votre « raison est d'accord avec elle sur la nécessité de faire comme tout le « monde, — de vous marier. Et vous voulez qu'une amie vous guide « dans vos recherches du mari-modèle; vous voulez qu'elle vous « aide à découvrir l'homme que vous devez aimer, parmi tous ces « beaux qui papillonnent autour de vos blanches épaules et de vos « trois cent mille francs de dot; et c'est moi que vous avez « choisie! »

« Ma chère Marie, vous m'embarrassez cruellement. Et de quoi donc voulez-vous que je vous préserve, moi qui n'ai su me préserver de rien? Je me sens positivement incapable de vous donner aucun conseil. D'ailleurs, j'ai la croyance que les bons sont inutiles, parce qu'on ne suit jamais que les mauvais. Et puis, il ne faut pas croire que notre sort dépende toujours de nous; et n'est pas heureux ni irréprochable qui veut. L'important serait peut-être de ne pas prendre la vie aussi gravement que vous allez le faire, et de vous en remettre un peu à Dieu du soin de votre avenir. Je ne pense pas qu'on puisse éviter beaucoup de malheurs, mais je crois qu'on peut les supporter tous. Et dans ce cas, la force et le courage sont plus nécessaires que la prévision.

« Voici que je rabâche des banalités, parce que vous me forcez à me déguiser en mentor. Mais je vais échapper au rôle de confidente, en vous obligeant à mon tour à être la mienne. A défaut d'avis, je vais vous dire des faits et vous raconter ma propre histoire. Votre grande raison y puisera probablement des enseignements que mon expérience ne pourrait vous donner. Votre lettre m'a révélé des qualités de réflexion et de cœur que je n'eusse jamais cru rencontrer chez une jeune personne. Elle m'inspire pour vous une grande

appréciation, et je ne crains plus de vous confier des torts, dont jusqu'à présent j'avais cru devoir épargner le récit à votre candeur. Si mes fautes peuvent vous empêcher d'en commettre, et si je parviens à vous donner un peu de l'insouciante philosophie que j'ai acquise à mes dépens, le but sera rempli.

« Je n'ai conservé aucun souvenir bien précis de mon enfance. Je n'ai jamais connu ma mère. J'ai été élevée par des femmes de chambre, qui ne m'aimaient pas et que je détestais. Ainsi, tous les premiers élans affectueux ont été refoulés en moi. Mais bientôt, mon père s'étant remarié, je me suis mis à adorer sa femme, qui était bien la plus gracieuse belle-mère qu'on pût imaginer. C'était presque une enfant; et si gaie, si frivole, si indulgente, si facile à vivre; mais si coquette, que mon père en était jaloux jusqu'à la frénésie. Mon père, vieux et souffrant, exécrait le monde; sa femme, jeune, belle et bien portante, était avide de tous les plaisirs. Et comme la mauvaise santé de mon père le retenait souvent chez lui, ma belle-mère m'emmenait partout avec elle. Je n'avais pas douze ans, que je passais toutes mes soirées au spectacle et mes nuits au bal. Au milieu de cette vie agitée, mon éducation fut fort négligée; mon père ne s'en occupait pas; ma belle-mère, encore moins. Lorsque mon père me savait avec sa femme, sa jalousie lui laissait un peu de repos, et cela lui suffisait. Sa tendresse paternelle se bornait à satisfaire largement à toutes les folles dépenses que ma belle-mère imaginait pour ma toilette. Aux diamants près, nous étions toujours exactement mises l'une comme l'autre, et nous passions pour les deux sœurs. J'étais alors un petit mannequin bien ridicule sous ces toilettes chargées de fleurs et de dentelles. Cela n'empêchait pas que je fusse déjà très-entourée et très-courtisée, à cause de ma belle-mère que tout le monde adorait. Je venais d'avoir quinze ans, lorsque le marquis de N... votre oncle, qui avait vingt ans à peine, me demanda en mariage, et trois semaines après, j'étais marquise de N... (on m'a dit depuis que mon mariage s'était conclu aussi rapidement parce que mon père redoutait un rival dans le jeune marquis Edmond de N... et qu'il fut enchanté d'en faire un gendre). Il est certain que je

n'étais encore qu'une jolie enfant gâtée, mal élevée, exaltée, exigeante, n'ayant jamais eu une idée sérieuse dans la tête, et ne comprenant rien à la vie. Seulement, quand le fantôme d'un mari m'avait par hasard traversé l'esprit, je n'avais pas pensé qu'il pût être autrement que le mari de ma belle-mère, c'est-à-dire ayant quatre fois mon âge et des goûts entièrement opposés aux miens. Je fus bien étonnée et bien joyeuse, en trouvant dans mon mari un jeune homme beau, élégant, très-vivant, et d'une complaisance parfaite pour tous mes caprices. Je ne demandai pas s'il m'aimait, cela allait sans dire, et moi je l'aimais passionnément. La première année de mon mariage fut une année d'ivresse et d'enchantements. Nous passions notre vie dans le monde, et c'est à peine si nous avions quelques heures à nous voir seuls. Mais mon amour pour mon mari se développa et prit un caractère plus sérieux. Alors la dissipation me devint importune. J'éprouvai le besoin de vivre plus intimement dans mon bonheur. Je le dis à Edmond; il se moqua de moi. Je ne voulais plus aller dans le monde; mais je ne voulais pas y laisser aller mon mari seul, et comme il refusait de rester, j'y allais avec lui. Aussi, j'y étais mal à l'aise, sérieuse, souvent triste. On me crut jalouse, et je le devins.

« Edmond était un charmant garçon, bon, simple, ne manquant pas d'intelligence pour toutes les choses de l'esprit, mais fermé à toutes les poésies du cœur, et ne comprenant rien, ni à l'amour, ni à la jalousie. Il m'aimait bien sincèrement, parce que j'étais sa femme; il m'aimait comme il avait aimé sa mère, comme il aimait la vôtre, sa sœur. Mais je voulais être aimée autrement, et je fis tant, qu'il ne m'aima plus du tout. Nous avions chaque jour, et à propos de tout, des querelles continuelles. J'apportais dans les choses les plus simples la mutinerie d'un méchant enfant et l'exaspération d'une femme jalouse : enfin, pour l'un comme pour l'autre, la vie commune devint impossible. Un jour, après une grande fâcherie, sans en prévenir Edmond, je retournai chez mon père, qui habitait, dans la belle saison, une fort belle terre à soixante lieues de Paris.

« En faisant ce coup de tête, j'avais bien en secret la certitude que mon mari ne pourrait pas se passer de moi, et qu'il ne tarderait pas à venir me rejoindre. Il ne vint pas. J en fus au désespoir, autant par amour que par orgueil. Je tombai sérieusement malade; ma belle-mère l'écrivit à Edmond en le suppliant d'accourir. Il se contenta de répondre une lettre en termes convenables, ne parlant pas du tout de mon brusque départ, et disant que, pour les soins dont j'avais besoin, ma famille le remplacerait, parce qu'au moment d'un départ pour un voyage projeté depuis longtemps, il ne pouvait changer son itinéraire; mais que si je n'étais pas revenue à Paris à l'époque des chasses, il viendrait bien certainement à son retour passer un mois avec nous. Je fus révoltée de tant d'indifférence; je voulus le haïr et je ne l'en aimais que plus. Quoique j'eusse une fièvre qui aurait dû me retenir au lit, je repartis en toute hâte pour Paris. Quand j'y arrivai, il était trop tard : Edmond n'y était plus depuis deux heures. Suffoquée par le regret, la douleur, la honte, je m'en retournai sans même être descendue de voiture pour me reposer, et lorsque j'entrai dans la cour du château, on me trouva évanouie. Une longue et mortelle maladie se déclara; mais ma grande jeunesse et les soins empressés de mon excellente belle-mère, pour laquelle je conserve un culte, me rappelèrent à la vie.

« Vers le mois de septembre, à l'ouverture des chasses, qui étaient toujours fort brillantes au château de mon père, Edmond vint comme il l'avait annoncé, amenant avec lui plusieurs de ses amis. J'étais à ce moment en pleine convalescence, mais si faible encore et si changée, que j'étais presque méconnaissable. Edmond me regarda avec étonnement; il s'informa distraitement de ma santé, de mes occupations à la campagne, et sans me laisser le temps de lui répondre, il me présenta ses amis; puis il s'éloigna avec eux pour leur faire les honneurs du parc, du chenil, des écuries, enfin de tout ce qui pouvait les intéresser. Sa retraite ne fut pas assez prompte pour que je n'entendisse pas fort bien cette phrase : « Messieurs, je vous demande pardon, je vous avais dit que ma femme était jolie, je le croyais. » J'eusse préféré mille coups de poignard à cette humiliante

révélation. Je fondis en larmes; je courus interroger ma glace, espérant encore un démenti à ce cruel arrêt. Hélas! ce n'était que trop vrai, j'avais cessé d'être jolie : mes yeux plombés, mes joues amaigries, mes lèvres pâles, me donnaient un air maladif que les hommes en général apprécient peu; la beauté matérielle, la beauté de la forme est pour eux préférable à la beauté d'expression qui vient de l'âme. Et moi, loin d'avoir essayé à dissimuler mon état de langueur, je m'en étais parée pour ainsi dire, en pensant qu'Edmond me trouverait bien plus intéressante et m'aimerait davantage pour tout ce que j'avais souffert loin de lui. Il arriva tout le contraire. Dans ma détresse, j'eus recours à quelques artifices de toilette pour me redonner l'apparence du bonheur et de la santé, et aidée des conseils de ma belle-mère qui s'entendait mieux que personne à toutes les choses de coquetterie, je parus au dîner éblouissante de parure et resplendissante de gaîté. La colère, en m'agitant le sang, m'avait redonné des couleurs et de la verve. Je fus trouvée belle et spirituelle par tout le monde, excepté par mon mari, qui ne daigna pas m'accorder un regard; mais forte de l'approbation universelle, y compris la mienne, je ne me préoccupais plus de partager, avec les perdreaux et les cailles, l'admiration du pauvre Edmond qui me sembla prosaïque et vulgaire. Sans beaucoup d'efforts, je lui rendis indifférence pour indifférence. Il y fut insensible autant qu'à ma beauté. Je ne l'aimais plus, mais je m'ennuyais à mourir! l'ennui est bien le plus horrible de tous les maux et le plus dangereux aux femmes. Pour mon malheur, je n'avais aucun moyen d'y échapper, n'ayant pas de talents à cultiver et pas la moindre disposition pour en acquérir. L'étude de quoi que ce soit m'a toujours été odieuse. Mon seul passe-temps était la toilette; mais, quand je passais en revue tous nos chasseurs, vieux ou jeunes, je les trouvais tous si sots et si communs, que j'avais honte de me parer pour eux.

« Un jour, comme nous nous promenions, ma belle-mère et moi, dans un endroit écarté du parc, loin du cor, des cris de la meute et du plomb des chasseurs maladroits, nous rencontrâmes un ami d'Edmond, arrivé avec lui et auquel nous n'avions pas fait encore la

moindre attention. Comme les autres, il avait l'habitude de suivre la chasse tout le jour. Et le soir, à peine sortait-on de table, que tout le monde, brisé de fatigue, allait se coucher pour recommencer le lendemain la même vie intelligente !

« C'était donc un véritable événement que de rencontrer dans le parc un homme sans fusil et sans chien, se promenant naturellement, au lieu de suivre la piste d'un lièvre ou le vol d'un oiseau.

« M. Jules de V... s'approcha de nous, et de l'air le plus aimable, il entama assez spirituellement une conversation banale. Alors, je n'étais pas très-connaisseuse en fait d'esprit, et l'eussé-je été, qu'il aurait pu compter encore sur une grande bienveillance. Nous n'étions pas gâtées, je vous l'affirme; jamais on ne nous parlait que pour nous raconter les prouesses de la journée. Certes, M. Jules n'était pas beau, mais sa figure insignifiante au premier abord, impressionnait dès qu'on causait avec lui. Sa nature toute méridionale s'exaltait à propos de tout. Il avait dans le caractère beaucoup d'expansion et de chaleur. Nous fûmes bien vite au courant de sa famille, de sa fortune, de ses goûts. Il nous avoua même que bien, qu'il eût vingt-cinq ans (je lui en donnais trente-cinq), il n'avait jamais aimé, parce que de la manière dont il comprenait l'amour et dont il se sentait prédisposé à le ressentir, il craignait toujours d'être dupe et de donner toute sa vie en échange d'un goût passager. Il nous fit de belles théories sur l'amour, tout en disant beaucoup de mal des femmes, mais en homme qui ne demandait pas mieux que d'en penser beaucoup de bien. Je le trouvai amusant, original. Ma belle-mère, au contraire, le trouva fat et prétentieux. Il était au moins fort entreprenant : il se fit, tout de suite et presque malgré nous, de notre intimité. Il négligeait la chasse pour nous accompagner dans nos promenades; il se mêlait à toutes nos causeries; il donnait son avis, sans que nous le lui demandassions, sur la coupe d'une robe, sur la forme d'un chapeau ; il organisait nos parties de campagne; il dévidait notre laine et travaillait à notre tapisserie ; enfin, il ne nous quittait plus.

« Je ne pouvais plus descendre au salon, au jardin, sans l'y rencontrer, et bien que je ne le regardasse jamais, car il m'intimidait extrêmement, je sentais que son regard ardent ne me quittait pas. Je compris facilement qu'il m'aimait; je ne m'ennuyai plus. Il était si passionné, si expressif, que bientôt son amour ne fut un secret pour personne, et malgré mon inexpérience, je le trouvais un peu compromettant. Mais j'étais si fière d'inspirer une passion, que je ne me plaignis pas de ses extravagances. Il m'était impossible de ne pas reconnaître un amour profond dans toute sa conduite. Il ne dormait plus, car il passait une partie de ses nuits sous mes fenêtres, au risque d'être dévoré par les chiens de garde qu'on lâchait le soir dans les cours et qui faisaient après lui un vacarme à mettre tout le château en émoi. Il ne mangeait plus et supportait stoïquement les niaises plaisanteries de mon mari, qui lui reprochait de manger en cachette. Il avait pour moi des soins de mère et d'esclave; il prévenait tous mes désirs ; et si, fort rarement, nous nous promenions seuls, c'étaient des emportements, des cris et des larmes; enfin, la passion la plus désordonnée que jamais tête de femme ait pu rêver. Aussi, je ne demandais rien de plus à Dieu. Mais Jules était trop exigeant, et j'étais sans pitié pour un malheur que je ne comprenais pas, moi qui me trouvais si heureuse. L'hiver venait, et avec l'hiver le moment de la séparation. Un matin, j'entre dans la salle à manger à l'heure du déjeuner; tout le monde était déjà réuni autour de la table. Jules s'approche de moi et me remet ostensiblement une lettre. Il avait l'air triste et ému, mais résolu. Je fus si troublée de cette nouvelle imprudence, que je perdis entièrement contenance, et que, sans ma belle-mère qui vint encore à mon secours, je me fusse mise à pleurer comme un enfant. Dès que je me trouvai libre, je m'enfermai pour lire cette lettre qui devait contenir un parti pris. Effectivement, Jules me disait, dans les termes les plus brûlants, que, ne pouvant pas vivre sans moi, il se brûlerait la cervelle, si je ne consentais pas à le suivre, et qu'il ne sortirait vivant du château qu'au cas où je l'accompagnerais. Il me donnait tous les moyens nécessaires pour exécuter son plan de fuite, qu'il

indiquait pour la nuit suivante. Cette lettre me jeta dans une grande anxiété et dans un horrible embarras : un enlèvement me semblait bien romanesque et surtout la preuve irrécusable d'une violente passion, mais c'était me déshonorer et me séparer à toujours de ma famille que j'aimais. D'un autre côté, si je refusais de partir, Jules se tuerait. J'en étais là de cette cruelle alternative, lorsque ma belle-mère, accompagnée de plusieurs dames, vint me chercher pour aller avec elles visiter quelques propriétés voisines que nous ne connaissions pas. J'avais bien envie de refuser, mais elle me fit comprendre que je ne le pouvais pas, sans me compromettre, après ce qui était arrivé le matin. Nous partîmes donc. Nous avions fait à peine deux lieues, que je me rappelai avoir, dans ma précipitation, laissé la lettre de Jules sur ma cheminée. Si cette lettre tombait entre les mains des domestiques, j'étais déshonorée ; si elle tombait aux mains de mon mari, un duel était inévitable entre lui et Jules. Je fis part de mes craintes à ma belle-mère ; elle les partagea ; et, prétextant un malaise subit, elle pria les dames de continuer la promenade sans nous, et nous revînmes en toute hâte. Pour qu'on ne s'informât pas de la cause de notre retour précipité, nous nous fîmes descendre à la petite porte du parc, et en longeant le mur nous arrivâmes jusqu'au château, sans avoir été vues de personne. Au moment où nous allions passer sous les fenêtres de la salle à manger, nous entendîmes un grand bruit et de nombreuses allées et venues de domestiques. Il était imprudent de traverser le vestibule en ce moment ; nous attendîmes, cachées derrière de grosses caisses d'orangers. Ces messieurs, qui avaient déjà fort bien déjeuné le matin, s'étaient remis à table, dès que nous avions été parties, et nous assistâmes, bien malgré nous, à une orgie de garçons. Dieu vous préserve, ma pauvre Marie, d'entendre rien de pareil à ce que nous avons entendu ce jour-là ! Dieu vous préserve surtout, si vous avez jamais une préférence dans le cœur, d'entendre l'homme dont vous vous croirez aimée, blasphémer l'amour et les femmes dans les termes les plus grossiers au milieu des hoquets de l'ivresse ! Ce fut ce qui m'arriva. Le plus bestial de tous ces hommes à moitié gris, celui dont les

ignobles propos provoquaient les applaudissements les plus frénétiques, c'était le sentimental Jules, c'était l'homme qui avait juré de se tuer si je ne partageais pas son amour, c'était l'homme que j'aurais peut-être suivi quelques heures plus tard, en lui sacrifiant ma famille et mon honneur. Je fus à l'instant guérie pour toujours de ma passion.

« Sans plus nous tourmenter d'être ou non rencontrées, nous remontâmes chez nous. La lettre de M. Jules était à la place où je l'avais laissée. Nous la brûlâmes, afin qu'il ne restât rien de cette comédie. Je ne descendis point de la soirée. Ma belle-mère m'apprit que M. Jules, comme à son ordinaire, n'avait pas mangé au dîner, qu'il était admirablement grimé en Werther, et qu'à son air désespéré, on aurait pu le croire près de sa dernière heure.

« Le lendemain, il avait quitté le château, bien vivant et bien portant. Je ne l'ai jamais revu.

« Je passai plusieurs années vides et nulles, sans avoir même le désir de l'amour, que je regardais comme une fiction inventée par les romanciers et prise au sérieux par quelques femmes romanesques. Si par hasard un homme me semblait mériter un peu d'attention, je me rappelais le déjeuner de chasseurs, et tout était dit. Bien que je fusse jeune et assez belle, je n'avais aucun succès dans le monde; car depuis que j'avais perdu l'espoir d'aimer, j'avais perdu aussi le désir de plaire; je manquais d'*attrait*, comme disent les hommes.

« Je voyageais beaucoup, mais sans goût et sans plaisir. Je ne voyais pas, ou je voyais mal, les choses les plus remarquables des pays que je parcourais. Il faut être deux pour bien voir, et j'étais toujours seule, quoique bien souvent en nombreuse compagnie; mais je ne me mêlais à rien et je vivais séparée de tout.

« Une année, j'eus la fantaisie d'aller passer ma saison des bains dans un petit port de mer, bien ignoré alors, et bien caché au fond de la Bretagne. J'avais besoin d'échapper à ces inévitables figures de baigneuses et de baigneurs qu'on rencontre forcément tous les ans, n'importe où l'on aille, et qu'on prend en horreur! Là, j'espérais ne trouver que des gens du pays, et qui auraient au moins

le mérite de m'être inconnus. Mon attente ne fut pas trompée. La société était composée de nombreux provinciaux, de plusieurs familles anglaises, et de quelques artistes attirés par la beauté du pays et surtout par un motif d'économie, car on y vivait pour rien. Toutes ces personnes m'étaient parfaitement étrangères de manières, de langage, d'habitudes, et il m'était impossible de communiquer avec elles d'aucune façon. Je vivais donc absolument seule, me baignant beaucoup, faisant de longues promenades sur les rochers au bord de la mer, souvent par un soleil ardent, plus souvent par un beau clair de lune qui argentait les vagues. Je m'aventurais fort loin, et je rentrais habituellement très-tard. Je pris goût à la solitude. Je m'initiai à l'amour de la nature. La mer me magnétisait pour ainsi dire, et j'entrais en rapport avec elle; le roulis de la vague me semblait un immense concert plein d'harmonie et de tristesse; j'écoutais avec recueillement ces sons étranges qui me remuaient l'âme. J'ai passé bien des nuits, assise sur une roche, les pieds pendants au-dessus de la mer, laissant couler mes larmes qui se mêlaient aux vagues, et me perdant dans des rêveries sans fin. Ces émotions étaient si fortes qu'elles me brisaient, et je rentrais chez moi, découragée de ma vie inutile. Dans une de mes excursions nocturnes, comme je me trouvais à une assez grande distance de la ville et du port, je rencontrai un homme qui me fit une peur effroyable. Dans ma terreur, car je ne doutais pas que cet homme ne fût un contrebandier et un assassin au besoin, je me mis à courir du côté du port, enjambant précipitamment les rochers souvent fort écartés les uns des autres. Je me sentis glisser; puis je fus retenue, au moment où j'allais tomber dans un gouffre qui avait plus de cent pieds de profondeur. Mais, sans me rendre compte du danger auquel j'échappais, et me voyant au pouvoir de l'homme dont j'avais eu si grand'peur, je poussai des cris féroces qui furent entendus des bains, et l'on vint à mon secours. Je ne discontinuais pas de crier; et lorsqu'on fut arrivé près de moi, on me crut folle. Mon contrebandier était tout simplement un jeune peintre, habitant aussi l'hôtel des bains, et aimant, comme moi, à se promener le soir. Nous nous

expliquâmes. Il me fit des excuses; moi je lui adressai des remercîments. En regardant ce jeune homme, je trouvai qu'il n'avait rien d'effrayant. C'était, au contraire, un fort joli garçon, à la mine spirituelle, à la tournure leste et originale, au regard hardi et rêveur à la fois. Il portait un costume étrange, et toute sa personne ne manquait pas d'une certaine distinction. Le lendemain, comme j'allais me baigner, il se trouva sur mon passage et s'informa de ma santé. Nous rîmes beaucoup de ma frayeur de la veille. Il m'avoua, de l'air le plus simple du monde, qu'il s'était déjà bien souvent promené le soir avec moi sans que je m'en doutasse, parce qu'il avait eu le soin de se tenir assez éloigné pour que je ne le visse pas, et assez près pour me porter secours en cas de besoin. Il me dit tout cela fort naïvement, mais en arrêtant ses grands yeux bleus sur les miens, avec une telle expression de dévouement et d'admiration, que je me sentis rougir sans trouver rien à répondre. Ces quelques mots bien simples me restèrent dans la mémoire, comme s'il m'eût fait la déclaration la plus positive. Pendant plusieurs soirs, je n'osai plus continuer mes promenades, car j'étais très-certaine de rencontrer mon jeune peintre, et je craignais d'avoir l'air d'accepter presque ses rendez-vous. Un matin, ma femme de chambre, entrant chez moi, me dit : « Le monsieur qui a sauvé madame a demandé si elle voudrait le recevoir aujourd'hui. » Le *monsieur qui a sauvé madame* me fit grand plaisir à entendre : ce n'était donc plus un étranger, puisque je lui devais la vie, et je pouvais commencer avec lui des relations que la liberté des bains autorisait parfaitement. Il vint donc me faire une visite. Je le trouvai fort spirituel et très-respectueux. Je repris mes promenades favorites. Je n'étais plus jamais seule, et mes promenades n'en étaient que plus séduisantes. M. George causait à merveille poésie, musique, peinture. Je l'écoutais avec plaisir, parce qu'il savait donner un tour original à tout ce qu'il disait; car, étant fort ignorante de tous les arts, je ne le comprenais guère et je répondais peu. Mais un beau coucher de soleil ou un orage au loin en mer nous impressionnait tous deux profondément, et cette existence de causerie et de sentiment me paraissait la plus agréable du

monde ; si bien que je désirais passer l'hiver sur ce coin de rocher, au risque de me compromettre, quoique nous vécussions en frère et sœur. Nous laissâmes partir tout le monde, et nous nous installâmes pour passer l'hiver le plus confortablement que nous pourrions. Toutefois, il fallait se résigner à vivre de poésie et de privations, car le bien-être de la vie matérielle était irréalisable. Les chemins devenaient impraticables et les communications impossibles. Les premiers mois de cette vie si nouvelle pour moi furent des plus heureux; mais bientôt je commençai à souffrir de tout ce qui me manquait et à trouver les bords de la mer bien monotones, bien froids en hiver, et mon artiste un peu toujours le même; je me fatiguai de ses admirations poétiques à propos de toutes choses; son exaltation me sembla factice, et quand il descendait de son grand cheval de bataille, l'*Art*, il était lourd, commun, ennuyeux ; puis, il se disait amoureux fou de moi, et je ne sais pourquoi je ne le croyais pas. Enfin il me devint insupportable. Il manquait d'élégance dans ses relations journalières avec moi. Il me traitait souvent avec un sans-façon qui me blessait ; et si j'essayais de le remettre à sa place, il devenait impertinent : je vous jure bien qu'il n'avait aucun droit de l'être avec moi. Il y avait aussi en lui quelque chose qui me révoltait : c'était une familiarité extrême avec les gens qui nous servaient, et surtout avec de grosses paysannes qu'il traitait en femmes. Ces filles auraient pu se croire nos égales et presque de notre société.

« Dès que le retour fut possible, nous nous séparâmes fort mécontents l'un de l'autre ; lui, emportant un mauvais souvenir de sa bonne fortune bien incomplète, et jurant guerre à mort aux grandes dames ; moi, découragée de l'amour et niant les hommes.

« Il paraît que, pendant mon absence, on m'avait bien calomniée à Paris. A vrai dire, toutes les apparences étaient contre moi. Puis, à mon retour, je trouvai toutes mes connaissances glaciales, et pas un ami. Je pris mon parti bravement. Je dédaignai le monde pour n'avoir pas à subir ses dédains. Je me trouvai complétement isolée : mon père et sa femme étaient morts ; Edmond était en voyage, et j'appris aussi sa mort presque en même temps que les deux autres.

Alors, je me rappelai toutes les excellentes qualités de mon pauvre mari, son caractère facile, ses manières élégantes, mon bonheur dans le commencement de mon mariage, bonheur que j'avais seule troublé par mes exigences; et mes regrets furent proportionnés à la perte que je venais de faire. Jamais deuil ne fut plus religieusement porté ; jamais mari mort ne fut plus adoré. Depuis que j'ai perdu Edmond, j'ai été fidèle à son souvenir. Ma conduite a été si irréprochable, que le monde m'a rendu la place que j'avais perdue au milieu de lui. C'est alors que je rentrai dans ma famille, et de préférence dans celle d'Edmond. C'est alors que nous nous liâmes, ma bonne Marie, et que vous trouvâtes dans votre tante une amie dévouée. A présent, je suis presque heureuse, car j'ai dans le cœur un amour profond, immuable. J'aime Edmond mort comme je ne l'ai jamais aimé vivant; et cet amour remplit ma vie et me suffit. Mais que puis-je pour vous, dites-le moi? Je ne comprends le bonheur qu'avec un amour légitime, et il me paraît difficile d'avoir longtemps de l'amour pour un mari vivant. Je ne puis pourtant pas vous souhaiter d'être veuve avant que d'être mariée!

« Je vous en prie, mon enfant, prenez-moi comme amie et non comme guide, car je suis une pauvre femme bien inconséquente et bien irrésolue. »

« Nathalie de N. »

Après avoir lu cette lettre, je me demandai comment la femme de mon académicien avait profité des conseils de son amie.

BIBLIOPHILE JACOB.

MAGNÉTISME.

Oh ! qu'ils sont malheureux
Ceux qui sont nés malheureux.

IMBERT GALLOIS.

J'étais à Tivoli un jour de fête. J'aime les réunions nombreuses, pour y observer les têtes et les physionomies ; car j'ai la manie de juger l'homme intérieur par l'homme extérieur. Souvent il m'arrive de suivre pendant une heure un personnage inconnu ; j'étudie ses traits, ses mouvements, ses habitudes ; je palpe de l'œil toutes les inflexions et les proéminences de son crâne ; je lui compose un caractère, je lui applique une histoire sur la figure, et lorsque les circonstances me dévoilent les secrets de sa vie, il est rare que mes pressentiments ne s'accordent pas avec la réalité.

A Tivoli donc, je regardais tristement tous ces groupes frivoles, et je cherchais en vain quelque tête humaine à disséquer. Ce n'étaient autour de moi que des têtes d'oiseau, d'animal ou de poisson : il y avait des bouches de carpe, des nez de pie, des yeux de renard, des mâchoires de loup, des fronts de grenouille, des profils de chèvre ou de mouton. Les plus favorisés de la nature se rapprochaient du cheval ou de l'orang-outang. Il n'y avait pas même le type lion,

ni le type aigle. Et je songeais au Dante, ce roi de la poésie, qui ressemble au roi des oiseaux; à Cromwell, l'homme fort, qui ressemble au lion. Et je faisais passer dans ma mémoire les figures de tous les hommes dont la toile ou le marbre ont conservé les traits. Je voyais Géricault avec son profil de vautour; Mirabeau et Danton, ces taureaux fougueux. Je voyais Spurzheim, le bœuf laborieux et patient; et Gall, qui ressemble au crapaud, je ne sais pourquoi. Mais dans toutes ces têtes puissantes, on sent l'élément humain qui est la réunion de tous les autres. L'organisation de l'homme est un merveilleux concert où toutes les notes éparses de l'animalité viennent se fondre en harmonie. Parmi ces notes qui constituent le clavier humain, il y en a une tonale et dominante, comme en musique. Et c'est cette dominante qui donne un cachet spécial à la physionomie extérieure et se traduit dans tous les actes de la vie.

Ainsi, je m'expliquais en moi-même les analogies et les ressemblances de l'homme et des êtres inférieurs, lorsque je remarquai une vieille femme et une jeune fille, assises près de l'orchestre. A chaque contredanse, la jeune fille partait étourdiment et s'abandonnait avec le premier venu au plaisir de sauter. La mère la suivait d'un œil défiant et mélancolique. Singulier contraste entre ces deux femmes : celle-là joyeuse, insouciante, extérieure, folle comme un enfant qui entre dans la vie et que les sensations effleurent pour la première fois; semblable à un papillon nouveau-né, qui s'élance d'un vol tourbillonnant et vagabond, se heurte à toutes les fleurs, où il laisse bientôt l'étincelante parure de ses ailes et qui finit par tomber sur la terre, décoloré, épuisé. L'autre femme avait bu sans doute à d'amers calices et pressentait le désenchantement au bout de ces confiantes illusions.

La physionomie de cette vieille femme m'attira vers elle. Il y avait tant de tristesse dans les rides perpendiculaires de son front, dans les coins contractés de sa bouche, dans ses yeux voilés comme par l'habitude des larmes. Elle devait avoir beaucoup combattu et beaucoup souffert. Certainement la fatalité avait pesé sur cette pauvre créature. Cette tête courbée exprimait une résignation douloureuse.

La sympathie est prompte en présence de ces natures impressionnables et maladives brisées par les passions. J'aimais cette vieille femme qui avait eu un cœur. J'allai m'asseoir sur la chaise voisine. Cinq minutes après, nous étions engagés dans une causerie assez intime, grâce à une bonhomie affectueuse qui me met de suite en rapport avec les âmes souffrantes :

« On aime la foule d'une contredanse, l'étourdissement des fêtes, à l'âge de votre fille.

— Notre vie solitaire ressemble si peu à cette agitation. Ma Julia désirait tant danser; elle m'a suppliée de l'amener ici.

— Que vous êtes heureuse d'avoir une fille qui vous entoure de sa tendresse! »

J'avais touché la corde sensible; car la pauvre femme me répondit vivement et comme blessée de ce qu'on pût lui supposer du bonheur.

« Oh, monsieur, Julia n'est que ma fille adoptive. Je n'ai jamais eu les jouissances de la maternité, et j'ai bien souffert depuis trente ans! »

Elle se trouvait reportée au passé. Sa vie entière se dressait devant elle. Des larmes mouillèrent ses yeux.

« Je l'avais deviné, lui dis-je, vous avez dans le regard quelque chose de magnétique. Les lignes de votre figure annoncent un de ces caractères expansifs avec lesquels il est bien difficile d'être heureux en ce temps-ci.

— Magnétique! vous avez foi au magnétisme, monsieur?

— Je suis magnétiseur.

— Oh! si vous saviez ce qui m'est arrivé! Je suis sûre que c'est du magnétisme. On ne veut pas croire les phénomènes qui semblent surnaturels; mais vous me croirez, vous.

Elle me regarda fixement; puis, avec ce besoin de jeter au dehors des douleurs longtemps comprimées, elle continua :

« Voyez dans cette contredanse ma Julia si rayonnante et si vive. Je n'ai jamais été ainsi, moi. A son âge, j'aimais l'ombre des grands arbres, le silence de la nuit, la solitude de la campagne, pour y

pleurer, sans cause, par ces dispositions mélancoliques dont l'influence domine toute la vie, peut-être aussi par le secret pressentiment de ce que je souffrirais dans l'avenir. Si quelquefois je commençais les rêves parfumés de la jeunesse, ils finissaient presque toujours par des larmes; car je prévoyais confusément que cette sensibilité nerveuse, ces ineffables désirs d'amour, ne trouveraient pas satisfaction sur la terre. Élevée d'ailleurs dans un austère catholicisme, j'étais déjà, quoique si jeune, habituée à considérer la vie comme une longue série de sacrifices et de luttes. Je redoutais instinctivement cet éternel combat entre le cœur et le devoir, et je comprenais que j'y étais condamnée par la fougue de mes émotions, et par les terreurs de ma conscience.

« Vous allez voir comment mes pressentiments se réalisèrent :

« J'avais environ dix-sept ans. Mon père était mort. Je rencontrais souvent chez mon tuteur un jeune homme dont l'amour me toucha. Je me proposais de déclarer cette mutuelle sympathie à ma mère, quand elle tomba malade.

« Je demeurai clouée à son chevet, oubliant presque mon amour. Un jour, elle se dressa sur son lit, prit ma main dans les siennes, et les yeux mouillés de larmes, elle me dit : Ma Justine, je sens bien que je vais mourir. Je retourne confiante vers Dieu, qui me rappelle. Pourtant, une seule inquiétude m'attache encore à cette terre : je me tourmente sur ton sort à venir. Ma Justine, tu es seule au monde, inexpérimentée, sans fortune; que vas-tu devenir? Tu n'avais plus que ta mère... et une autre personne qui s'intéresse à toi, qui t'aime, qui peut te protéger; c'est ton respectable tuteur. Il faut que tu me promettes de l'épouser...

« Elle s'arrêta et retomba sur son lit. Moi, j'étais muette, étouffée par mes pleurs. Ma mère les comprit, et faisant un dernier effort, elle ajouta d'une voix mourante : Pauvre enfant, qui avais peut-être caressé ton rêve d'amour; mais ton Édouard est bien jeune; il n'a pas de ressources non plus. Le mariage est chose grave; vous seriez malheureux ensemble. Justine, tu peux adoucir mes derniers instants... Jure-moi...

« Accoutumée à plier devant le devoir, je promis. Ma mère mourut tranquille.

« Il fallut consommer le sacrifice. Je me mariai avec mon tuteur, qui avait quarante ans de plus que moi. Ma conduite se trouva tracée par mes idées de religion et de vertu. Je fis tous mes efforts pour aimer et rendre heureux le vieillard auquel je venais d'être attachée. Alors commença une vie de combats intérieurs, de déchirements sans nom comme sans remède. Je dois le dire : mon mari avait pour moi la plus délicate affection; il m'entourait de tous les soins, et s'il devina mes douleurs, jamais un reproche ne sortit de sa bouche, jamais une dure parole. Je possédais tout ce qui rend ordinairement l'existence calme et douce. Mais quelle différence de cette vie à celle que j'avais rêvée avec mon Édouard ! Je parvins cependant à endormir mon cœur, non pas à le changer. J'étais résignée, de cette résignation brute qui atrophie toutes les facultés, résignée comme l'épagneul qui se couche sous le fouet, parce qu'il sait bien qu'il ne peut s'y soustraire. Oh! que le Seigneur doit me savoir gré de cette résignation. J'ai tant souffert!

« Depuis mon mariage, Édouard n'était jamais revenu chez mon tuteur. Une fois, comme je rentrais seule, je ne sais quelle impatience précipitait mes pas le long de l'escalier; je me sentais enlevée par une force supérieure. J'arrive à la porte de l'appartement : Édouard était renversé sans connaissance; son front pâle avait frappé la pierre, et ses longs cheveux traînaient sur les dalles. Je m'empressai de le secourir.

« Quand il put ouvrir les lèvres : « Pardonnez-moi, dit-il, j'avais oublié notre séparation; je venais, comme au printemps passé, vous lire des vers et parler chastement de nos espérances d'avenir. Je ne savais plus que votre mère fût morte et que votre tuteur fût votre époux. Mais ici, devant cette porte que je franchissais autrefois avec tant d'ardeur, je me suis rappelé que la jeune fille était devenue la femme d'un autre, et mes forces m'ont abandonné... Justine, je ne dois plus vous revoir... »

« C'est la seule fois, en effet, que j'aie revu Édouard pendant mon mariage.

« Enfin, au bout de onze années d'abnégation, onze années, comprenez-vous bien? mon mari mourut. Me voilà libre, libre de ma main et de mon amour. Que ma passion se retrouva fraîche et palpitante! Toutes mes douleurs furent oubliées. Je me crus retournée aux premiers jours de notre tendresse; car je n'avais pas vécu depuis; je m'étais assoupie. Et quel réveil de ce long endormissement! J'allais donc enfin être payée de mes sacrifices et de ma vertu.

« Mais la santé d'Édouard était bien altérée.

« — Justine, me dit-il amèrement, vous m'avez tué...

« — Mon Édouard, je vais vous rendre la vie. Nous sommes l'un à l'autre maintenant!

« — C'est un peu tard. Mon âme flétrie va bientôt s'envoler. Tenez, prenez cette montre comme un souvenir... Elle vous servira à voir l'heure de ma mort. »

« Il y a vingt ans de cela, et je l'entends encore me dire ces tristes paroles en secouant la tête. Oh! que de tressaillements dans sa voix oppressée! Oh! que de regrets dans ses yeux!

« Je maudis presque ma vertu; mais j'espérais. Je ne savais pas qu'il eût un anévrisme mortel.

« Un jour, j'étais seule chez moi. Tout à coup, je fus saisie d'une inquiétude horrible. Des tremblements convulsifs agitèrent tout mon corps; un indicible désir de voir Édouard s'empara de moi; je m'élançais vers lui; je l'appelais, et il me semblait qu'il échappait à mes embrassements. Malgré moi, je regardai à ma montre : il était dix heures un quart.

« Au même instant, à la même seconde, Édouard était mort. *Je l'avais senti mourir...* »

Ici, la pauvre femme s'arrêta, écrasée par ses souvenirs. Je serrai sa main dans la mienne, et j'attendis en silence qu'elle reprît ainsi :

« Vous imaginez-vous mon désespoir! J'étais libre; j'allais enfin être heureuse avec lui, et il meurt! Misérable destinée! je ne sais

LA ROCHE A MARIE-COLETTE

Légende Valoise.

Dans un petit coin de la France, où les chemins de fer ne passeront jamais, j'espère, se trouve une vallée[1] riante, heureusement accidentée. Deux jolies rivières y promènent, entre deux rives ombreuses et verdoyantes, leurs eaux nonchalantes et fraîches. Des coteaux tantôt boisés, tantôt cultivés, suivent les contours capricieux de l'onde limpide, et les roches grisâtres, assises sur leurs croupes, se mirent coquettement dans ce miroir.

Grâce à l'industrie, l'abondance et la paix règnent dans ce riant Éden ; et cependant, l'arbre de la science du bien et du mal a gardé tous ses fruits. Le travail de chaque jour fournit à l'humble habitant au delà de ses besoins, et le superflu, se convertissant en terre, assure son avenir. Ainsi l'amour de la propriété développe l'économie, et chasse le vice, en éloignant l'oisiveté.

La rivière d'Automne et celle de Sainte-Marie alimentent, pen-

[1] La vallée d'Automne est située dans la partie de l'ancien Valois qui forme aujourd'hui le département de l'Oise.

dant une douzaine de lieues, les usines variées et nombreuses qui font la richesse de cette jolie vallée. L'onde, rendue captive, fait mouvoir, ici et là, les meules de plus d'un moulin à farine, et ne reprend sa liberté que pour la reperdre encore.

Les fabriques de papier de Glaignes et Orrouy, utilisent de mille manières ses forces ou ses propriétés diverses, et par elle s'opèrent les nombreuses métamorphoses de l'admirable industrie qui daguerréotype et immortalise la pensée. Sans paraître plus fière de si hautes fonctions, l'eau reprend sa course indécise à travers les fleurs de la prairie; elle dessine gracieusement les contours de ses rives, serpente comme un ruban d'argent parmi les peupliers à la tige élancée et les saules au tronc noueux. Aimable bienfaitrice, toujours elle trouve sur son passage, soit une usine qu'elle aide, soit un terrain qu'elle fertilise, ou bien un site qu'elle embellit.

Cette terre riche et paisible a cependant retenti jadis sous les pas des soldats conquérants; dans cette plaine où se balancent des flots d'épis dorés campèrent les armées de Jules César. Des ruines couvertes de lierre attestent encore le règne de la féodalité. Ces tourelles démantelées ont gardé le souvenir des querelles d'Orléans et de Bourgogne, et ces rochers, témoins muets et impassibles, ont vu la honte de l'Anglais lorsque, chassé par une femme, il regagna lâchement les limites qu'il avait osé franchir.

Au temps de la ligue, des rebelles vinrent se retrancher dans ces châteaux-forts dont quelques murailles restent debout pour nous redire encore l'histoire des siècles passés. Ainsi cette vallée solitaire, berceau et tombe de ses tranquilles habitants, a connu toutes les vicissitudes humaines. La guerre y a promené ses armes, l'ambition et la crainte y élevèrent des donjons, le fanatisme y secoua ses torches incendiaires, et, tandis que toutes ces passions s'agitaient tour à tour sur sa surface, la terre sourdement dévorait les générations, comme elle a englouti les ruines de pierre qui couvraient son sol. Aujourd'hui le gazon y étale ses frais tapis, les plantes grimpantes suspendent leurs guirlandes à la tourelle abandonnée, et, si les échos ont perdu le souvenir du bruit des armes ou

du cor féodal, ils répètent toujours fidèlement la lente chanson du berger, ou les vifs accents de l'alouette.

Des relations d'amitié et de parenté me ramènent tous les ans dans ce pays dont je viens d'esquisser la physionomie. Pendant la chaleur de midi, j'aime à parcourir ces frais bocages; je regarde couler ces eaux si calmes et si pures, réflétant l'azur du ciel et ses fugitifs nuages, j'écoute leur doux clapotement, qui pendant la journée trouble seul le silence de ces lieux; puis, quand vient le soir et que la cloche de la fabrique annonce la fin des travaux, je prends plaisir à voir ces sentiers solitaires se peupler de jeunes filles rieuses, de hardis garçons, ou de jeunes mères, courant gaiement à leurs demeures; la vie et l'animation embellissent alors cette nature muette. Bientôt toutes ces habitations, placées dans le feuillage comme des nids d'oiseaux, se peuplent une à une; chaque porte s'ouvre; au faîte de chaque cheminée apparaît un petit plumet de blanche fumée, qui contraste agréablement avec la sombre verdure. Le feu pétille dans l'âtre, la soupe aux choux fume sur la table, autour de laquelle la famille se presse avec appétit; on rit, on babille; encore quelques minutes de vie et de gaieté, puis le repos... Une à une chaque fumée s'évanouit, chaque lumière s'éteint : l'angélus a sonné, et avec les derniers tintements de la cloche viennent mourir tous les bruits du jour.

A cette heure mystérieuse et mélancolique, un soir je me promenais rêveuse; je me sentais un petit frisson au cœur, et à mon insu je recherchais les lieux élevés. Je quittai la vallée devenue un peu trop sombre, et j'allai m'asseoir sur le sommet du coteau qui regardait le soleil couchant. Une roche escarpée, ayant l'aspect d'une tourelle en ruine, dominait le paysage.

« Où allez-vous donc ainsi sur le tard ? me dit le vieux pâtre de la vallée de Glaignes, que ses quatre-vingts ans passés et un accident récent et grave forçaient à s'appuyer sur deux béquilles. — Je vais sur la roche *à Marie-Colette*, voir les derniers rayons du soleil couchant. — A cette heure ! faut pas, madame, que vous soyez peureuse, au moins... — Peureuse, et de quoi ? est-ce qu'on a peur

à Glaignes ? je n'ai jamais entendu... — Oh ! pour ce qui est de ça, c'est un pays de Dieu, n'y a pas d'exemple qu'on ait volé, et chacun dort sa porte ouverte ; c'est pas des vivants qu'on peut avoir peur, mais...— Des revenants peut-être ! — Oh ! dit le vieillard en secouant avec lenteur sa tête branlante; faut pas rire comme ça, madame, et moi qui vous parle, je ne suis pas sans en avoir vu! — Vraiment, père Pierre? et où donc ? — Pas plus loin, madame, que sur la roche où vous allez si bravement. — Marie-Colette ?—Oui, madame, Marie-Colette. » Et le vieux berger, s'appuyant sur ses deux béquilles qu'il avait ramenées devant lui, me regardait avec ses yeux caves, où se peignaient à la fois la pitié et la terreur. « Il faut que vous sachiez, continua-t-il, que Marie-Colette était, il y a longtemps, oh ! bien longtemps ! une belle jeune fille. Sur cette roche qu'elle aimait tant pendant sa vie, elle revient chaque soir pleurer ses malheurs ; et le matin, au lever du soleil, on peut la voir encore se plonger dans la rivière d'Automne. — On peut la voir, dites-vous? demain je viendrai à cette heure. — Je crois, reprit le vieillard avec un sourire malin, que vous ne vous levez pas assez tôt, madame... — Pierre, pour voir un revenant des siècles passés, on peut bien changer quelque chose à ses habitudes. Je me lèverai donc, une fois au moins avant le soleil; vous me ferez voir Marie-Colette : car elle pourrait bien être assez maligne pour ne pas se montrer à moi, les revenants sont quelquefois si capricieux ! — Vous plaisantez toujours, madame; le fait est qu'elle ne se montre pas à tout le monde; elle se cache à ceux qui n'ont pas la foi... — Je m'en doutais ! Eh bien, Pierre, puisqu'elle vous a jugé digne de se communiquer à vous, peut-être qu'à cause de vous elle m'accordera la même faveur; et puis vous me conterez son histoire; à demain donc. »

Le lendemain, par une chaude matinée d'août, j'avais devancé le soleil, mais Pierre m'avait précédée. D'un air grave il me conduisit d'abord vers la rivière; nous marchions lentement, et lui, toujours si causeur, ne parlait pas. Arrivés tous deux sur la rive qui regarde la Roche, il s'arrêta et me montrant l'onde tran-

quille, que le jour douteux rendait inanimée : « Attendez, dit-il d'un air solennel, vous allez voir paraître Marie-Colette !... » Et moi, presque tremblante en écoutant ce vieillard, lui-même si près de la tombe, évoquer une ombre, je plongeais mes regards au fond de l'humide élément, qui tout à coup s'éclaira des premiers feux du jour.

« Tenez, ne la voyez-vous pas? me dit Pierre ; là... cette ombre noire dans l'eau !... » Et je vis en effet une forme indécise se dessiner sur le frais cristal, tandis que les rayons du soleil faisaient scintiller l'onde et la couvraient de paillettes d'argent ; alors, levant les yeux à l'horizon, j'aperçus la sombre silhouette de la roche à Marie-Colette, et je compris... « Pierre, lui dis-je, maintenant que je l'ai vue, je voudrais bien savoir ce que l'ombre vient faire ici, et connaître les malheurs de Marie-Colette? — Madame, c'est une longue et piteuse histoire que les grand'mères répètent à la veillée depuis bien des centaines d'années ! et moi je l'ai entendue tant de fois!... j'ai quatre-vingts ans... que je serai bien aise de la redire; mais pour cela, il faut être sur la roche, vous comprendrez mieux. — Qu'à cela ne tienne, Pierre; je vous suis. » Bientôt nous eûmes franchi l'espace qui nous séparait de Marie-Colette. Je m'assis sur la pointe du rocher. Pierre, après avoir ôté respectueusement son bonnet, prit place à mes côtés, et voici à peu près ce qu'il me conta[1] :

Vous saurez, madame, que dans ces temps-là, tous ces châteaux dont il ne reste aujourd'hui que quelques pierres, étaient flanqués de tourelles, entourés de hautes murailles percées de meurtrières; on n'entrait dans ces vastes demeures qu'en passant sur des ponts-levis ; des hommes d'armes faisaient sans cesse le guet; car, au temps d'alors, c'était à qui s'emparerait du domaine des autres.

[1] Je regrette de n'avoir pu conserver la grâce native et l'originalité piquante de son récit sans art, mais si vif et si animé. Une traduction ne rend jamais le génie d'une langue : les lecteurs me pardonneront d'avoir traduit le père Pierre.

Tout cela est bien changé, comme vous voyez. » Je souris de la naïve bonhomie de Pierre, il continua : « Suivez mon doigt, madame ; là-bas, sur le plateau de la montagne qui est en face de nous, cette grande plaine, c'est Champlieu. On y voyait autrefois un vaste et magnifique manoir, dont les nombreuses tours étaient si élevées, que de la place où nous sommes on pouvait en apercevoir le faîte. Le fief de Donéval se trouvait à gauche, dans ce vallon que nous cachent les bois de la Mothe ; et le château de ce nom, qui, depuis ce temps-là, a bien souvent changé d'aspect, était situé comme aujourd'hui, et ses jardins se baignaient dans la rivière d'Automne. A notre droite, le village d'Orrouy s'étend sur le penchant des deux coteaux opposés entre lesquels coule la même rivière. Du côté où nous sommes, en prenant le sentier à mi-côte qui se perd parmi les arbres, on arrive à une vieille masure à moitié enterrée ; les buissons et les hautes herbes qui croissent sur ses ruines abandonnées, laissent distinguer encore un pan de muraille tapissée de lierre et percée d'une fenêtre, les restes d'un four, puis une porte conduisant à une salle basse sans jour ; car la culture de la montagne a couvert de terre le toit de la maison.

C'était là qu'habitait, il y a bien longtemps, la mère Mathias, une bonne et honnête femme ; alors ce réduit propre et commode était tapissé de vignes et de rosiers. Un jardin bien cultivé régnait à l'entour, et devant la porte, une place battue comme une aire, au milieu de laquelle se trouvait un banc, recevait l'ombre d'un beau noyer. De là, on voyait à ses pieds l'Automne serpenter au travers des arbres. En face, sur la pente du coteau, la longue rue du village étalait ses maisons blanches, et les vitraux de toutes couleurs de sa jolie église reluisaient, comme aujourd'hui, au soleil du matin. Regardez-la bien, madame, car j'ai entendu dire à notre curé que cette église était le premier oratoire que les chrétiens eussent eu dans les Gaules, et le village, à ce qu'il dit encore, en a tiré son nom.

Il n'est pas bien sûr que le fief ou la tour d'Orrouy, comme on l'appelait, fût à la place des bâtiments du château actuel ; on sait seulement que Jean de Donéval, au temps dont nous parlons,

était en même temps seigneur de Champlieu, d'Orrouy et de la Mothe. Le château d'aujourd'hui, comme vous voyez, se trouve un peu plus loin que l'église, et ses jardins descendent jusqu'à la nouvelle route qui conduit de Compiègne à Verberie.

C'est dans la chaumière de la mère Mathias que Marie-Colette... Mais il faut d'abord vous dire quelque chose de ses bienfaiteurs.

L'ORPHELINE.

La noble et bonne châtelaine Agnès de Donéval, jeune encore, avait vu mourir son seigneur bien-aimé; elle eût voulu mourir aussi, mais trois fils lui restaient, et Dieu qui prit en pitié les orphelins, donna à la pauvre mère le courage de vivre. Elle se retira du monde; toujours vêtue en veuve, elle n'avait d'autres consolations que de prier sur la tombe du châtelain, d'autres distractions que les caresses de ses enfants et le soin qu'elle prenait de les instruire : ce qu'elle leur apprit le mieux, ce fut de s'aimer entre eux comme elle les aimait elle-même.

Raoul, Lambert et Loïs, c'étaient leurs noms, promettaient de ressembler en tout à leur père. Le jeune Loïs surtout avait ses traits, son esprit, sa bonté. Aussi réunissait-il toutes les affections de la dame de Donéval et même de ses deux frères, qui, beaucoup plus âgés, le chérissaient comme un fils.

Tant que ses enfants avaient réclamé ses soins, le courage d'Agnès ne l'avait point abandonné; mais, lorsque tous trois eurent atteint l'âge qui les éloignait de leur mère, lorsque Raoul l'aîné, pour perpétuer sa noble race, eut fait choix d'une épouse, Agnès se vit dans la solitude, privée des enfants qui seuls avaient pu lui faire supporter sa douleur. Elle cessa alors de se contraindre, supplia le Seigneur de la réunir enfin à celui qu'elle avait tant pleuré, et le Seigneur l'entendit...

La noble châtelaine venait de mourir; ses fils avaient reçu avec respect ses derniers conseils et ses bénédictions. L'aîné de tous,

en prenant le titre de sire de Donéval, devait, d'après les lois, hériter de tous les biens de son père ainsi que de son nom. Mais il avait promis à la comtesse d'être le protecteur de ses frères ; il résolut de faire trois parts de l'héritage paternel et de les tirer au sort.

Le jour des funérailles d'Agnès, Champlieu, résidence ordinaire des sires de Donéval, rassemblait presque tous les habitants des quatre villages sous leur dépendance. Des tentures noires aux écussons de la noble famille couvraient les murailles de l'église, et mille cierges brûlaient autour du cercueil placé au milieu du chœur. Sur ce cercueil avaient été déposées deux urnes de bronze : l'une contenait le cœur de la dame Agnès de Donéval, comtesse de Champlieu, d'Orrouy et de La Mothe, et l'autre les titres de l'héritage partagé en trois lots. Bientôt parurent les trois frères en grands habits de deuil ; le chant des morts retentit sous les voûtes, et les sanglots qui éclatèrent de toutes parts payèrent un beau tribut aux vertus de la bonne châtelaine.

Après le service, le grand-prieur de Champlieu présenta aux trois fils l'urne qui contenait le cœur de leur mère ; ils y déposèrent de douloureux et tendres baisers, puis leurs mains s'enlacèrent, et ils jurèrent, par ces restes sacrés, que rien ne pourrait jamais les désunir.

Le prieur prit ensuite l'urne qui contenait les lots ; il la bénit, la posa un instant sous le Saint-Sacrement de l'autel, récita des oraisons et chanta le *Veni Creator ;* ensuite, appelant à haute voix les trois jeunes gens, il les invita à venir tirer au sort. Raoul, l'aîné, s'avança le premier ; il fit le signe de la croix sur l'urne, y plongea la main, et en retira un rouleau de papier scellé du sceau du sire de Donéval. Lambert, son second frère, tira à son tour ; Loïs en fit autant ; puis le vénérable prêtre ouvrit l'un après l'autre les trois rouleaux, et il se trouva que le château de Champlieu et ses dépendances étaient échus au plus jeune de tous, à Loïs. Celui-ci voulut en vain se défendre de dépouiller son frère aîné ; Raoul répondit que Dieu et sa mère avaient dirigé le sort, et qu'il était satisfait du lot qui lui donnait le château de Donéval et le fief de la tour d'Orrouy.

A Lambert était échu celui de La Mothe, situé dans la fraîche vallée d'Automne.

Après cette cérémonie, on chanta le *Te Deum*. Les trois frères déposèrent de riches dons pour l'église et pour les pauvres, et sortirent aux cris mille fois répétés de Vive les sires de Donéval, de Champlieu et de La Mothe!

Le bon et vénérable prieur de Champlieu, encore tout ému de la piété et de l'union des trois frères, alla, après la cérémonie, faire sa ronde dans la campagne, cherchant, comme de coutume, des malheureux à soulager. Sur la lisière d'un champ où des moissonneurs coupaient le blé, une petite fille de huit à neuf ans, pauvrement vêtue, était assise sur un banc. Elle tenait sur ses genoux une poignée d'épis qu'elle venait de glaner; à ses pieds était une gerbe de bluets, de nielles et de coquelicots, et un seau d'eau claire que sans doute elle avait été puiser à la source pour rafraîchir son bouquet. Cependant, rêveuse, l'enfant oubliait de lier sa glane, et ne pensait pas même à ces fleurs qu'elle avait pris tant de peine à réunir.

« Qu'as-tu donc, ma fille? lui dit le vieillard d'un ton paternel; es-tu déjà si lasse que tu laisses tes compagnes ramasser tous les épis échappés aux moissonneurs? Si tu ne te presses, il ne te restera plus rien.—Hélas! mon père, répond d'un air triste la petite villageoise, quand j'en aurais encore deux fois autant, je n'en serais guère plus avancée : je ne sais pas où j'irai ce soir... Je n'ai ni père ni mère, vous le savez; voilà tantôt six grands mois que vous les avez couchés tous deux dans la terre, et je suis toute seule au monde!... Quand la bonne châtelaine vivait, elle prenait soin de moi; mais elle est morte; je n'ai plus qu'à mourir aussi... » Et deux larmes, comme deux gouttes de rosée, tremblaient suspendues à ses longs cils bruns. « Marie, ne sais-tu pas que Dieu donne un nid aux petits oiseaux du ciel, et qu'il leur donne aussi à manger? Aie confiance en lui, ma fille, il ne t'abandonnera pas. Suis-moi au prieuré, là tu trouveras ce soir un abri. Nous verrons ensuite.... »

Marie remercia le vieillard, et toute joyeuse elle l'accompagna

au prieuré, où elle fut recommandée à une bonne vieille femme de service.

Le lendemain dimanche, les trois frères revinrent ensemble à l'église. Après l'office, le prieur monta en chaire; à la fin de son discours, où il avait prouvé que la meilleure manière d'honorer les morts et de soulager leurs âmes dans la détresse était de faire en leur nom force bonnes œuvres, il adressa des éloges à Raoul, qui, pour la mémoire de sa mère, avait sacrifié fortune et vanité du nom. « Mais, ajouta-t-il, dans votre partage, Messeigneurs, vous avez oublié quelque chose : vous avez négligé un trésor que votre vertueuse mère prisait par-dessus tout et dont elle n'aurait pas abandonné la moindre parcelle : je veux parler des malheureux nés sur ses domaines. Oui, Messeigneurs, une pauvre orpheline languit depuis la mort de sa bienfaitrice; et, si vous ne venez bien vite à son secours, il lui faudra mourir aussi... Cependant elle a reçu la vie sur vos terres, elle doit y trouver sa subsistance. Hier encore elle avait une mère... la bienfaisante châtelaine dort aujourd'hui dans le cercueil, l'innocente est deux fois orpheline. Jésus disait : Laissez venir à moi les petits enfants... Et comme lui vous direz, Messeigneurs. »

Le prieur était descendu de sa chaire; prenant par la main la petite fille qu'il avait recueillie la veille : « Venez, lui dit-il, vous que le seigneur aime; les sires de Donéval ont partagé généreusement leur fortune, mais ils se disputeront votre possession : n'êtes-vous pas la meilleure partie du trésor de la comtesse? »

Placée devant les châtelains, la pauvre enfant honteuse baissait la tête, et ses beaux cheveux bruns, à peine attachés, retombaient, cachant une partie de son charmant visage.

A sa vue, un cri d'admiration échappa aux trois frères; tous trois se levèrent en même temps, Raoul prit la parole :

« Mes frères, dit-il, notre pasteur a raison, nous allons nous disputer le droit de soulager la misère de cette infortunée; mais le lieu de sa naissance décidera celui de nous à qui est réservée la faveur de continuer l'œuvre de notre vertueuse mère. » Puis, s'adres-

sant à la jeune fille, et relevant sa tête penchée : « Comment te nommes-tu, mon enfant, et dans quel endroit as-tu reçu le jour? — Monseigneur, répondit-elle toute tremblante, je suis née, au village de Champlieu, et j'ai reçu, au baptême, le nom de Marie-Colette. — Eh bien, Marie, dit avec vivacité le jeune Loïs, mon frère, en me cédant son héritage, vous a donnée à moi, et cette fois je réclame mon droit; je remplirai la tâche de ma mère, je prendrai soin de vous. »

A compter de ce jour, l'humble orpheline ne manqua plus de rien; que dis-je? elle se trouva dans l'abondance, et elle avait des atours nouveaux à chaque grande fête.

Cinq années s'étaient rapidement écoulées. Marie, si jolie dans son enfance, était devenue belle, et cependant elle l'ignorait : elle était trop sage et trop modeste pour qu'on osât le lui dire. Mais on est méchant au village; et si Marie orpheline avait trouvé de l'intérêt pour sa misère, Marie, heureuse, inspira l'envie. Bientôt même la malignité osa supposer une cause honteuse à la bienfaisance des trois frères.

Marie venait de faire sa première communion; cette époque avait été pour ses protecteurs l'occasion de nouvelles largesses, qui, en excitant encore la jalousie, semblaient accréditer les bruits calomnieux qu'on répandait contre elle. Ces bruits arrivèrent jusqu'au vénérable prieur de Champlieu; il en fut ému; non qu'il soupçonnât Marie, il lisait dans son âme candide et pure; mais il savait que la réputation d'une jeune fille est fleur si délicate, qu'un souffle peut la flétrir, et il trembla d'avoir exposé celle de Marie. Il en vint même à penser que, dans sa sollicitude pour l'orpheline, il l'avait placée dans une situation difficile où sa vertu pouvait courir trop de dangers et il chercha les moyens de l'y soustraire. Il se rendit un jour à la maison qu'habitait Marie et qui faisait partie des dépendances du château de Champlieu. « Mon enfant, lui dit-il en l'abordant avec une bonté toute paternelle, depuis quelques jours votre avenir m'occupe, et je viens voir avec vous ce qu'il faut faire pour l'assurer. — Mon avenir! répondit Marie tout étonnée; n'avez-vous pas

tout fait, mon père, en me donnant de si bons protecteurs? Voyez, grâce à eux, il y a du pain dans la huche, du lait, des fruits et des légumes dans le cellier; enfin les débris de la table du château ne me font-ils pas vivre ni plus ni moins que si j'étais une châtelaine? — Oui, mais cette abondance durera-t-elle toujours? — Et pourquoi pas, mon père? mes maîtres sont si bons, si généreux! — Mais vous, Marie, voudrez-vous toujours vivre d'aumônes?... »

Les joues de la jeune fille se couvrirent de rougeur, elle regarda le prieur avec une noble fierté; il continua : « Oui, Marie, c'est le pain des pauvres que vous avez mangé jusqu'ici; n'est-il pas temps de leur en laisser prendre leur part? » Elle allait répondre, il reprit : « Ne m'interrompez pas, Marie... Lorsqu'il y a cinq ans j'exposai votre misère au sire de Champlieu, vous n'étiez alors qu'un enfant, vous ne pouviez subvenir à votre subsistance; Dieu vint en aide à votre faiblesse, il toucha en votre faveur le cœur des châtelains, et leur bienfaisance vous a relevée et soutenue. Alors vous pouviez, sans rougir, vous appuyer sur la main qu'on vous tendait. Aujourd'hui, qu'avec les années vos forces se sont développées, il est de votre devoir de restituer à de plus pauvres que vous l'assistance que l'on vous a si généreusement prêtée, et qui d'ailleurs, à votre âge, pourrait peut-être recevoir une maligne interprétation. »

Il s'arrêta, à dessein sans doute; mais Marie ne comprit point les insinuations du vieillard; une seule chose l'avait frappée.

« Oh! oui, dit-elle, je ne veux plus vivre d'aumônes!... Mais que faut-il faire? — Travailler, mon enfant. En vous conseillant de mettre un terme aux largesses de vos bienfaiteurs, j'ai dû m'occuper de vous placer au-dessus du besoin, et voici ce que j'ai arrangé pour vous : une veuve bonne et compatissante consent à vous recevoir. Vous l'aiderez dans ses travaux, vous lui donnerez vos soins et vos services, vous remplacerez auprès d'elle les enfants qu'elle a perdus; elle, à son tour, vous servira de mère; elle fera respecter votre jeunesse, comme vous l'aiderez à porter sa vieillesse.

Cette fois vous n'aurez pas à rougir du salaire que vous recevrez, car vous l'aurez gagné honorablement. — Mais, mon père, que diront mes bienfaiteurs? — Ils vous estimeront, Marie!... » Les yeux de la jeune fille rayonnèrent à ces mots... « Eh bien, reprit-elle, je suis prête à partir; où faut-il aller, mon père? — A Orrouy, ma fille; la veuve Mathias habite ce village. » Les joues de Marie devinrent blanches comme la neige ; elle s'écria en pleurant : « Quitter Champlieu... oh! ce n'est pas possible! Mon père, vous ne le voudrez pas?... Je consens à devenir la servante du plus pauvre habitant du village; les travaux les plus rudes ne me feront pas peur; mais, au nom de Dieu! laissez-moi où je suis née, où j'étais si heureuse!... Que je puisse voir encore quelquefois les nobles châtelains...—Vous oubliez que le sire de Donéval habite Orrouy, » dit le prieur d'un ton presque sévère. Marie baissa la tête avec confusion; il ajouta : « J'ai promis pour vous; plus tard vous comprendrez que j'ai agi dans votre intérêt et pour le salut de votre âme. »

Marie écoutait le pasteur dans un respectueux silence; à son immobilité, à son visage pâle, on l'eût prise pour une des saintes de pierre qu'on voit au portail de l'église. Cependant elle éprouvait une contrainte cruelle, l'arrêt qu'elle venait d'entendre la blessait au cœur, mais elle n'essaya pas de s'y soustraire. Elle se rendit à Orrouy sans avoir eu même la consolation de voir le sire de Champlieu : il était parti avec ses frères pour aller visiter la bonne ville de Paris; il devait être présenté au roi François I, et puis être armé chevalier.

Les trois frères restèrent une année tout entière absents de leurs châteaux; pendant ce temps, Marie-Colette s'était établie chez la mère Mathias; elle la servait avec zèle, respect et affection, et la bonne veuve, reconnaissante de ses soins, l'aimait comme son propre enfant. Marie, tranquille, ne pensait plus guère au chagrin qu'elle avait eu de quitter le lieu de sa naissance : il est vrai que ses maîtres en étaient toujours absents et qu'elle priait pour eux.

Un jour, c'était près la notre-dame d'août, le bruit se répandit à

Orrouy que le sire de Champlieu revenait dans son château avec nombreuse compagnie ; on devait y célébrer les noces du sire Lambert, châtelain de La Mothe, et les premiers faits d'armes du nouveau chevalier, le jeune Loïs. On avait fait, pour cette double fête, de grands préparatifs.

A cette nouvelle, Marie ne put contenir sa joie ; elle allait et venait comme une insensée ; elle oubliait tous les devoirs de son service pour s'enquérir, auprès de chacun, des moindres détails qui pouvaient avoir rapport à cette arrivée ; et la bonne mère Mathias, indulgente pour la jeunesse, souriait à chaque oubli, et disait : « Allons, enfant, quand la fête sera passée, tu feras mieux, n'est-ce pas ? »

DIABLERIES.

Le 15 d'août, jour de l'Assomption de la bonne Vierge, toutes les cloches des villages de la dépendance des sires de Donéval étaient en branle. Dès la veille, un héraut d'armes, parcourant le pays, avait annoncé, à son de trompe, que tous les habitants étaient invités à se rendre à Champlieu ; que la jeunesse pourrait prendre part aux jeux et aux exercices en usage alors ; et que tous, jeunes et vieux, hommes et femmes, seraient grassement nourris et festoyés.

La mère Mathias était trop bonne pour ne pas comprendre la double impatience de Marie. Elle lui permit d'aller à Champlieu avec les jeunes filles d'Orrouy, et l'engagea même à se parer de ses habits de fête. Jamais Marie n'avait été si longue à sa toilette ; elle ne savait pas trop pourquoi, mais elle voulait paraître jolie, et plus d'une fois, avant de partir, elle alla se mirer dans la rivière d'Automne. Comme le cœur lui battait tout le long de la route, surtout quand elle aperçut les tourelles du château !... Elle portait un gros bouquet composé des plus belles fleurs de la saison, et, tout en marchant, elle arrangeait dans sa tête le compliment qu'elle devait faire à ses bienfaiteurs. Mais, bah ! quand la pauvre fille fut en présence des châtelains, la voix lui manqua ;

elle devint si blême qu'on fut obligé de la faire asseoir. L'histoire rapporte même que sire Loïs, tout ému, la soutint dans ses bras en lui disant de bonnes paroles pour l'encourager; ce fut inutile, Marie ne put parler, les larmes lui coupaient la voix. Les sires de Donéval et de La Mothe lui firent chacun un beau présent, Loïs seul ne donna rien, mais il lui dit d'une voix si douce : « Tu m'apprendras, Marie, si tu es heureuse, et pourquoi tu as voulu quitter le château; est-ce que quelqu'un t'aurait fait de la peine? Si je le savais, il en sortirait sur l'heure! » Rouge de bonheur et d'émotion, Marie, lui répondit qu'elle avait dû obéir au pasteur; Loïs ne répliqua plus; il comprenait mieux qu'elle les motifs de celui-ci.

Toute cette journée fut remplie par les plaisirs de toutes sortes, il y eut des courses en sac, on tira à l'arc, au canard, on joûta; des tables constamment dressées étaient couvertes de viandes, de gibier, de poissons, de pâtisserie, enfin de mets de toutes espèces. Plusieurs tonneaux d'excellent vin se trouvaient auprès, et l'on n'avait qu'à y puiser. Quand vint le soir, le château et les jardins parurent tout en feu! Et puis l'on voyait sortir de derrière les arbres des diables de toutes couleurs qui faisaient un vrai tapage d'enfer; ils criaient, dansaient, cabriolaient d'une manière étrange et vraiment diabolique; mais c'étaient de jeunes seigneurs qui, ainsi déguisés, s'amusaient à lutiner les jeunes filles; et cela finissait toujours par quelques baisers pris par-ci par-là, et surtout accompagnés de présents, ce qui plaisait beaucoup à celles qui étaient l'objet de ces galanteries.

Un certain diable rouge surtout poursuivait sans cesse Marie Colette et lui causait grand'peur! Elle avait cru lui échapper lorsqu'il la rejoignit dans un bosquet solitaire où elle s'était réfugiée. Elle voulut fuir, mais en vain, le diable lui barrait le passage. Il chercha à l'amadouer par de douces paroles et par des promesses plus douces encore, lui disant qu'il n'était pas si diable qu'il en avait l'air, qu'il était un noble seigneur, qu'il l'aimait, et que, si elle voulait, il la ferait grande dame! il ne lui demandait pour cela qu'un baiser... Marie, transie de peur, le suppliait à mains jointes de ne pas l'ap-

procher, mais il n'en tint compte; profitant de l'effroi de la jeune fille, il s'empare d'elle, la serre dans ses bras; et pour lui prouver la réalité de ses promesses, ôtant de son doigt un superbe diamant, il veut la forcer à le prendre. Marie avec horreur jette loin d'elle ce bijou, et, se débattant entre les bras du ravisseur, elle s'écriait : « Ah! si monseigneur Loïs était là, il me défendrait, lui!... » Le diable à ce nom s'arrêta, et s'éloignant un peu il dit à Marie :

« Pourquoi appelles-tu à ton secours Loïs plutôt que Raoul et Lambert?

— Je ne sais, répondit-elle; tous trois sont de nobles seigneurs bons et charitables, mais sire Loïs si pieux, si beau, si doux, c'est un ange! et le diable doit trembler devant lui. D'ailleurs, si vous n'êtes pas le démon, il est brave chevalier, et vous n'oseriez en sa présence attaquer l'honneur d'une pauvre fille qu'il a prise sous sa protection.

— En t'écoutant, dit le diable, l'on pourrait croire que tu aimes ton seigneur Loïs, et cependant il n'en est rien... — Pouvez-vous parler ainsi! mais après Dieu, la sainte Vierge, ma patronne, je n'aime rien plus au monde! — Tu mens, Marie, car tu ne lui ferais pas un sacrifice... — O mon Dieu! je lui donnerais, je crois, ma part du paradis s'il la demandait!... — Eh bien, Marie, je vais te faire une question. Malheur à lui! malheur à toi, si tu ne réponds pas la vérité! Si Loïs te priait d'amour, que ferais-tu?... — Monseigneur le diable, par ma sainte patronne! ne me parlez pas ainsi... Vous venez de prendre la voix du sire Loïs, et vous me faites trembler, car vous savez bien ma réponse... — N'importe, je veux l'entendre de ta bouche... — Je lui dirais : Monseigneur, vous que votre vertueuse mère aimait tant! vous ne devez rien vouloir de mal... Moi, pauvre fille, je suis votre vassale, vous avez droit sur moi... mais rappelez-vous que votre mère nous regarde dans les cieux... » La jeune fille s'était mise à genoux, le diable fit un pas en arrière : « Marie, en prononçant le nom de cette sainte, tu viens de rompre le charme... tu ne crains plus rien de moi; mais j'ai pouvoir sur ton seigneur, et si tu ne m'abandonnes à l'instant même

cette petite croix que tu portes à ton cou ; tremble pour lui... — Monseigneur, reprit Marie en suppliant, ne me demandez pas cette croix ! Ma mère, en mourant, m'a fait promettre de ne jamais la quitter... — Écoute-bien, Marie, cette croix que tu lui refuses doit le préserver à jamais de tous péchés, de tous malheurs, et c'est au nom de sa mère que je la réclame !... » A ces mots la pauvre fille subjuguée, n'osant pas résister davantage, détacha, en pleurant, la petite croix. « Apporte-la toi-même, dit le démon d'un ton plus doux ; mais avance encore un pas, Marie... par sainte Agnès, la mère de Loïs ! par la Vierge, ta patronne ! je ne veux te donner qu'un saint baiser, et Loïs te devra son bonheur, car Dieu le bénira par toi ! »

Le diable avait pris la petite croix des mains de Marie, et, saisissant cette main, il attira la jeune fille contre son cœur, la baisa au cou, puis il disparut.

Marie, tout interdite, restait à cette place, n'osant faire un pas ; son cœur battait, battait comme le tic-tac du moulin ; il lui semblait que la bouche du diable avait laissé sur son cou une traînée de feu, et cependant le diable tremblait autant qu'elle, elle l'avait bien remarqué ; elle remercia avec ferveur la sainte Vierge de l'avoir sauvée d'un si éminent danger ; puis, entendant du bruit dans le feuillage, elle courut se mêler à un groupe de jeunes filles dont la bruyante gaieté sut faire diversion à la frayeur qu'elle venait d'éprouver.

Une bohémienne s'était approchée mystérieusement des villageoises et leur avait offert de leur dire la bonne aventure ; en regardant Marie, la sorcière s'écria comme inspirée : « Quelle heureuse destinée je lis sur votre front ! vous serez une grande dame, si vous le voulez... et si vous n'avez pas peur du diable rouge, » ajouta-t-elle à l'oreille de Marie.

LE PRESENT FATAL.

La fête finie, Champlieu était rentré dans le silence, et les chemins redevenaient solitaires après avoir retenti sous les pas d'une jeunesse tout impressionnée des merveilles de la journée. »

Marie, de retour dans la chaumière de la mère Mathias, en eut long à raconter, et la scène du diable, avec tous ses détails, ne fut pas omise. A chaque mot, la mère Mathias se signait, invoquait tous les saints du paradis. Marie avait beau lui dire que toutes ces diableries n'étaient qu'une feinte, qu'on le lui avait bien assuré, que les démons n'étaient autres que de jeunes seigneurs déguisés; la mère Mathias répondait que ces affreux travestissements étaient défendus à de bons chrétiens, et que ceux qui s'en rendaient coupables n'avaient qu'à prier Dieu de ne pas mourir subitement, car ils se trouvaient en état de péché mortel.

Dans son cœur Marie pensait comme la mère Mathias ; sans trop savoir pourquoi, elle n'eut pas le courage de lui parler de la petite croix qu'elle avait abandonnée, honteuse, peut-être, d'avouer le sentiment qui l'avait portée à céder au diable rouge.

La bonne femme, en admirant les présents des châtelains Raoul et Lambert, parut surprise que le seigneur Loïs n'eût pas joint son offrande à celles de ses frères. L'orpheline, qui connaissait sa générosité, s'en étonnait aussi, lorsqu'en vidant son escarcelle, elle trouva au fond une petite boîte ; elle l'ouvrit : quel fut son saisissement, et celui de la mère Mathias, en en tirant une belle chaîne d'or ! Marie s'écria que ce ne pouvait être qu'un don du gracieux seigneur ; et toute radieuse, elle passait la chaîne à son cou, lorsque la vieille l'arrêta :

Ma fille, lui dit-elle en secouant la tête, c'est trop beau cela !... et si c'était un prestige du démon... une tentation !... et si ce vilain diable rouge qui vous a tant tourmentée et que vous croyez un seigneur, était en effet Lucifer en personne !... »

Marie posa bien vite le bijou, et se rappelant la circonstance de la petite croix, elle trembla que le diable ne l'eût prise en échange de la belle chaîne d'or qui venait de la rendre un moment si joyeuse. Elle l'enferma dans le fond de son coffre ; c'est tout au plus si elle osait la toucher, il lui semblait qu'elle était de feu ; et, chaque fois qu'elle la regardait, il lui venait de telles pensées, qu'elle ne douta plus que ce ne fût une suggestion de l'esprit de ténèbres.

Depuis cette fête, tout était bien changé dans la chaumière de la mère Mathias : Marie était triste, distraite ; elle, si attentive auparavant, se faisait répéter plus d'une fois le même ordre, et puis elle oubliait de s'y conformer. La pauvre enfant perdait l'appétit, le sommeil, et ses joues si fraîches devenaient tous les jours plus pâles. Elle n'était contente que lorsqu'elle partait pour conduire ses bêtes à la pâture : elle montait alors au plus haut de la montagne, elle y avait découvert une roche élevée ayant l'aspect d'une tourelle; de là, on dominait tout le paysage, et Marie, dirigeant ses regards du côté de Champlieu, restait des heures entières dans une muette contemplation.

Depuis leur retour, les trois frères habitaient chacun dans leurs domaines. Le mariage des deux aînés n'avait fait que resserrer les liens d'amitié qui les unissaient. Ils se visitaient souvent, et, dans l'intervalle, chaque matin, le premier levé souhaitait le bonjour aux autres par un coup de canon ; ce salut amical était exactement rendu par les deux autres châtelains, et chaque soir, après l'angelus, ils se disaient bonne nuit de la même manière.

Le canon, d'invention toute moderne, était chose fort rare et fort extraordinaire dans ce temps-là; les bouches à feu qui décoraient les fiefs d'Orrouy, de Champlieu et de La Mothe, avaient été données en présent aux trois frères par le roi François I, en reconnaissance de ce que ces seigneurs lui gardaient une fidélité à toute épreuve.

Marie venait tous les jours épier, du haut de la roche, le signal fraternel. Lorsque le coup partait de Champlieu, il avait pour elle le prestige d'une céleste musique ; afin de l'entendre, elle quittait tout, rien ne pouvait la retenir au logis ; avec cela, elle devenait tous les jours plus rêveuse ; à quoi pensait-elle ? nul ne le savait ; la pauvre enfant l'ignorait elle-même. Seulement elle pressait souvent son cœur, car elle sentait là comme un poids qui l'étouffait. La mère Mathias avait beau lui demander la cause de son mal, elle baissait la tête sans répondre ; et la bonne femme, qui voyait des larmes dans ses yeux, n'osait plus lui faire de questions, encore

moins des reproches. Mais, en rapprochant les époques, les circonstances, elle en vint à penser que l'état de Marie était l'œuvre du démon ; elle résolut donc de faire, à son insu, une neuvaine à la Sainte-Vierge pour la délivrance de l'âme et du corps de sa fille adoptive.

Une grande solennité se préparait à l'église d'Orrouy ; le village tout entier devait se rendre en pèlerinage à Sainte-Marie de Champlieu, pour obtenir la guérison de l'unique héritière du châtelain Raoul, depuis longtemps tombée en langueur et que nul remède humain n'avait pu ramener à la santé. La Vierge de Champlieu était renommée par ses miracles; il n'y avait pas d'exemple qu'elle eût refusé d'exaucer des prières bien ferventes lorsque surtout ceux qui les lui adressaient vivaient saintement.

Le sire de Donéval et d'Orrouy avaient convié toutes les jeunes filles pour servir d'escorte à sa petite Agnès ; il leur avait fait distribuer des cierges, et, par d'abondantes aumônes, il avait tâché de se rendre favorable la protectrice des affligés. La procession partit d'Orrouy à l'issue de la grand'messe; l'enfant, portée sur les bras de sa nourrice, tenait dans ses petites mains un des rubans blancs qui flottaient autour de la bannière. Marie et deux jeunes filles tenaient les autres; puis venaient les religieux d'Orrouy, le châtelain Raoul et sa famille, ses gens, ses hommes d'armes, et enfin tous les habitants du village, jusqu'à la mère Mathias, qui voulait commencer sa neuvaine à la patronne de Marie.

Tout heureuse d'aller à Champlieu, l'orpheline s'était parée de ses habits blancs de fête, et n'avait pu résister au désir de mettre à son cou la belle chaîne d'or du diable rouge. Ses joues, parfois si pâles, étaient animées par la marche ; jamais peut-être elle n'avait paru plus belle.

La procession arrivée dans l'église, les jeunes filles se placèrent au milieu du chœur, groupées autour de la bannière de la Vierge. Tous les regards aussitôt se portèrent sur Marie avec une sorte de malveillance qui surprit la mère Mathias. Marie n'avait garde de s'en apercevoir; toute son attention était concentrée sur le banc des

châtelains, où manquait le jeune Loïs. Une inquiétude, vague d'abord, s'empare tout à fait de son cœur; elle n'était plus aux prières, elle n'avait plus de voix pour chanter, et ses yeux se tournaient involontairement du côté de la porte. Bientôt cette porte s'ouvre, et le sire de Champlieu paraît, donnant la main à une belle jeune femme richement parée. Les seigneurs de Donéval et de La Mothe se lèvent à son approche, viennent la recevoir, et lui offrent la première place à leurs côtés. A cette vue, Marie tressaille... Quelle est cette femme? se dit-elle; pourquoi Loïs lui donne-t-il la main, et pourquoi est-elle si bien accueillie des sires de Donéval et de La Mothe? A toutes ces questions, Marie trouve une seule réponse : « C'est sa fiancée... » Et tout son sang se fige vers son cœur, il lui semble qu'elle va mourir... Cependant elle aussi attirait les regards de la noble compagnie; la belle dame la montra du doigt au seigneur Loïs, ils se parlèrent tout bas assez longtemps; une fois même, la belle dame se prit à rire, et toujours en regardant Marie.

Le sire de Donéval seul paraissait ne pas s'occuper de l'étrangère; tout entier à la touchante cérémonie qui l'attirait à Champlieu, il priait avec une ferveur dont rien ne pouvait le distraire. Agnès, sa fille, portée dans les bras de sa jeune mère, et soutenue par lui, fut offerte à la Vierge. On lui ôta ses riches vêtements pour lui en donner d'autres en laine bleu-de-ciel, qui venaient d'être consacrés. Le curé récita des prières en lui plaçant l'étole sur la tête; on l'aspergea d'eau bénite. Enfin, lorsque la cérémonie fut achevée, la procession se remit en route pour Orrouy dans le même ordre que le matin.

De retour dans la chaumière de la mère Mathias, Marie parla de l'étrangère, et la bonne vieille répéta à son tour ce qu'elle avait recueilli sur le prochain mariage du sire de Champlieu; plus de doute alors que ce ne dût être avec cette belle dame; chaque mot de la bonne femme torturait Marie. Pour cacher son trouble, elle alla se coucher, mais elle ne put trouver un moment de repos. Sa tête était brûlante, sa respiration précipitée. En portant la main à sa poitrine, comme pour en éloigner le poids qui l'oppresse, elle sent encore

à son cou cette chaîne d'or que tout concourt à lui faire regarder comme fatale. « O mon Dieu ! s'écrie-t-elle en l'arrachant et la jetant au loin, c'est ce maudit présent qui cause tout mon mal !... Hélas ! ma chère fille, lui dit en s'approchant de son lit, la mère Mathias, qui l'avait entendue, je n'osais vous en parler, mais comme vous je crains que ce joyau ne soit ensorcelé... Si vous saviez tout ce qu'il a fait penser de vous aujourd'hui ! on disait en vous regardant : « Voyez comme elle fait la brave avec l'or des grands seigneurs ; elle n'a pas de honte de montrer à tous de si beaux bijoux ; on sait ce qu'ils coûtent pourtant, les hommes ne donnent rien pour rien... » Enfin, vous, ma fille, si honnête et si pure, c'était à qui vous calomnierait ; il faut vraiment que ce soit par une fascination du diable ! Mais, pauvre enfant, soyez tranquille, la mère Mathias était là pour prendre votre défense ; et puis nous chasserons le mauvais esprit ; j'ai commencé une neuvaine en votre honneur à Notre-Dame de Champlieu ; elle vous guérira de votre mal. Ayez donc patience et surtout confiance en votre patronne. » Marie, encouragée par ces paroles consolantes, parvint enfin à s'endormir un peu plus calme.

La mère Mathias avait ramassé la chaîne d'or, bien décidée à la porter à M. le curé d'Orrouy, afin, d'en faire don à l'église. Elle l'avait posée sur le coffre où elle mettait ses habits, et, après avoir fait ses prières, elle commençait à s'endormir, lorsque la voix de Marie la réveille en sursaut. Dans son sommeil, Marie criait, s'agitait, demandait grâce, appelait le seigneur Loïs à son secours ; puis, d'un accent étouffé, elle ajoutait avec effort : « Retire-toi, maudit !... Sainte-Marie... pitié, pitié pour moi !... » La bonne vieille, tout effrayée, ne doutant pas que l'influence du présent infernal n'empirât l'état de la malade, pense qu'il faut à tout prix l'éloigner d'elle. S'armant de courage, elle rallume sa lampe, prend la chaîne, et, sortant doucement de la chaumière, elle se dirige vers son petit jardin pour enfouir dans la terre l'objet fatal.

Marie, encore abattue par les émotions de la veille et la nuit

cruelle qu'elle venait de passer, dormit tard. Le soleil était levé depuis longtemps lorsqu'elle sortit de la chaumière pour son service accoutumé. En entrant dans le petit jardin, afin d'y sarcler un carré de légumes, elle voit la mère Mathias étendue sur l'herbe dans la rosée; elle croit d'abord qu'elle s'est endormie, elle cherche à la réveiller... mais elle la trouve froide, raide... elle était morte!...

Les cris de Marie avaient attiré quelques voisins; chacun aidait la jeune fille à porter secours à sa mère adoptive, mais on ne put réussir à la rappeler à la vie. Dans sa main convulsivement serrée, Marie trouva la chaîne d'or... et tout près de l'endroit où l'excellente femme était tombée, la terre fraîchement remuée annonçait l'intention qu'elle avait eue d'y enterrer le bijou. Marie seule comprit tout ce que cela signifiait, et ce nouveau malheur qu'elle ne manqua pas d'attribuer au démon, augmenta sa frayeur ainsi que sa tristesse.

La mère Mathias dormait dans le cimetière d'Orrouy. Elle n'avait point de parents; Marie allait seule faire sa prière sur sa tombe et suspendre à sa croix une couronne de fleurs. Le sire Raoul manda Marie : « Ma fille, lui dit-il, la bonne Vierge de Champlieu a exaucé nos prières; elle m'a accordé la santé de mon enfant, de ma chère Agnès, je suis bien heureux, et je veux que toi aussi tu sois heureuse. Tu as, pendant sa vie, fidèlement servi la mère Mathias; elle t'aimait comme son enfant; eh bien, je veux faire pour toi ce qu'elle aurait voulu faire sans doute. J'ai droit sur tout ce qu'elle possède, je te le donne en propre. Ainsi, sa chaumière, sa vache, sa chèvre et ses moutons sont à toi. Avec cela, Marie, tu pourras t'établir avantageusement; choisis donc parmi les garçons du village celui qui te plaira le mieux, et je te marierai le même jour que mon frère Loïs : cela te portera bonheur. »

Marie ne put trouver une parole pour remercier celui qui la comblait de nouveaux bienfaits; et le bon châtelain crut que la timidité seule lui ôtait la faculté d'exprimer sa joie et sa reconnaissance.

LE PACTE INFERNAL.

Les arbres avaient perdu leurs dernières feuilles. Un âpre vent du nord les soulevait de terre, et les faisait tournoyer dans les airs ; le ciel était sombre, pas le plus petit rayon de soleil ne venait égayer cette triste nature de novembre, moins triste cependant que l'âme de Marie. Un mal inconnu, cruel, la dévorait, et ce mal, elle le sentait trop, était au-dessus de tous secours humain. La pauvre fille, en proie à ses atteintes, aurait voulu s'en aller bien loin... bien loin de ce pays qu'elle avait tant aimé!

On attendait de nobles convives au château d'Orrouy ; c'était chez le sire de Donéval, en sa qualité d'aîné de la famille, que devaient avoir lieu les fiançailles du jeune Loïs avec Édith, veuve du comte de Nanteuil, sa proche parente. Depuis plusieurs jours on s'occupait de cette fête, et Marie, toujours seule, l'ignorait encore. Il était déjà arrivé dans le village des baladins, des bohémiens et toutes sortes de marchands. Le matin de ce jour solennel, le canon d'Orrouy annonça la bienvenue d'Édith aux sires de Champlieu et de La Mothe, bientôt la suite de la jeune comtesse commença à défiler le long de la rue d'Orrouy ; bientôt Édith elle-même parut montée sur une belle haquenée blanche, couverte d'une superbe housse de drap d'or et d'argent, traînant jusqu'à terre. Les trois frères vinrent la recevoir à la porte du château, et le sire Raoul, l'aidant à descendre, la porta courtoisement jusque sur le perron.

Pendant que tous les habitants du village, accourus en foule, se pressaient sur son passage, Marie seule n'avait pas quitté sa chaumière; assise sur un escabeau de bois, la tête appuyée dans ses mains, elle regardait d'un œil morne les tisons qui brûlaient dans l'âtre. Il fallait que ses pensées fussent bien amères, car des larmes tombaient de ses yeux, et elle n'entendait pas même les cris de joie des enfants, à qui l'on avait jeté des dragées, des gâteaux et nombre de petites pièces de monnaie.

« A quoi penses-tu donc, Marie? » lui dit, en se présentant tout à

coup devant elle, le jeune Loïs. A la voix de celui qu'elle croyait tout occupé de ses amours, à la présence inattendue de son seigneur, Marie tressaille, se croyant encore le jouet d'un prestige de l'esprit malin ; elle demande grâce d'un ton suppliant. Loïs la rassura en souriant de sa méprise, puis il reprit avec bienveillance : « Pourquoi es-tu triste, enfant ? n'entends-tu pas comme ils se réjouissent ? et toi, tu es là, seule... n'as-tu donc pas un ami ?.. et ne veux-tu pas aussi te marier ?» A toutes ces questions Marie ne répondait rien ; elle s'était levée, et debout, les bras pendants, la tête baissée, elle laissait couler ses larmes sans songer à les retenir. Loïs prit sa main : « Mais parle donc ! veux tu de l'or ? Que te faut-il pour être heureuse ? car je veux que tu le sois, entends-tu ?... — Monseigneur, balbutia Marie, mon bon seigneur ! Dieu vous bénisse !.. moi... bientôt j'espère...» Elle n'acheva pas, un bruit confus de voix fit promptement sortir le châtelain, et il trouva à la porte de la chaumière ses deux frères escortant la comtesse de Nanteuil. « Loïs, dit celle-ci d'un ton aigre et ironique, moi aussi je viens faire une visite à la belle Marie et lui apporter mon présent de noce ! » En disant ces mots, elle entrait dans la maison. Mais Marie ne l'avait pas attendue ; honteuse de montrer, à tous ces beaux messieurs et à ces belles dames, sa figure amaigrie, où l'on voyait encore la trace de ses larmes, elle s'était enfuie dans le bois, en sautant par la petite fenêtre de sa chambre.

Il faisait nuit, lorsque Marie se décida à rentrer. Sur sa table elle trouva une bourse qu'y avait déposée Édith ; après l'avoir repoussée avec un amer dédain, elle alla s'asseoir sur le banc extérieur placé au pied du noyer. De là, elle pouvait voir, au travers des arbres dépouillés de leurs feuilles, le château d'Orrouy tout resplendissant de lumières, et le vent apportait jusqu'à son oreille le son des instruments et les bruyants éclats de la joie. Marie se transportait par la pensée au milieu de cette brillante fête, y cherchant Loïs et sa belle fiancée, lorsqu'elle vit paraître la bohémienne qui, quelques mois auparavant, lui avait dit la bonne aventure.

Celle-ci s'approche familièrement de Marie : « Eh bien, ma belle enfant, lui dit-elle, vous voyez que mes prédictions ont commencé à s'accomplir ; héritière de la mère Mathias, vous voilà devenue un bon parti ; et tous les garçons du village désirent, j'en suis sûre, vous avoir pour femme ? — Je ne sais, répondit Marie ; mais je n'en aime aucun, et je voudrais encore que la mère Mathias fût dans ce monde ; car, depuis qu'elle est morte, que je suis riche, je souffre !... je souffre ! et je ne saurais dire d'où vient mon mal ! — Si vous vouliez, je vous en apprendrais bien la cause, moi... Je vois sur votre front... — Que voyez-vous ? reprit Marie avec anxiété ? — Oh ! c'est un grand mystère !... Que me donneriez-vous pour le savoir ? — Tout ce que vous voudrez, madame la sorcière !... — Quoi ! vous me donneriez cette belle chaîne d'or qu'un certain démon... — Oh ! de grand cœur ! mais je suis trop honnête fille pour vous tromper ; apprenez donc que cette chaîne est ensorcelée ! Elle m'a déjà bien fait du mal ; elle a tué la mère Mathias ; et toutes les fois que je l'ai mise à mon cou, j'ai senti comme un fer rouge qui me brûlait le cœur. — Soyez tranquille, reprit en souriant la bohémienne ; elle n'aura pas sur moi le même pouvoir, car le diable et moi, nous sommes amis. » Et lui tendant la main : « Tapez donc là, ma mignonne ; à moi la chaîne, à vous mon secret, qui vous rendra bien fière ! Vous êtes née sous la même étoile que le seigneur Loïs, votre doux maître ; il ne peut être heureux que vous ne le soyez aussi, et vous n'êtes triste que parce que lui-même souffre. — Ce n'est pas possible ! reprit Marie ; une pauvre fille comme moi avoir la même étoile qu'un noble châtelain !... — Cela est pourtant, Marie. — Voyez un peu ! Moi qui, pour lui donnerais ma vie, je l'aurais tué... car j'en prenais le chemin, je ne faisais plus que pleurer, je ne mangeais ni ne dormais. A l'avenir je serai gaie, contente ; je ne veux pas qu'il sente mon mal ! » Et la pauvre fille en même temps riait et pleurait. « Marie, dit la bohémienne en hésitant, je te dirais bien encore un plus grand secret qui le concerne... un secret d'où dépend sa vie !... mais il faut me le payer bien cher ! — D'où dépend sa vie ?... oh ! dites, madame ; et si pour cela

vous voulez ma vache, mes moutons, prenez-les, je vous les donne, mais, au nom de Dieu, parlez! — Je pourrais exiger davantage; cependant, comme tu es une bonne fille, je m'en contente. Apprends donc que la belle fiancée du comte ne l'aime pas; elle n'en veut qu'à sa fortune; si Loïs l'épouse, il sera bien malheureux; car Edith a tué son premier mari!... Il ne m'est pas permis de t'en dire plus. Si tu es attachée au sire de Champlieu, tremble pour lui... — Horreur! s'écria Marie épouvantée; mon bon maître s'unir à une si vilaine femme!... madame la sorcière, vous ne souffrirez pas que ce mariage s'achève! vous devez avoir des moyens de l'empêcher?... — Il en est un, Marie, un seul! et ce moyen dépend de toi... mais tu ne voudras pas l'employer. — Dites donc, madame. Je vous répète que pour lui je donnerais ma vie! — Il faut plus que cela, Marie, il faut donner ton âme!... » Marie recula en se signant. La sorcière reprit avec froideur : « Je savais bien que tu n'aimais pas assez le sire de Champlieu pour le sauver; laisse donc sa destinée s'accomplir; cependant, si tu as des remords, viens me trouver à Verberie; demande Jeanne Harvillier; et, s'il en est temps encore, nous verrons. »

La bohémienne était partie; Marie ne regrettait point les richesses dont celle-ci l'avait dépouillée, car elle lui aurait donné plus encore; mais pouvait-elle lui livrer son âme?... Et cependant parfois elle se reprochait son refus; et puis elle s'en voulait d'être chagrine, maintenant qu'un autre devait souffrir de sa tristesse. « Mon Dieu! s'écriait-elle, mon Dieu! réservez-moi tout le mal; à lui le bonheur et la joie!... » Alors la belle et altière figure d'Edith lui apparaissait sombre et menaçante, un couteau à la main et ses habits tachés de sang; le beau Loïs aux genoux de Marie la suppliait de le sauver... Sans cesse poursuivie par cette terrible image, Marie cherchait en vain à s'y soustraire; le vent du soir qui mugissait dans la vallée ou faisait craquer les arbres de la montagne, l'eau qui tombait à torrents, les pierres qui roulaient dans le ravin, tout prenait une voix pour lui reprocher la dureté de son cœur; elle ne put résister plus longtemps à ce funeste prestige. « Eh bien, dit-elle en délire, je lui donnerai mon âme!.... »

Le jour commençait à poindre; marchant d'un pas précipité, Marie avait pris seule la route qui conduit à Verberie. Elle était arrivée; mais où trouver la bohémienne? Elle l'ignorait, et n'osait pas d'ailleurs prononcer son nom. Cependant une bonne femme qui entrait à l'église, lui inspire de la confiance; elle lui demande la demeure de Jeanne Harvillier.

« Jeanne Harvillier la sorcière! oh! ma pauvre enfant, vous voulez donc vous donner au démon, que vous cherchez cette mécréante?... ne savez-vous pas qu'elle a commerce avec les esprits? N'allez point lui demander votre bonne aventure au moins; car elle ne sait pas les choses de Dieu et ne vous dirait que celles de l'enfer. A l'heure qu'il est, son grand diable noir est déjà venu la prendre; il l'a entraînée dans la forêt; ils vont ensemble chercher des herbes à poison, des animaux à venin, pour composer leurs maléfices; cette nuit, quand tout dormira, ils iront tous deux, comme des chiens errants, déterrer les morts pour prendre leurs os; ils les mettront dans de grandes chaudières avec tous ces ingrédients maudits, et ils composeront des graisses de quatre couleurs qui donnent la mort à une lieue! » Marie écoutait la vieille en frémissant. « Croyez-moi, mon enfant, ajouta-t-elle, gardez-vous d'avoir des relations avec cette païenne; sa présence seule fait fuir l'ange gardien, et toute fille qui lui a donné le moindre gage est déjà possédée du diable. »

« La bonne femme a raison, pensait Marie quand celle-ci l'eut quittée; mais il n'est plus temps de reculer; je lui ai donné des gages, et je sens bien que l'enfer est dans mon cœur. S'approchant alors d'un jeune garçon qui jouait au coin d'une rue, elle lui demanda où elle pourrait trouver Jeanne Harvillier. « La sorcière? dit-il; c'est aujourd'hui samedi, elle est partie avant le jour pour aller au sabat à cheval sur un balai, avec son grand diable noir; ils ont pris le chemin des pierres de Ruys; là, on pourrait les voir dansant à l'entour, faisant toutes sortes de sorcelleries et d'infamies, mais qui oserait les troubler? n'y a pas de risque. »

Marie, effrayée de ces affreux tableaux, voulait reprendre la route

d'Orrouy, et quelque chose comme un charme la poussait malgré elle vers celle de Ruys; bientôt elle aperçoit une croix placée à l'embranchement du chemin; n'osant affronter ce signe révéré, elle se jette dans un sentier de traverse qui la conduit auprès d'un grand bois planté dans la direction de la route. Marie ne se sentait pas le courage d'y pénétrer; elle le côtoya longtemps, lorsqu'une vaste clairière lui laisse voir, au milieu de la plaine de gigantesques pierres, qu'à leur forme bizarre elle devine être les pierres de Ruys. A l'aspect redoutable de ces lieux, reconnus dans tout le pays pour être hantés par les mauvais esprits, et servir de rendez-vous aux sorciers et aux démons, Marie voudrait fuir, mais la peur enchaîne ses pas; elle craint de voir, et cependant elle ne peut détacher ses regards de ces blocs informes qui lui paraissent s'animer.

Tout à coup, du milieu du bois, arrive en chantant et en dansant une foule de sorciers et de diables de toutes couleurs et de toutes formes; chacun porte la figure d'un animal; plusieurs d'entre eux ont le corps mi-partie d'homme et de poisson : tous sont armés de cornes menaçantes, et traînent de longues queues qui leur servent à toutes sortes de jeux et de folies. En dansant, ils secouent des torches de résine enflammées, et cette lueur tantôt pâle, tantôt éclatante, leur donne un aspect épouvantable. Au milieu d'eux le grand diable noir se distingue à sa haute taille, à sa figure, à son vêtement noirs, à ses éperons dorés. Jeanne Harvillier porte son costume de bohémienne; tous deux paraissent commander à cette troupe effrénée. Avec des pratiques mystérieuses et impies ils font plusieurs fois le tour de chaque pierre; puis, à un signal donné par eux, commence une ronde infernale qui, toujours en doublant de vitesse, devient une véritable frénésie. La danse fait place à l'ivresse, et bientôt la prostitution et le plus affreux libertinage viennent clore cette horrible fête.

Les chastes yeux de Marie n'en furent pas témoins; dès le premier acte de ce drame infâme, épuisée de fatigue, comprimée par la peur, elle s'était évanouie.

Secouée par un bras de fer, elle se réveille comme d'un songe,

et une voix dure et rauque lui dit : « Pourquoi viens-tu épier nos mystères? qu'as-tu entendu? qu'as-tu vu? parle...—Hélas! répondit Marie les yeux à demi fermés et la voix tremblante, je n'ai rien vu, rien entendu; je m'étais égarée de ma route, et j'ai eu bien peur! Puis je ne sais plus....—C'est toi, Marie? ajouta une autre voix bien connue, celle de la bohémienne; que viens-tu faire ici à cette heure? » Marie, en reconnaissant Jeanne Harvillier, reprit courage, elle ouvrit les yeux et ne vit plus auprès d'elle qu'un grand homme vêtu de noir, et la bohémienne qu'elle connaissait; elle s'enhardit jusqu'à lui répondre : « Madame la sorcière, je viens de Verberie, je voulais vous consulter; vous savez ce que vous m'avez promis!... —Et Jeanne Harvillier n'a jamais promis en vain. Mais as-tu du courage et aimes-tu bien le seigneur Loïs? Si tu veux le sauver, ces deux conditions sont indispensables. —Oh! oui, madame la sorcière, j'aurai du courage, et je l'aime assez pour supporter même la mort! — Marie, ce n'est pas assez, reprit le grand homme noir, il faut te donner à moi!... Tu recules, je crois! apprends donc que j'ai lu dans le ciel que le comte de Champlieu sera assassiné par la belle Édith de Nanteuil sa fiancée. Vois donc si tu veux arracher Loïs à la mort? — Oh! oui, je le veux, je le veux! dit Marie avec force, que faut-il faire? — Suis-nous donc, dit Jeanne, tu l'apprendras. » Et tous trois s'enfoncèrent dans les bois. Lorsqu'ils furent près d'une masure en ruine, le grand homme ouvrit une trappe cachée par des broussailles; il fit entrer les deux femmes, les suivit, puis referma la trappe; une troupe de diables, les mêmes qui avaient dansé autour des pierres de Ruys, vint en hurlant entourer les nouveaux venus. Le grand diable noir leur imposa silence, et tous se rangèrent contre la muraille.

L'immense et humide cave dans laquelle on se trouvait, était seulement éclairée par une lampe placée sur le manteau d'une vaste cheminée. La lueur douteuse et vacillante qu'elle projetait sur toutes ces noires figures, leur donnait un aspect hideux. Le chevalier noir se plaça sur un tréteau, ayant à sa droite le dépositaire des drogues et poisons propres aux maléfices, et à sa gauche Jeanne

Harvillier. S'adressant à Marie d'un ton sévère : « Tu es venue surprendre nos secrets, dit-il, et si Jeanne, ma chère Jeanne, ne t'eût protégée, il te fût arrivé malheur... mais, en sa faveur, je t'accorde ta grâce et je veux bien faire quelque chose pour toi ; que demandes-tu? — Monseigneur le démon, reprit Marie en pliant le genou, je vous supplie de sauver mon bon maître le sire Loïs de Champlieu. — Je ne puis le sauver qu'en perdant la comtesse de Nanteuil, qui doit l'assassiner ; y consens-tu? — Qu'il soit fait selon votre parole... dit Marie en balbutiant, et que Dieu me pardonne! ajouta-t-elle plus bas... — Eh bien donc, reprit le diable, nous allons la dévouer au sort qu'elle-même réserve au châtelain Loïs.» Il se fit apporter une petite figure de cire, la baptisa du nom d'Édith avec toutes les cérémonies usitées dans ce sacrement, Marie et un affreux diable vert tenant la place de parrain et marraine ; il perça cette image au cœur avec une aiguille en disant : « Reçois la mort que tu veux donner!... et que l'enfer devienne ta récompense. » Présentant à Marie les saints Évangiles, il lui ordonna de jurer par ce livre sacré qu'elle se donnait au diable pour sauver Loïs, et qu'elle ne divulguerait jamais ce qu'elle venait de voir et d'entendre. Marie avait le vertige, et cependant un pouvoir surnaturel la poussait. Elle prononça le serment qu'on exigeait d'elle ; puis on lui présenta un Christ en lui ordonnant de cracher dessus. A cette profanation, Marie recula d'horreur, appelant Jeanne à son aide : « Non, dit-elle, je ne puis le sauver à ce prix! Perdre madame Édith, me perdre, j'y consens; mais outrager mon doux Jésus, je ne le saurais! faites de moi tout ce que vous voudrez!... »

Le diable noir fronça le sourcil, jura d'une voix de tonnerre qui fit résonner les voûtes du souterrain, et il levait une main menaçante vers Marie, lorsque Jeanne, lui arrêtant le bras, se pencha vers son oreille et lui parla bas un instant. Le diable noir parut se calmer : « Tu es bien heureuse encore une fois que Jeanne t'ait prise sous sa protection ; sans sa médiation, tu ne serais point sortie d'ici! tu n'as pas le courage d'aller jusqu'au bout de l'enchantement, soit ; que le sort du châtelain s'accomplisse; comme Pilate, je m'en lave

les mains!... — Rassure-toi, lui dit Jeanne tout bas : moi je ne t'abandonnerai point; la nuit de Noël, attends-moi dans ta chaumière, j'espère qu'il en sera temps encore.

Marie se retrouva chez elle sans trop savoir comment elle y était revenue; ses voisines, qui épiaient avidement son retour, l'accablèrent de curieuses demandes; elle ne savait que leur répondre; mais sa figure bouleversée, ses yeux caves annonçaient tout ce qu'elle avait souffert. Et puis une question en avait amené une autre; on voulait savoir ce qu'étaient devenus sa vache et ses moutons; elle avait répondu qu'ils étaient morts de la maladie, qu'elle était allée les vendre à Verberie. Cette réponse n'avait convaincu personne, et la malignité cherchait à percer un mystère qu'on ne prenait pas la peine d'expliquer.

Marie ne s'occupait plus que d'une seule chose, c'était d'apprendre ce qu'on disait du mariage du châtelain... Un matin que, debout sur la roche, comme à l'ordinaire, elle épiait le coup de canon de Champlieu, un chasseur poursuivant un chevreuil vint passer tout près d'elle; c'était Loïs. « Eh ! bonjour, Marie, que fais-tu là si matin? lui dit-il.—Monseigneur, je... reprit-elle en balbutiant; je venais savoir si le canon de Champlieu donnerait de vos nouvelles...—Bonne Marie! mais comme tu es pâle! qu'as-tu donc?... » Et le jeune homme serrait dans ses mains celles de la jeune fille. « Tu as froid... — Monseigneur... la rosée du matin... la gelée blanche, voyez!... — Oui, en effet; mais viens que je te réchauffe, Marie, ma chère Marie!... » et passant ses bras autour d'elle, il la pressait contre sa poitrine. Marie tremblante s'arrache à ses enivrantes caresses, et se jetant à ses genoux : « Monseigneur, mon bon seigneur! n'épousez pas madame Édith de Nanteuil!... — Eh! pourquoi? répond tristement le jeune homme. — Ne l'épousez pas, mon bon seigneur, ou malheur à vous!... elle ne vous aime pas... —Puisses-tu dire vrai, Marie!... mais qui te l'a appris? — Monseigneur, ne me le demandez pas; c'est un affreux secret que j'ai promis de taire sur mon âme; mais, au nom de Dieu, ne l'épousez pas, vous empêcherez deux grands crimes!... »

D'autres seigneurs qui chassaient avec le châtelain, vinrent interrompre cette conversation ; Loïs dit adieu à Marie en lui promettant de venir la revoir ; il avait à cœur de la faire expliquer davantage.

Marie n'était plus reconnaissable ; tantôt dans une profonde tristesse, tantôt s'abandonnant à une joie immodérée ; tantôt pâle, abattue, d'autres fois fraîche et jolie, se parant avec coquetterie. On ne savait dans le pays à quoi attribuer ces brusques changements. On aurait bien voulu en médire ; mais en même temps Marie était si modeste et si bonne ! Elle n'allait sur les brisées d'aucune jeune fille, et pas un garçon ne pouvait se vanter d'avoir reçu d'elle le moindre encouragement. On la voyait toujours seule. Ne pouvant attaquer ses mœurs. On fit entendre que cette fille extraordinaire pourrait bien avoir des intelligences avec le démon ; et les visites de la bohémienne qui s'étaient répétées avaient acrédité ces bruits. Le curé d'Orrouy, à qui le prieur de Champlieu l'avait recommandée, prêta l'oreille à ces méchancetés ; il s'apercevait que Marie n'allait plus à l'église ; les fêtes de Noël, époque si solennelle ! n'avaient point vu la pieuse enfant se disposer à s'approcher de la table sainte !... et cependant ce n'était pas sans remords qu'elle abjurait ainsi sa religion ; mais elle se sentait indigne de prier et n'aurait pas osé entrer dans une église après le pacte infâme qu'elle avait fait avec le chevalier noir.

PAUVRE MARIE.

Beaucoup de péchés lui seront pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé.
St. Luc, ch. 7, vers. 47.

Le jour de Noël, après vêpres, un vénérable prêtre parcourait péniblement la distance de Champlieu à Orrouy, malgré la neige qui tombant en abondance, rendait les chemins presque impraticables. Il avait un devoir à remplir, et sa charité le conduisit non sans peine jusqu'à la chaumière de Marie.

« Dieu vous garde, ma fille, » dit en entrant le bon prieur de Champlieu ; Marie, surprise, troublée de cette visite inattendue, laisse tomber un objet qu'elle paraissait considérer avec terreur ; c'était

la figure de cire dont le chevalier noir s'était servi pour consommer l'œuvre diabolique qui dévouait la comtesse de Nanteuil à la mort. Le pasteur se baissait pour la ramasser; Marie, se jetant au-devant de lui, s'empresse de soustraire l'image d'Édith à ses regards; puis, toute confuse, elle dit au vieillard, qui la regardait en silence : « Vous avez froid, mon père? » et elle voulait sortir pour aller chercher du bois; le prieur l'arrêta : « Que se passe-t-il ici, Marie? dit-il d'un air grave; d'où vient votre frayeur à mon approche, et qu'avez-vous ainsi à cacher? » Marie ne répondit pas, elle ne se sentait pas le courage de mentir à l'homme de Dieu; il ajouta : « Marie, je viens vous demander des comptes : qu'avez-vous fait de l'héritage de la mère Mathias? Qu'avez-vous fait surtout de la bonne réputation que vous aviez? et pourquoi Marie ne remplit-elle plus ses devoirs de piété? » Marie se taisait toujours; le vieillard continua d'une voix plus douce: « Mais parlez donc, mon enfant. Ne suis-je plus celui à qui vous aviez donné votre confiance? N'est-ce pas moi qui vous ai ouvert les trésors de la religion? N'est-ce pas encore moi qui ai sollicité pour vous la bienfaisance des châtelains de Donéval? » A ce nom, Marie frissonna; le prêtre s'arrêta un instant, et reprit : « Ma fille, vous avez des secrets à me confier, je suis prêt à vous entendre; Dieu m'a chargé du soin de votre conscience, et il me punirait si, par ma négligence ou ma faiblesse, je laissais une âme s'éloigner de lui. » Marie se taisait toujours. « Je vois bien, dit le prêtre, que vous avez besoin que j'aille à votre secours. J'ai écouté tout ce qu'on a dit de vous dans le pays, et, si l'on est injuste à votre égard, vous avez un moyen de faire taire la malignité. A votre âge, Marie, on ne peut rester seule, encore moins accueillir les visites d'un homme... — Jamais, répondit vivement Marie, un homme n'entra dans ma chaumière! — Peut-être, reprit le vieillard en secouant la tête, feriez-vous mieux de recevoir un honnête jeune homme qui pourrait devenir votre époux, que de rester ainsi seule... toujours seule... Le diable est bien fin, il tenta les saints dans le désert... il tenta même le Christ! et vous n'êtes pas un Dieu, et vous n'êtes pas encore une sainte...»

Marie frissonna de nouveau, le prieur ajouta en la regardant fixement : « Que veut dire ce voyage à Verberie? que veulent dire ces visites d'une femme qui se vante d'avoir commerce avec les mauvais esprits? Marie, si vous êtes innocente, disculpez-vous; si vous êtes coupable, venez vous réfugier dans le sein du bon pasteur, il attend la brebis égarée pour la ramener au bercail; mais ne tardez pas, car la mort est là peut-être à votre porte... et celui qui n'a pas profité de l'heure du repentir sera perdu à jamais!

Marie cède enfin à l'ascendant du vieillard, elle tombe à genoux et s'écrie en sanglotant : « Pitié!... pitié!... — Courage, mon enfant, Dieu est bon père; il n'attend qu'un cri vers lui pour pardonner. — Non, non, je ne suis plus digne de sa miséricorde; je suis maudite!... éloignez-vous de moi; je suis possédée du démon, je lui ai vendu mon âme!... » Et les yeux de Marie rayonnaient d'un feu sombre qui fit tressaillir le saint homme. « Vous le voyez, reprit Marie, vous avez peur même de m'entendre!.. Laissez-moi, il n'est plus temps, et bientôt l'enfer... — Taisez-vous, taisez-vous, malheureuse!... qui vous a appris à douter de Dieu même?... n'est-il pas le maître du démon? ne peut-il pas le chasser de votre cœur?... Mais je veux tout savoir.

Marie, alors, avec l'énergie de la fièvre et l'audace du pécheur endurci, avoua au prêtre tout ce qui lui était arrivé et le pacte horrible qu'elle avait fait. L'homme de Dieu l'écoutait en respirant à peine; il n'osait lui montrer l'effroi qu'elle lui inspirait; il craignait de glacer son repentir. Quand elle se tut, il lui dit avec douceur : « Prends courage, ma fille; tu es bien coupable! mais la bonté de Dieu est plus grande encore que ton péché; d'ailleurs les fourbes qui t'ont abusée seront jugés plus sévèrement que toi. Marie, jure-moi que tu n'entreprendras, rien contre Édith de Nanteuil? car, vois-tu, ce n'est pas le démon qui te poussait, mais la jalousie; tu aimes d'amour le sire de Champlieu... — Que dites-vous, mon père? moi sa vassale, moi pauvre fille, élever mes regards jusqu'à mon maître!... oh! je n'ai jamais eu de telles pensées; dites plutôt que je suis possédée du diable.

Le prieur secoua la tête. « Je voudrais me tromper, Marie; mais, je vous le répète, une passion désordonnée et coupable a pu seule vous entraîner à demander l'appui de ces malheureux voués à d'infâmes pratiques que Dieu réprouve, et vous faire ajouter foi à leurs indignes calomnies. Promettez-moi donc de fuir à jamais Jeanne Harvillier et ses complices, et de ne rien écouter de ce qu'ils pourront vous conseiller contre la comtesse de Nanteuil; je vous l'ordonne au nom de Dieu, et sous peine de l'enfer ! ou plutôt, dit-il en versant des larmes, Marie, mon enfant, au nom de la Vierge de pureté et de douceur, ta divine patronne, au nom de ton salut, arrête-toi, il en est temps encore, et que ton repentir obtienne ton pardon de la bonté divine; tu vois déjà l'effet de la miséricorde de Dieu; il m'a envoyé vers toi, pour t'arrêter sur les bords de l'abîme où tu allais te précipiter; il m'a inspiré les paroles qui ont touché ton cœur; prends donc confiance; je te place sous la protection de la Vierge et des saints anges qui te garderont jusqu'à mon retour. »

Marie, à ces bonnes paroles, éclata en sanglots; elle promit au prêtre de faire pénitence, et reçut sa bénédiction en attendant que l'absolution vînt couronner son retour à la vertu.

Tout heureuse de se sentir réconciliée avec elle-même, Marie, après le départ du pasteur, s'était, pour la première fois depuis bien longtemps, paisiblement endormie. Un rêve l'avait transportée dans le ciel; aux pieds même de la Vierge, le beau Loïs lui disait qu'il l'aimait et la prenait pour sa fiancée, et des anges les entouraient de leurs ailes. Des coups redoublés frappés à la porte de la chaumière, vinrent réveiller Marie; effrayée, elle n'osait ouvrir; et collant son oreille contre cette porte, elle cherchait à reconnaître d'où provenait le bruit qui l'avait arrachée à son beau rêve : la voix de Jeanne se fit entendre. « Ouvrez, ouvrez donc, Marie ! c'est moi, Jeanne Harvillier. — Non, lui dit-elle, je n'ouvrirai pas; vous m'avez trompée, et j'ai promis de ne plus écouter les paroles du démon; retirez-vous donc, car la sainte Vierge et les saints anges me gardent. — S'ils te gardent, répondit Jeanne en ricanant, ils n'ont pas gardé le seigneur Loïs du couteau de madame de Nanteuil; je viens

de le trouver là, gisant sur la route, prêt à rendre le dernier soupir. — O ciel ! vous me trompez encore, ce n'est pas vrai!...—Tu peux le voir de tes yeux... Mais, non, laisse-le mourir, et prie ton Dieu et les anges de venir prendre son âme, ou plutôt envoie quérir M. le prieur de Champlieu, qui t'a si bien fait rentrer dans le giron de l'église ; il ouvrira aussi à ton beau seigneur les portes du paradis ; il est grand temps, ma foi ! car le châtelain est bien près de passer de vie à trépas. »

Marie ne peut résister plus longtemps à sa cruelle angoisse ; elle ouvre la porte et veut courir ; Jeanne la retient. «Arrête, dit-elle, tu ne le trouveras pas ; je n'avais que ce moyen pour me faire écouter de toi, je m'en suis servie. Tu es une ingrate, je devrais t'abandonner... cependant je veux bien encore t'avertir que la comtesse Édith a passé la nuit au sabat de Verberie ; plus audacieuse que toi, elle a renié le Christ, et elle a emporté le poison qu'elle doit elle-même offrir demain au beau Loïs pendant une partie de chasse. — Et vous le lui avez donné ! s'écria Marie. — Nous ne pouvons rien refuser à celui qui pactise avec nous. D'ailleurs, le diable noir est plus puissant que moi, et c'est lui qui lui a remis le poison.—Horreur ! horreur ! je vais courir pour avertir le comte... —Il ne te croira pas, il l'aime... Et puis, quand on verra tes cheveux hérissés, tes yeux hagards, on dira : Elle est folle ! Vois, déjà, tu veux courir comme une insensée... » Et elle la tenait fortement par le bras. « Madame la sorcière, criait Marie, laissez-moi par pitié ! je veux aller à son secours... » Et la pauvre fille se traînait aux genoux de Jeanne, qui la serrait avec violence. « Vraiment ! reprit-elle enfin, tu me fais pitié ! en dépit de tes irrésolutions je veux bien te servir malgré toi-même. Voici une boîte, la poudre qu'elle renferme donne la mort : répands-la seulement sur le chemin où doit passer Édith, elle mourra... Mais prends garde qu'elle seule respire cette poussière, elle est funeste ! — Et moi, dit Marie en pleurs, qui ai juré de ne rien faire contre la comtesse... — Eh bien, reprit Jeanne froidement, tu peux alors faire tes adieux à ton bon seigneur, car demain, pendant la chasse, Édith lui présentera son dernier breu-

vage. L'instant est choisi; et la chasse sera le prétexte et l'excuse de cette mort. Jeanne, après avoir posé la boîte sur le banc de pierre à côté de la porte, reprit tranquillement le sentier qui menait à la route de Verberie. Marie la rappelait en vain, la sorcière ne se retourna même pas.

Après son départ, Marie, en proie à la fièvre, erra dans les champs le reste de la nuit. Aux premiers rayons du jour, elle était sur la roche; elle entendit en frémissant le coup de canon de Champlieu, et bientôt un cor de chasse retentissant dans la vallée, lui apprit le départ des chasseurs.

« C'est donc bien vrai, pensa-t-elle; Jeanne a tout prédit. Elle avait deviné la visite que m'avait faite le pasteur. De même, cette chasse maudite, sa science la lui avait fait connaître. Cette fois, ce n'est pas le démon, c'est Dieu qui lui a soufflé la pensée d'empêcher un grand malheur, et il m'a choisie pour arrêter Madame de Nanteuil dans son mauvais dessein.

Marie, à moitié persuadée par ces raisonnements, était rentrée dans sa chaumière. Elle prit la boîte que lui avait laissée Jeanne, décidée à s'en servir; mais, quand elle pensa qu'elle allait envoyer, sans confession, devant son juge, l'âme de la coupable Édith, elle trembla, elle eut pitié et se mit à genoux, priant Dieu de faire cesser cette horrible tentation si elle était l'ouvrage du mauvais esprit.

Dans cet instant, un page de la comtesse vint s'informer auprès de Marie si elle n'avait pas vu le seigneur Loïs. « Non, répond-elle tout émue; est-ce qu'il serait près d'ici?—Je ne sais, dit le page; Madame de Nanteuil a perdu ses traces dans la forêt de Cuise, elle a cru qu'il avait pris par les bois qui couronnent ce coteau afin de rendre, en passant une visite à la belle Marie... D'ailleurs, c'est à peu près la route pour arriver à la roche qui domine le pays, lieu que monseigneur a choisi pour rendez-vous; c'est là que madame la comtesse ira l'attendre, et je viens, d'après ses ordres, d'y faire porter des rafraîchissements, dont le châtelain pourra ressentir grand besoin après avoir couru depuis le lever du jour.

Le page était parti; Marie croyait entendre encore ces paroles qui

lui révélaient les perfides intentions de la comtesse, une sueur froide inondait son visage, un violent combat se livrait dans son cœur. Serrant dans ses mains la boîte de Jeanne, elle hésitait cependant lorsque des pas de chevaux résonnant dans la vallée, l'attirent hors de sa chaumière. Elle aperçoit, au travers des arbres, la fiancée de Loïs montée sur sa belle haquenée blanche et suivie de son écuyer. Elle la voit mettre pied à terre; il lui semble qu'Édith parle mystérieusement à son écuyer en lui remettant la bride de sa monture, et puis elle lui voit prendre seule la direction du chemin qui mène à la roche. Marie a compris... une sorte de frénésie s'empare de la pauvre fille : « Va, va, dit-elle, presse-toi !... Mais je te devancerai, et tu n'auras pas le temps d'exécuter ton méchant crime. »

Marie ne courait pas, elle volait. Pour abréger le chemin, elle avait pris au travers du bois sans s'apercevoir des branches qui lui déchiraient le visage et des pierres qui blessaient ses pieds nus. Arrivée au lieu du rendez-vous, elle ouvre la boîte, répand sur la terre, en détournant la tête, toute la poudre qu'elle contient, et descend se cacher dans le taillis au-dessous de la roche.

Dans l'horrible attente de l'événement qui va se passer, une minute lui paraît un siècle; haletante, les yeux égarés, le cou tendu, elle retient sa respiration; elle écoute... Un bruit de pas se fait entendre : c'est Édith; Marie a reconnu sa marche légère; elle a cru même distinguer le froissement de sa robe de soie... On doit être arrivé à la roche, un caillou, qui s'en est détaché, vient l'en avertir. Son sang bouillonne, les oreilles lui tintent; elle a le vertige !... il lui semble ouïr des gémissements étouffés; la victime paraît se débattre dans d'affreuses convulsions, et ses plaintes rappellent à Marie une voix qui résonne dans son cœur celle de Loïs !... Dominée par un funeste pressentiment, elle s'élance hors des broussailles, lorsque la chute d'un corps pesant qui, précipité de la roche, tombe et roule dans la vallée, la fait bondir en arrière; elle a fermé les yeux... Mais une pensée rapide, un instinct irrésistible, la pousse, en délire, vers le lieu où va cesser son incertitude. Elle descend jusqu'à l'Autonne; et là, sur la rive, elle trouve le beau Loïs sanglant,

défiguré par ses blessures et la contraction produite par le poison.

Marie le regarde... elle le regarde encore... et pas un cri, pas une larme, ne servent d'organe à son atroce douleur! Elle voudrait appeler à son aide, son gosier ne peut proférer le moindre son. Elle déchire sa poitrine, son sang jaillit, et la parole ne peut se faire jour!... Prenant entre ses bras ce corps chéri, déjà raidi par la mort, elle essaie de le traîner l'espace de quelques pas; mais, succombant sous ce fardeau, elle retombe à ses côtés. Elle veut alors le réchauffer de son haleine; elle entr'ouvre ses habits pour épier le battement de son cœur... ce cœur sans palpitation ne répond plus à la main qui le presse. Elle cherche dans ces yeux fixes l'âme de son bien-aimé seigneur; cette âme, elle-même, l'a pour toujours chassée de sa terrestre demeure... A cet instant de poignantes tortures, un mystère immense de joie et de douleur se révèle à Marie : Loïs l'aimait!... Elle retrouve, suspendue à son cou, cette petite croix que jadis le diable rouge lui avait arrachée. Le passé tout entier se retrace alors à sa mémoire; elle se rappelle la délicatesse du bienfaiteur, les tristes et tendres regards de l'ami, les douces étreintes de l'amant, ses soupirs, ses élans comprimés... elle comprend ses combats... mais aussi, elle a entrevu l'espérance !... la distance qui les séparait dans ce monde n'existe plus : celle qui les sépare, on peut la franchir... A cette pensée, un rire infernal vient agiter convulsivement ses lèvres; elle a encore la boîte de Jeanne, peut-être y trouvera-t-elle aussi la mort qu'elle désire. Elle l'ouvre, hume et respire les parcelles de poudre qu'elle contient encore, et bientôt de cruelles douleurs et le feu qui dévore ses entrailles lui prouvent que le démon l'a entendue...

Marie n'emporta pas avec elle le secret de son double crime. Les traces de sang, le bruit de la chute de Loïs avaient attiré près des deux victimes Édith et son écuyer; ils purent recueillir l'aveu plein de candeur et de repentir de la coupable, et quand ils voulurent lui donner des secours, elle leur échappa pour se précipiter dans l'Automne à l'endroit le plus profond où cette rivière confond ses eaux avec celle de Sainte-Marie.

Son corps, retrouvé trop tard, ne fut point inhumé en terre sainte ; il fut, au lieu dit la Justice, suspendu à la potence où l'on mettait les criminels pour y pourrir et servir de pâture aux oiseaux de proie; mais le bon pasteur de Champlieu alla en secret, pendant la nuit, prendre le corps; il creusa lui-même sous la roche maudite une fosse profonde où il le déposa; il la bénit, implorant la miséricorde de Dieu pour la pauvre abandonnée. On dit même que, contre la coutume, il consacra une messe pour le repos de son âme; mais les prières du saint homme furent inutiles, et l'âme de Marie Collette erre sans cesse depuis des siècles autour du lieu de son crime. Le soir, quand tout repose, elle vient y pleurer, et dès que les premiers rayons du soleil éclairent Champlieu, elle court, pour apaiser l'ardeur qui la dévore, se plonger dans la rivière d'Automne.

Quelques mois après la mort de Marie Colette et de Loïs, Jeanne Harvillier, condamnée comme sorcière et homicide, allait être brûlée sur la grande place de Senlis. Parmi tous les crimes dont elle s'avouait coupable, elle se reprochait d'avoir, de concert avec le chevalier noir, et pour servir sa haine et sa vengeance contre Édith de Nanteuil, abusé de la candeur de Marie et de l'amour qu'elle portait à son seigneur pour la pousser à empoisonner la comtesse. Jeanne disait comment elle avait vu naître cet amour que la simple fille ignorait elle-même, et comment elle avait deviné que le seigneur Loïs l'aimait aussi et luttait contre ses sentiments. Jeanne expia dans les flammes ses crimes et ses sortiléges.

Moi tout impressionnée par ce terrible récit, j'osai à peine, depuis, aller visiter, le soir, la roche à Marie Colette. J'éprouvais un léger frisson en pensant que là, à cette place, Marie avait aimé, souffert; que là, elle avait été frappée de la malédiction divine; et comme le pasteur de Champlieu, je priais le Seigneur de lui appliquer les paroles qu'il adressa jadis à Madeleine, et de donner à son âme pardon et repos.

FANNY RICHOMME.

L'EXPIATION.

Budik, un des seigneurs les plus puissants du comté de Léon, était aussi le plus abominable de tous les tyrans féodaux de la fin du onzième siècle. C'était l'antechrist attendu en l'an Mille; il arriva sur terre un peu plus tard, mais ce n'en était pas moins lui, à coup sûr. La vie des vassaux, l'honneur des vassales, femmes et filles, lui appartenaient de par le droit du plus fort et il en usait largement ainsi que des péages, acquits, travers, entrées, issues, rouages, vinages, avenages, etc., dont se composaient les budgets ou se remplissaient les *bougettes* des hauts et puissants seigneurs tels que Budik. Et celui-ci ne se contentait point d'écraser par ses impôts, tant d'avarice que de luxure, les Bas-Bretons et Basses-Brettes de sa domination; il leur enlevait encore toute part dans le droit de bris, le pillage des naufragés, et la moindre fraude commise par ses sujets pour lui dérober un denier, un lambeau arraché aux malheureux que la mer jetait sur les plages de Roscoff ou du Minihi, était punie par lui avec la plus implacable rigueur. Comment donc! on

avait l'audace de lui disputer l'occasion d'ajouter encore à ses crimes!

Le peuple aurait cependant longtemps supporté en silence l'oppression de Budik, si ce seigneur, dans son insatiable avidité, n'eût porté la main sur les revenus ecclésiastiques. Le clergé de la vénérable cathédrale de Saint-Pol-de-Léon refusa de se soumettre à ses envahissements, et ayant vainement réclamé justice près de lui, l'évêque donna au chantre, habile poëte latin, l'ordre de composer des litanies contre le châtelain. Le chantre s'acquitta de cette mission avec tout le talent qu'un chansonnier pamphlétaire pourrait mettre à composer, de nos jours, des chansons destinées à faire haïr et à renverser un gouvernement; et tous les dimanches, les voûtes de la cathédrale répétaient les imprécations et anathèmes dont ces litanies étaient le complet répertoire. *A furore Normannorum, libera nos, Domine*, psalmodièrent ou plutôt rugirent pendant plusieurs siècles nos aïeux, au souvenir des fureurs des Normands : formidable chœur d'exécration et d'épouvante, il avait son pendant à Saint-Pol dans les : *A furore Budici libera nos, Domine*, qu'entonnaient de l'accent d'une colère toujours croissante les Bas-Bretons irrités contre Budik.

On trouvera passablement impie de faire ainsi de la politique, de la politique de trouble et de mort, dans une église, lieu de miséricorde, à l'aide de chants religieux; mais on sait de quelle bizarre façon le moyen âge usait et abusait de la puissance ecclésiastique, et le fait est que Budik trouvait enfin une force qui matait la sienne. Il avait beau menacer, beau s'irriter, beau jeter en prison clercs et laïcs, les litanies séditieuses n'en tonnaient pas moins chaque dimanche devant le maître-autel de la cathédrale; et puis, le soir, le lendemain, les jours suivants, chacun les débitait à huis-clos, devant son crucifix, sur son prie-dieu, aux prières du soir, du matin, et l'on se promettait de se soulever un jour pour chasser Budik et se venger de lui. La sédition était devenue sédition fervente.

La population avait, comme on l'a vu, de terribles griefs à faire expier à Budik; mais, à part l'offense qu'il avait commise envers le

clergé, il n'était aucun crime que ses vassaux lui reprochassent plus constamment, dans le silence de leur haine, que certaine action inexpliquée, vague, mystérieuse, qui se passa au château de Budik vers l'année 1075. On ne savait pas précisément quelle était l'année ; on ignorait même jusqu'à un certain point la nature du forfait accompli, et c'est à cette incertitude même que chez les hommes amis du merveilleux, il faut sans doute attribuer cette ténacité de souvenir. Depuis vingt-cinq ans on se racontait tout bas, bien bas, de peur des hommes d'armes du château, qu'une jeune fille, ayant épousé le chef des archers du seigneur et étant allée au manoir avant le festin nuptial rendre je ne sais quel bizarre hommage à sire Budik, ils n'avaient reparu, ni le mari, ni la femme, et que les préparatifs du banquet furent vains : les héroïques mangeurs et buveurs bas-bretons n'avaient pas oublié cette circonstance.

Jusqu'ici la tradition était positive, tant de personnes avaient été les témoins de cette disparition ! Mais là commençait la diversité des légendes plus ou moins sombres qui se débitaient dans les veillées ou à bord des bateaux de pêche pour abréger les brumeuses soirées passées à la mer : — Julite et son mari Renan avaient été dévorés l'un et l'autre dans la grande cour du château, par un dragon tel que celui dont furent vainqueurs saint Pol et saint Jaova. — Julite étant d'une beauté admirable, sire Budik s'était emparé d'elle et avait mis à mort le mari. — (Cette version paraissait plus probable que celle du dragon, laquelle du reste pouvait fort bien n'être qu'un prudent symbole, car on sait que les monstres et dragons détruits avant ou après notre ère, par les héros ou les saints n'ont été autre chose que des tyrans et des maîtres oppresseurs.) Quelques conteurs de légendes allaient même jusqu'à accuser Budik d'avoir fait jeter Julite à la mer, après avoir eu d'elle un enfant qui disparut également dans les flots. — Un pêcheur assurait avoir vu plusieurs fois, en rentrant la nuit, une grande figure blanche, marchant lentement sur les vagues, se balançant à leurs balancements et ressemblant ainsi à une nourrice qui berce un enfant dans ses bras. — Ce fantôme, il n'était, du reste, personne

dans la paroisse qui ne l'eût vu plus ou moins distinctement au milieu de flammes bleuâtres, sur le sommet de la grande tour.

Donc, ce qu'il y avait de certain, c'est qu'une jeune fille à demi mariée disparut ainsi que son mari. Quant à ce qui se passa dans le manoir, nul ne pouvait le dire avec assurance. On savait seulement que deux années environ après ce fait mystérieux, un batelier, appelé une nuit sous les murailles du château, avait pris dans sa barque, par l'ordre d'un archer masqué, qui les fit sortir d'une poterne inconnue, un homme et une femme portant un enfant. Cet homme et cette femme, il les conduisit à ..... Ici de terribles convulsions avaient coupé la parole au batelier qui faisait ce récit au retour de son expédition, et il était tombé mort. Les habiles du pays attribuèrent cette mort subite à une sorcellerie de Budik, car il passait aussi pour sorcier, mais une bonne femme, moins douée d'imagination, disait que le batelier, en s'embarquant, avait reçu du mystérieux personnage qui l'avait appelé, une large coupe de certaine boisson fortifiante.

Il y avait évidemment dans la vie de Budik mille raisons pour que ses vassaux se soulevassent contre lui : cependant ils n'y pensèrent sérieusement, on le sait, que lorsque les litanies donnèrent le signal de la sédition. Budik avait cru, en 1096, apaiser la colère du clergé, en répondant à la grande voix d'Urbain II et de Pierre l'Hermite et en faisant partir pour la croisade son fils Hervé, homme de trente ans alors, aussi aimé du peuple que lui, Budik, en était abhorré. Ses vassaux auraient été au comble de la joie de le voir aller à la Terre-Sainte, et bien plus joyeux d'apprendre qu'il y eût péri, mais lâcheté et cruauté vont assez bien de front, et il crut faire beaucoup plus sagement en envoyant son fils contre les Sarrazins. En effet, cette substitution eut pour effet de le soustraire aux périls qui attendaient les croisés sous les murailles de Jérusalem, mais elle ne le garantit nullement des périls qui l'entouraient dans son manoir où une nuit il périt misérablement au fort de la plus irrésistible sédition, quelques heures après avoir reçu dans la poitrine une profonde blessure.

Quant à Hervé, il se couvrit de gloire sous les yeux du duc Alain Fergent et de son suzerain immédiat, le vicomte de Léon, nommé Hervé, comme lui. Il fut un des premiers seigneurs bretons qui entrèrent dans Jérusalem, un des premiers à tomber à genoux devant le saint sépulcre, un des premiers à aller prier au mont des Olives, là où pria le Sauveur; mais il fut aussi un des premiers à désirer son pays, qu'il n'avait pas vu depuis quatre années. Au milieu de la splendeur du soleil d'Orient, il était poursuivi par la vision des brumeuses et tristes plages de Léon. Combien il aspirait à voir ses brouillards, ses tempêtes, ses noirs rochers battus des vagues! Avec quelle ferveur, en priant pour que son père devînt plus doux, plus humain, plus charitable, il demandait au ciel la grâce de revoir le manoir, la vieille tour, sa chambre aux boiseries sculptées, les forêts où il aimait tant à suivre le son du cor dans les échos des hautes futaies, et la colossale cheminée où les causeries d'hiver étaient si douces ou si imposantes.

Enfin ses vœux allaient être exaucés! Il s'embarqua, riant et et joyeux. En ce moment même, chacun était riant et joyeux aussi autour du manoir, parce que Budik venait de succomber et qu'à sa place, on allait avoir Hervé pour seigneur. On l'attendait donc de jour en jour avec plus d'impatience, et lorsqu'il parut en vue de la côte, la foule poussa un long cri de joie qui dura jusqu'à son débarquement et continuait même lorsqu'on lui eut appris la mort de Budik.

« Silence! s'écria-t il avec l'expression de la douleur; il était mon père. » — Le peuple comprit Hervé, et, s'il ne se joignit point à ses larmes, du moins il s'inclina avec un muet respect devant ces témoignages d'affection filiale, tant est grande sur les cœurs la puissance d'un sentiment naturel. Il monta à pas lent et suivi de ses hommes d'armes, les degrés moussus du perron, que bordaient à droite et à gauche les serviteurs du manoir, alla droit à la chambre, où il tomba à genoux devant le portrait de sa mère Aliénor, morte lorsqu'il n'avait que dix ans; puis il se prosterna également devant le haut portrait de son père, armé de pied en cap, quoiqu'il n'eût jamais

mené à bonne fin le moindre fait d'armes ; ensuite il appela le sénéchal, se fit rendre compte de l'état des prisons et cachots, et, y descendant lui-même, il délivra de sa propre main les prisonniers, tous victimes de la violente oppression de son père.

Ces cachots s'enfonçaient au loin sous terre, mais il voulut visiter jusqu'au dernier, et éclairé par les torches que portaient devant lui deux hommes, il pénétra dans la dernière basse-fosse. C'était un lieu horrible. Henri, ayant, à la lueur étouffée des flambeaux, à travers la livide iris que formait cette vacillante clarté dans l'humide vapeur, aperçu quelques caractères sur les murailles noircies, il y passa de plus près la lumière et lut de tous côtés ces deux noms : — RENAN—JULITE.

A peine hors de ce tombeau, il donna l'ordre qu'il fût muré, et remontant à la clarté du soleil, il sentit à l'expansion que son cœur éprouvait alors, tout le mal qu'avait fait son père aux misérables qu'il avait tenus enfermés là jusqu'à leur mort. — Les noms qu'il avait lus le poursuivaient comme des fantômes. — *Renan*... il ne se rappelait personne du nom de Renan. Mais *Julite*... il retrouvait bien loin, bien loin dans sa mémoire, avec le vague écho de ce doux nom, une femme qui s'appelait ainsi, qui avait un petit enfant, et il cessa de la voir un jour, quelque temps avant la mort de sa mère Aliénor.

Après ce qu'il regardait comme la plus profonde marque de respect et de commisération pour la mémoire de son père, le commencement de la réparation des maux qu'il avait faits; il convoqua les divers officiers de sa haute justice, et en leur présence, le tabellion ouvrit et lut le testament de Budik. Le testateur, converti au dernier soupir, débutait par la recommandation expresse adressée à son fils, de rendre au clergé de Saint-Pol de Léon tous les droits qu'il leur avait disputés. Il savait ce que lui avaient coûté ses invasions sur les terres de l'Église. Il ordonnait ensuite à Henri de faire dire pour lui une messe solennelle le premier de chaque mois dans l'église cathédrale. Ici l'acte était interrompu par les mots suivants : « Ledit testateur, aux prises avec la mort, après avoir balbutié le

nom de Renan, le nom de Julite, au milieu de quelques mots inarticulés, a dicté d'une voix plus assurée la disposition suivante :

« C'est pourquoi je veux et ordonne qu'Henri... mon seul et légitime héritier... reçoive tous les jours à sa table... cinq mendiants... qui viendraient à passer devant le grand portail... à l'heure du repas environ... ou cinq malheureux... jetés par la tempête sur les côtes... et cela... en expiation... soit de la rigueur avec laquelle... jai perçu le droit de bris... soit en...

« Ici ledit testateur, reprit le tabellion, n'a plus eu la force de dire un seul mot; il a eu à peine celle de signer et est mort. »

Hervé ne put entendre ce dernier mot sans verser d'abondantes larmes, et dès ce jour, après de larges aumônes distribuées aux pauvres de ses domaines, il ordonna à son dévoué sénéchal qui l'avait vu tout enfant, de veiller à l'exécution de la dernière volonté de son père... Lui-même, il alla le lendemain sur le seuil de la grande porte du château recevoir les cinq mendiants, qu'il fit splendidement manger à sa table et ne renvoya que pourvus des moyens de vivre sans tendre la main pendant huit jours. Le jour d'après, une tempête lui envoya cinq malheureux dépouillés de tout par le naufrage, et il les hébergea et il les nourrit au lieu de leur enlever leurs derniers haillons comme eût fait Budik avant sa conversion *in extremis*.

Hervé, homme honnête, loyal et pieux, remplissait les suprêmes intentions de son père avec d'autant plus de fidélité et de religion, que, suivant lui, cette charité expiatoire se rattachait évidemment à ce qui s'était passé de sinistre dans les cachots, relativement à Renan, à Julite, c'était ainsi qu'il interprétait ce dernier aveu interrompu par la mort. Tous les hôtes que la Providence lui envoyait il les examinait donc, les interrogeait avec soin, leur demandait de longs détails sur leur vie, comme s'il espérait toujours voir paraître les victimes de son père. Julite, — il ne s'était point trompé, — était bien une jeune femme, d'une beauté remarquable. Elle fut pendant un an la véritable dame du château, car Budik voulait qu'elle prît place à sa table après en avoir banni Aliénor, qui mourait de chagrin.

Lorsque Hervé recueillit ces détails de la bouche du vieux sénéchal ou des anciens du pays, il se rappela qu'en effet il avait presque toujours vu pleurer sa mère; mais Julite ne pleurait pas moins... Julite... à présent, plus il y pensait, mieux il la revoyait dans sa mémoire... Julite baignait sans cesse de ses larmes l'enfant nouveau-né qu'elle avait dans ses bras, et lui, Hervé, bon et affectueux dès ses premières années, pleurait en voyant pleurer sa mère ou Julite, et il ne quittait les bras de l'une que pour aller essuyer les yeux de l'autre.

L'innocent ne comprenait pas que Julite était la cause du chagrin d'Aliénor, cause bien involontaire, puisqu'elle n'était pas moins captive dans les salles fastueuses que ne l'était Renan dans la sombre basse-fosse où sans doute il avait été plongé, où peut-être il était mort.

Ces pensées ne cessaient de préoccuper Hervé. Quinze années s'étaient écoulées dejà sans que l'accomplissement journalier du vœu de son père eût amené au château un mendiant, une mendiante, un naufragé que touchât en quoi que ce fût l'histoire de Renan, de Julite, et cependant Hervé espérait toujours. Il obéissait à cet égard à je ne sais quelle impulsion superstitieuse qui prenait sa source dans un sentiment pieux. Il se disait que la dernière volonté de son père était sans doute une expiation divine, et il attendait, il attendait comme s'il eût eu des remords à lui transmis par son père avec l'existence. En effet, puisque la vie de l'enfant est la continuation de la vie qui lui a été donnée, pourquoi le fils ne sentirait-il pas l'étreinte des remords qui durent quelquefois serrer le cœur de son père au souvenir de ses mauvaises actions? Serait-ce donc là une secrète loi morale qui expliquerait comment nous voyons très-souvent succéder un homme loyal et pur à un homme improbe et corrompu ou une fille chaste et honnête à une mère dont la conduite fut désordre et licence?

Hervé se regardait donc comme solidaire de la criminelle vie de Budik, et ce qui l'avait puissamment et fatalement confirmé dans sa croyance, c'est que le ciel l'avait privé à la fois de tout ce qu'il ai-

mait ici-bas, d'une femme, d'un fils unique, le dernier héritier de son nom. Cette double catastrophe lui apparaissait sans cesse comme une punition du ciel, et il était triste, et il était vieux avant l'âge, et il ne pensait plus qu'à obtenir par ses expiations le pardon de son père et en même temps le sien.

Un jour, plongé dans ses méditations, il se tenait debout devant l'étroite et haute fenêtre de sa chambre. On eût cru qu'il contemplait le magnifique tableau de la mer, semblable en ce moment à une immense prairie verte sur laquelle auraient couru d'innombrables troupeaux; puis ces blanches houles se réunissant, s'accumulant, courant les unes par dessus les autres, se précipitaient avec la violence et le tumulte des plus rapides charges de cavalerie sur les roches sombres qu'elles couvraient de voiles d'écume. Le vent fraîchissait de plus en plus; les hurlements, les sifflements des vagues et des rafales croissaient avec une vitesse effrayante, et bientôt un navire apparut à l'horizon, se détachant sur un nuage noir sillonné d'éclairs et qui ne faisait que se déployer davantage. Ce navire était évidemment dans un péril extrême, battu de vagues énormes, poussé le vent de mer contre les plus redoutables écueils, ceux sur lesquels par Budik faisait autrefois allumer la nuit des fanaux perfides pour y attirer des naufragés à dépouiller.

« Au secours! au secours de ces malheureux! s'écria Hervé, répondant ainsi aux clameurs de détresse qu'apportaient par bouffées les sinistres rafales, — au secours! » et faisant quitter à ses serviteurs leurs autres travaux, bien frivoles en ce moment, il descendit, et malgré toutes les prières, toutes les supplications, il voulut se lancer à la mer dans une frêle barque pour aller servir de pilote ou de sauveur à ce bâtiment en péril.

Tous eurent à faire des efforts inouïs pour s'éloigner de la plage vers laquelle les repoussait une tourmente horrible. La voile aurait été une cause de perte assurée; la rame était presque inutile, et, pour comble de désespoir, une brume s'étendait toujours plus épaisse entre la barque et l'écueil, mais si Hervé et ses matelots ne

voyaient rien à quelques pas d'eux, ils entendaient de terribles cris de douleur, des adieux, de solennelles prières.

« En avant! courage! en avant! — Forcez de rames; — ils se perdent. — Hervé avait raison, le navire venait de se briser sur les rescifs, et, de l'équipage et des passagers il ne restait plus que cinq malheureux entassés sur un rocher large de quelques pieds au plus. Un coup de mer aurait suffi pour les balayer tous et les envoyer rejoindre leurs compagnons; mais c'étaient les cinq naufragés que le ciel envoyait chaque jour à Henri pour accomplir le vœu expiatoire de Budik; il en fut convaincu lorsqu'un rayon de soleil ayant brillé tout à coup la tempête se calma un peu, et il recueillit dans sa barque les naufragés.

La mer était encore assez grosse et le vent assez violent pour qu'Henri ne pût s'occuper d'autre chose que des soins à donner à sa barque, et, arrivé au château, il ordonna qu'un grand feu fût allumé dans la cheminée de la salle basse, afin que les naufragés pussent se sécher et se réchauffer. Ce n'est qu'après ce soin qu'il alla substituer des vêtements secs aux siens qui étaient trempés d'eau de mer.

Pendant ce temps, les naufragés avaient pris place devant ou dans la haute et vaste cheminée. C'était un groupe touchant. Deux femmes assises aux deux coins du foyer paraissaient l'une et l'autre livrées à de douloureuses pensées, l'une vieille, et vieille évidemment bien avant l'âge, on le devinait aux regards qui de temps à autre pétillaient encore sous son front ridé, semblait accablé par le poids de la mante à capuchon qui l'enveloppait. A la voir, les deux bras croisés sur ses genoux, on eût dit une cariatide ployant sous un énorme fardeau... le fardeau des chagrins. L'autre femme était jeune, et sa charmante figure, pâle et plus blanche que la câline bretonne qui l'encadrait, était embellie encore par une pénétrante expression de rêverie et de mélancolie résignée. Un enfant à la mamelle, endormi sur son sein, doublait l'intérêt qu'elle inspirait tout d'abord.

Ce petit enfant avait un frère ou une sœur sur les genoux d'un homme jeune, dont le doux et mâle visage exprimait aussi un morne

abattement. Quant au vieillard qui était à sa droite, quelle expression pouvait avoir cette noble figure que la vue ne vivifiait plus? Il était aveugle, mais de cette cécité effrayante qui laisse l'œil ouvert, avec un regard fixe, immobile, terrifiant. Cet œil, c'est un mort debout, dans l'attitude de la vie. Le second vieillard, qui était appuyé à la muraille, n'était pas moins pensif que son compagnon.

Silencieux comme le chagrin, les naufragés étaient tellement absorbés qu'ils n'avaient ni vu ni entendu le châtelain venir prendre place à la table, et Hervé, muet et immobile comme eux, les contemplait avec l'attention la plus profonde. On sait quelles réflexions l'occupaient en ce moment. Il en fut tiré par l'entrée des écuyers-servants qui apportaient les premiers plats du repas.

« Venez, mes hôtes, venez à table, » leur dit-il... Mais ils ne bougeaient pas... ils ne répondaient pas, tant ils étaient pleins de pensées. Henri se demanda un instant si c'étaient des fantômes, et son jeune page en eut réellement la terreur.

« Venez, venez, mes hôtes, on vous attend, répéta d'une voix plus élevée Henri, et cette fois la jeune femme et son mari se levèrent en remerciant le châtelain; puis ils aidèrent le vieillard à quitter l'escabeau et le conduisirent à table.

— On nous attend!... — ont-ils dit... murmura la vieille en quittant l'âtre où elle était accroupie... Il a bien longtemps attendu, lui!

— Elle est folle, la pauvre femme, monseigneur, dirent à Henri les autres convives, — ne faites pas attention à ce qu'elle dira, — elle est folle.

— Depuis quand? demanda Henri, — Depuis la catastrophe de tout à l'heure?

— Oh! cette catastrophe n'est rien près de celle qui lui a enlevé la raison; il y a vingt ans et plus que ma pauvre mère l'a perdue, répondit la jeune femme.

— Oui, monseigneur, le jour qui l'a vue devenir folle m'a vu devenir aveugle, ajouta le vieillard. — Cécité de l'âme, cécité du corps, misère, exil, tout nous a accablés à la fois.

— Misère... exil... répéta Hervé, engageant ainsi ses hôtes à poursuivre; mais le vieillard, comme s'il répondait à de silencieuses pensées : — Par bonheur encore, la tempête ne nous a pas jetés sur les côtes qu'opprime cet infâme tyran de Budik! » et pendant qu'il prononçait ces mots, ses yeux fixes, attachés sur Hervé, et prenant une expression de fureur, tous morts qu'ils étaient, ses yeux étaient effrayants. Le petit page avait peur, les serviteurs étaient stupéfaits, et Hervé pâlissait et rougissait comme lorsque passe sur le front un orage venu du cœur.

La jeune femme et son mari, voulant sans doute calmer la colère du vieillard, racontèrent alors à Hervé comment nés en Bretagne, au comté de Léon, et transportés l'un et l'autre, tout enfants, en Angleterre, ils s'étaient enfin épousés. Après avoir amassé quelques moyens de vivre dans leur pays, ils y rentraient avec leur père aveugle, leur mère en démence, lorsque les avait assaillis la tempête à laquelle leur noble hôte les avait arrachés...

« Mais... il a parlé d'exil, — reprit, en montrant le vieillard, Hervé, qui revenait enfin un peu de son saisissement, — il a maudit... maudit... la mémoire de Budik...

— Oh! Budik! » — répéta le vieillard en rugissant comme l'écho le plus sinistre.

En ce moment même, la vieille qui jusqu'alors avait gardé un morne silence en prenant sa bonne part du repas, poussa en se levant un cri bizarre, effaré, étrange, le cri d'une âme en démence :

« O monseigneur! monseigneur! je ne veux plus manger à cette table si brillante... non... non, plus jamais... je ne veux plus manger dans ce plat d'or, tandis qu'au fond de son cachot... là-bas... bien loin sous nos pieds... il n'a qu'une pauvre écuelle de bois... et dedans... du pain noir trempé d'eau... »

On conçoit quelle devait être l'attention pleine d'anxiété avec laquelle Hervé écoutait ces détails, et il fut désespéré quand il vit la vieille retomber dans son apathie, épuisée qu'elle était des efforts qu'elle venait de faire. Il interrogeait la jeune femme, l'homme, le vieillard quand, se relevant, la vieille expliqua tout :

« Vois, vois... disait-elle au malheureux aveugle... vois Renan... vois... ta pauvre Julite qui t'est rendue !... Comme elle est vieille ! comme elle est ridée ! comme elle est courbée jusqu'à terre !... »

Hervé n'en voulut pas entendre davantage. Il se leva, se précipita vers la vieille femme, et la regarda avec plus d'attention encore qu'auparavant, et un de ces merveilleux éclairs de la pensée qui nous découvrent en un clin-d'œil des années, des siècles, des mondes, lui ayant montré la belle Julite de son enfance, puis fait concevoir et voir phase à phase la destruction rapide de tant de beauté par les chagrins et la démence qui ôte à l'être physique tout soutien moral, il reconnut la malheureuse victime de son père, et, dès ce jour, il eut une famille qui ne le quitta plus. Plein de soins pour le vieux Renan, il le rendit aussi heureux qu'il est possible de l'être à un aveugle. Julite retrouva sa raison dans le repos et le bien-être; puis ils moururent à la même heure, laissant leurs enfants, leurs petits enfants héritiers désignés de Hervé; et lui, entouré de ces amis, que lui avait donnés une bien noble expiation, l'expiation des crimes de Budik, il eut une longue et belle vieillesse, que termina le plus calme dernier soupir.

ERNEST FOUINET

ISUREN

HISTOIRE TIRÉE DES ANNALES DE KACHMIR

Fulmen detulit in terras mortalibus ignem
Primitùs ; indè omnis flammarum deditus ardor.

LUCRETIUS. De naturâ rerum.

C'était dans ces âges antiques qui suivirent la retraite des eaux du déluge : le vieil Océan, en rentrant dans le vaste lit d'où il s'était élancé plus d'une fois à la conquête du reste du monde, avait laissé après lui, sur la surface détrempée des continents, de larges couches d'alluvions limoneuses où fermentaient les germes d'une vie puissante et désordonnée, et bientôt la superficie du globe avait disparu presque entière sous la rapide éruption d'une végétation prodigieuse. La terre n'était plus qu'une forêt sans limite, impénétrable au jour, où les hommes apparaissaient de loin en loin, errant comme des proscrits sur ce sol nouveau qui recouvrait les empires et les cités de leurs pères.

Les générations antédiluviennes avaient emporté les sciences et les arts qui n'étaient plus : le pâle reflet des traditions s'était effacé par degrés, puis éteint dans une nuit profonde ; les liens de la société étaient oubliés, ceux même de la famille dissous, et les infortunés rejetons de la race humaine erraient faibles, rares, nus, isolés,

ignorant le soleil et Dieu. Ils allaient, se glissant au travers des taillis comme des bêtes fauves, sous ces noirs ombrages qui répandaient sur eux un crépuscule éternel, ou rampant à travers les *maquis* et les jongles, comme les reptiles immondes sortis des fanges du déluge; tour à tour dévorant, quand les glands et les baies leur manquaient, les chairs saignantes des animaux plus faibles qu'eux (l'usage du feu leur était inconnu) ou dévorés par les plus forts; car ils ignoraient ces inventions glorieuses qui donnent à l'homme pour défenseurs les durs métaux et les forces aveugles de la nature.

Les rayons du soleil couchant, brisés sur les cimes des bois gigantesques dont se voilaient d'immenses montagnes, alors sans nom parmi les hommes, faisaient percer entre les branchages et les lianes entrelacées un terne clair-obscur qui arrivait à peine jusqu'au sol hérissé de plantes rudes et vivaces.

Des bruits étranges s'élevaient, tombaient, se prolongeaient sur les pentes profondes des hautes terres : de merveilleux spectacles se succédaient dans leurs abîmes de verdure; l'harmonieux coïl chantait entre les rameaux du manguier, les grands bœufs blancs aux cornes superbes, les bisons noirs et hideux, les fougueuses licornes paissaient, beuglant et hennissant à travers les tamarins, les cocotiers et les alleïmarams; les beaux cygnes s'élançaient, comme de blanches nuées, du milieu des lotos roses, au fracas des bambous voisins, écrasés sous les pas lourds des éléphants qui s'en venaient boire aux sources de la montagne.

Deux créatures humaines, de sexes différents, étaient étendues dans les hautes herbes, sous les portiques naturels d'un alleïmaram, dont les rameaux féconds couvraient tout un vaste plateau. Jeunes et belles, toutes deux dans leur nudité sauvage, l'instinct avait bien assorti leurs premières amours. Sous les cheveux noirs et touffus, dont les mèches en désordre cachaient le front du jeune homme, étincelaient deux yeux ardents et fiers; ses regards n'avaient point l'étonnement hagard de ceux de l'animal; l'inquiétude vague qu'ils exprimaient devait prendre sa source dans des profondeurs intellectuelles, inconnues à l'âme qui les recélait. Etait-ce le ressouvenir

presque effacé d'un passé lointain ou le pressentiment d'une autre existence, ou tous deux peut-être? on eût dit que sa forte poitrine respirait mal sous ces voûtes épaisses, que le rayon de ses yeux se brisait avec indignation contre cet horizon de vingt pas.

Mais de ce moment les transports du plaisir et de la tendresse avaient remplacé cette expression habituelle; des murmures presque inarticulés, des inflexions caressantes sortaient incessamment de sa bouche, qui avait à peine retenu quelques mots rares et simples de la langue primitive perdue aux détours de Babel. Ces deux êtres infortunés retrouvaient un instant Eden, au fond de leurs tristes solitudes.

La tyrannie des besoins ne tarda pas à les rappeler à leur précaire et pénible existence. La jeune femme souleva sa tête appuyée sur le sein de son compagnon, et lui adressa quelques plaintes accompagnées d'un regard suppliant.

Absorbé dans sa paisible félicité, il ne sembla pas d'abord la comprendre; mais le mot *faim*, balbutié avec instance, arriva enfin à son intelligence. Il leva les yeux et ne vit aucun fruit pendre aux branches inclinées sur leur couche, aucune cucurbitacée ramper à leurs pieds entre les fougères.

Il étreignit doucement sa compagne, puis il se redressa d'un bond, cherchant à percer du regard les rideaux de feuillage qui l'environnaient de toutes parts.

Il trépigna d'impatience, puis un souvenir parut éclaircir les nuages de son front, et il partit comme un étalon sauvage, brisant devant lui les jeunes canneliers, arrachant les tiges serpentantes des poivriers enlacés aux milles colonnes de l'alleïmaram.

Il se dirigea vers un fond où le fourré, un peu éclairci, avait permis à quelques bananiers de déployer en liberté leurs couronnes de feuilles géantes. Un cri de plaisir lui échappa en retrouvant ces précieux arbrisseaux à peu près respectés des oiseaux et des singes : il s'empara, en toute hâte, d'une pesante grappe de bananes, et reprit sa course du côté où il avait laissé sa compagne.

Tout à coup, à peu de distance, il entendit un cri rauque, une sorte de grondement sourd, suivi d'un affreux miaulement.

Ses cheveux se hérissèrent, ses prunelles se dilatèrent d'effroi, et il prit son élan pour fuir...

Il l'acheva, pour se darder comme un couleuvre dans sa direction première.

La nuit était venue aussi noire que le chaos, mais il ne s'égara pas.

Voici qu'un froissement prolongé courut à travers les halliers, et que quelque chose, une forme oblonge et bondissante, passa comme l'éclair près du jeune homme.

Il crut entrevoir un grand animal emportant sur son échine un objet indistinct.

Il resta immobile, la langue glacée, tous les membres dégouttant d'une sueur froide; puis, jetant un cri plus terrible que celui de la bête féroce, il voulut s'élancer à sa poursuite; mais tout s'était évanoui, le bruit et la course, et rien ne lui répondait que le vent dans les dômes mobiles de la forêt.

Le malheureux se roula sur la terre en poussant des gémissements aussi lugubres que ceux de l'ourse dont un tigre affamé vient de dévorer les nourrissons.

Soudain, pendant un intervalle que l'épuisement de ses forces imposait à ses plaintes, il lui sembla qu'une voix faible et douloureuse s'élevait proche de lui, pour ainsi dire comme l'écho de la sienne.

Il se souleva sur ses deux mains, le cou tendu, l'oreille au vent, et bondit presque aussitôt vers cet accent bien connu.

La voix allait s'affaiblissant, et s'éteignit au fond d'une source à demi-cachée sous les lotos et les roseaux, lorsqu'il en atteignait le bord.

La forêt retentit au même instant d'une sourde chute, suivie du frémissement de l'eau qui jaillissait au loin; puis, ce fut le bruit d'un être vivant qui se débattait dans l'onde tournoyante.

Le jeune homme reparut bientôt sur l'eau, s'accrochant d'une main aux tiges coriaces des plantes fluviales, de l'autre attirant après lui un corps humain qui semblait inanimé.

C'était celui de sa compagne.

Il la déposa sur l'herbe, ruisselante et glacée. Ses caresses la rappelèrent non sans peine à la vie, et il comprit à ses paroles, entrecoupées de gestes d'effroi, que, saisie de terreur aux hurlements et à l'approche de la bête, sa fuite précipitée l'avait fait tomber dans un autre danger auquel les herbes dures et fortes qui garnissaient la source et le secours de son amant l'avaient seuls arrachée.

Hélas! si elle avait échappé à ce péril lui-même, elle ne devait pas en éviter les suites funestes. Le brusque passage d'une violente émotion d'épouvante au froid saisissant de la source avait bouleversé tout son être : un frisson de glace parcourut ses veines, et ses sens l'abandonnèrent de nouveau dans les bras de son époux.

Le malheureux la crut morte : il appliqua sa bouche sur le cœur de sa compagne, et ne le sentit plus battre sous ses lèvres.

Son courage et ses forces étaient épuisés : il se coucha près d'elle pour mourir aussi.

Il lui sembla qu'il aurait peu de temps à attendre, car il sentait l'air manquer à ses poumons et sa respiration lutter péniblement contre une oppression qu'il prenait pour celle de la mort. L'atmosphère était lourde et sulfureuse, et de longs murmures rasaient les herbes frémissantes et les rameaux inférieurs des arbres dont les cimes s'affaissaient en silence.

Tout à coup une rafale immense s'élança en sifflant du sommet des montagnes, et fit ployer comme une seule tige le peuple innombrable de végétaux qui en couronnait toutes les pentes. Une lueur éblouissante éclaira les plus secrètes ténèbres du bois. Une détonation roulante, prodigieuse, infinie, fit trembler jusque dans ses roches les plus impénétrables l'écorce terrestre qui les portait.

Le jeune homme crut que le monde allait finir avec lui et sa bien-aimée. Il releva la tête; l'air moins pesant ne refoulait plus la respiration dans sa gorge haletante; les ombres avaient repris possession de l'horizon presque entier; seulement, du côté d'un pic abrupt, couvert de tuyas et de sombres ifs, le rayonnement d'une vive clarté arrivait jusqu'à lui à travers le feuillage des alleïmarams.

Il se redressa, frappé de stupeur : une impulsion machinale, ou je ne sais quel vague espoir l'entraînait vers cette lumière flambloyante. Il franchit rapidement le plateau, et gravit d'une haleine sur la montagne où brillait le phénomène.

Un grand if frappé de la foudre agitait sur la plus haute cime un panache de flamme.

Le sauvage recula effrayé : le feu du ciel, le seul que pour lors connussent les humains, n'était pour eux qu'un objet d'horreur, qu'un être surnaturel, malfaisant et terrible, divinité qu'ils fuyaient et n'adoraient pas.

Mais ce mouvement de crainte s'évanouit comme l'éclair : l'essence mystérieuse ne pouvait que donner la mort!

Le jeune homme s'avança lentement, fronçant le sourcil, et allongeant les bras, avec des murmures de colère, vers les langues ardentes qui se tordaient et serpentaient autour de l'arbre.

A mesure qu'il approchait, une sensation extraordinaire pénétrait tout son corps, une douce chaleur vivifiait ses membres fatigués, séchait ses cheveux trempés d'eau et de sueur, s'insinuait dans toutes ses veines.

Il continua sa marche; mais cette douce impression se changea rapidement en sensation âcre, aiguë et douloureuse. Il recula de nouveau et s'assit en silence sur une pierre, la tête dans ses mains. Un travail inusité s'opérait dans sa pensée : son intelligence fermentait dans l'écorce étroite où elle était comprimée et s'efforçait de la faire éclater en débris.

Il tressaillit vivement, descendit la montagne et traversa de nouveau le plateau comme s'il eût été porté sur les ailes d'un aigle. Il retrouva sa compagne inanimée, la chargea sur ses épaules et l'emporta, sans ployer un instant sous son fardeau, jusqu'au sommet qu'il venait de quitter.

Puis, s'agenouillant à quelques pas de l'arbre enflammé, il la soumit à l'action bienfaisante dont il avait éprouvé lui-même les salutaires effets, et attendit, les lèvres entr'ouvertes, le cœur palpitant, l'œil fixé sur elle avec angoisse.

N'est-ce point une douce et cruelle illusion? Un soupir, il l'a cru du moins, s'est exhalé faiblement du sein de la jeune femme : un léger mouvement en a soulevé les globes immobiles! non, il ne s'est point abusé : les bras de sa compagne s'agitent, elle gémit, ses paupières s'entr'ouvrent... elle vit, elle vit!

Ce fut alors qu'un Dieu se révéla pour la première fois au cœur du sauvage. D'un mouvement spontané, irrésistible, antérieur à toute réflexion, il se prosterna et adora cette puissance nouvelle qui s'annonçait par la vie et le bonheur!...

Tandis que les deux amants s'abandonnaient aux joies ineffables d'une telle réunion, des tonnerres lointains roulèrent encore dans les hautes terres; les nuages s'épaissirent, crevèrent, et l'atmosphère, lassé de leurs poids, les précipita vers la terre en torrents de pluie. L'ondée fut aussi courte qu'impétueuse. Quand les jeunes sauvages sortirent d'un hallier où ils s'étaient réfugiés, ils virent leur brasier naturel presque éteint : une fumée noire et opaque avait remplacé ses flammes éclatantes, et quelques branches à peine flambaient encore, grâce à la protection des branchages denses d'un arbre voisin.

Une inspiration soudaine illumina le cerveau du jeune homme. Il saisit les rameaux inférieurs du second arbre et les abaissa fortement vers le foyer amaigri. La flamme tournoya en pétillant autour de cet aliment nouveau... En un instant mille jets se dardèrent de toutes parts autour des bras touffus de l'if, montèrent le long de son tronc résineux; bientôt l'arbre entier brûla, colossal candélabre, dont la dévorante splendeur embrasa rapidement tous ses voisins... Bientôt tout le piton ne fut plus qu'un vaste bûcher couvert d'un dôme de fumée rougeâtre où jaillissaient et se croisaient en tous sens des millions d'étoiles ardentes.

Retiré sur un plateau voisin avec sa compagne, le jeune sauvage contemplait son ouvrage, le cœur gonflé d'une exaltation sublime; mais ils n'étaient plus seuls : de toutes les parties de la forêt, accouraient des êtres humains, stupéfaits d'admiration devant un tel spectacle.

Le jeune homme, dans son langage bref et simple, leur raconta les bienfaits du feu.

« Celui qui rend la vie ne doit plus mourir ! s'écria-t-il. Puisqu'il mange des arbres, donnons-lui toujours, toujours des arbres pour aliments. Hommes, dites avec moi : Vive à jamais le feu, l'ami des hommes ! »

Une acclamation universelle accueillit cette harangue, la première qu'un homme eût adressée aux hommes assemblés, et toutes les créatures humaines présentes à ce mystère glorieux se prirent par la main et ceignirent d'une ronde immense la montagne brûlante, en l'honneur du feu, père de la vie, et d'Isuren, l'inventeur du feu.

Tout à coup une autre voix répondit à leurs voix joyeuses : à travers leurs chants d'allégresse éclata, comme une horrible dissonance, un hurlement féroce et saccadé, et un tigre monstrueux, bondissant du milieu des broussailles, vint tomber, la gueule ouverte et les yeux sanglants, à cinquante pas d'Isuren.

Des cris d'épouvante s'élèvent de toutes parts : les mains quittent les mains; la terreur a divisé les anneaux de cette chaîne vivante, entrelacée pour la première fois; chacun fuit, oublieux de ses semblables, tandis que le monstre, incertain, promène ses yeux hagards sur tant de proies offertes à sa rage.

« Arrêtez, crie Isuren, si nous fuyons, la bête est plus forte que chacun de nous. Attaquons-la; tous ensemble, nous sommes plus forts qu'elle. » Et saisissant un des brandons enflammés que le vent chassait à ses pieds, il fondit sur le cruel animal, en défiant ses hurlements par un hurlement de guerre.

Dix des plus hardis entre ceux qui fuyaient se retournèrent à son appel et se précipitèrent à son exemple sur le tigre qui reculait en grondant devant l'arme flamboyante d'Isuren. A l'aspect des nouveaux assaillants, la bête féroce fit un bond de côté, se rua sur l'un d'eux, l'abattit du choc, et, le saisissant de ses ongles meurtriers, se mit en devoir de le déchirer; mais Isuren s'était élancé, léger et terrible contre elle, et la massue ardente descendait comme la tempête sur le large front du tigre.

L'animal lâcha prise, tourna sur lui-même et s'étendit sur le flanc, pantelant et allongeant sa langue rouge; puis, il ramassa ses membres nerveux, s'élança, d'un prodigieux effort, à dix pas de ses adversaires, et prit la fuite, aux acclamations tonnantes des vainqueurs; mais une pierre énorme, lancée par la main d'Isuren, l'atteignit au milieu de sa course.

Il roula sur les herbes, expirant et l'échine brisée.

Alors le chant de la première victoire monta, résonnant, vers le ciel.

« Louange à Isuren, l'inventeur du feu, le vainqueur du tigre sanguinaire!

— Ecoutez-moi, répondit le nouveau héros, je ne suis pas le vainqueur du tigre, mais tous nous l'avons vaincu. Pour entretenir le feu, bienfaiteur des hommes, pour vaincre encore nos nombreux ennemis, ne nous séparons plus, enfants de la même race : vivons, unis, des mêmes aliments et dans les mêmes retraites, et combattons fidèlement désormais, le fort pour le faible, le faible pour le fort.

— Qu'il soit fait comme tu l'as dit, Isuren, père du feu. Tu nous conduiras dès ce jour et à toujours au combat contre les bêtes des bois, et nous te suivrons, Isuren, le fort, le sage! »

Ainsi, dans cette nuit de gloire, fut enfantée la première société, fut fondé le premier état.

Un vent du nord s'était levé sur le minuit, chassant vers le sud les tempêtes grondantes de l'incendie; il souffla pendant tout le reste des ténèbres, si l'on peut appeler ténèbres ces heures resplendissantes.

Les flammes allaient roulant leurs lames tourbillonnantes et leur grande voix pareille à celle des eaux du déluge; second déluge en effet, qui devait rendre à l'homme ce que l'autre lui avait ravi. Elles allaient, et les pans de forêts, les gorges buissonnantes, les marais stagnants disparaissaient engloutis les uns après les autres, sous les flots de la marée ardente.

Et mille bruits horribles et sublimes se confondaient, comme une seule voix, dans le mugissement de l'océan rouge. C'était le

craquement sans fin qui s'exhalait, comme un râle d'agonie, de tout ce peuple de végétaux; c'étaient les bouillonnements des lacs desséchés, les cris de désespoir des éléphants sauvages, les hurlements de mort des tigres, les sifflements atroces des boas qui se tordaient à leur tour dans les replis sans fin des serpents de feu, tandis que la race humaine exultait, victorieuse, sur la montagne abandonnée des flammes.

Une clarté moins formidable vint enfin lutter dans les cieux contre le large reflet de l'incendie : les blanches lueurs de l'aurore inondèrent le firmament.

Ce fut un glorieux spectacle, alors que le disque du roi de la lumière se leva lentement au-dessus des monts de l'Orient, alors que les fils des hommes saluèrent pour la première fois, après maintes générations, l'astre éclatant dont la noire voûte des bois ne leur voilait plus la splendeur.

Ces êtres, dont l'étroit intervalle de deux halliers impénétrables était jadis tout l'horizon, promenaient leurs yeux avec saisissement, de l'étendue infinie du firmament, aux vastes régions de la terre. Du piton colossal où ils étaient comme suspendus dans le ciel, ils voyaient s'allonger au-dessous d'eux des chaînes de montagnes démesurées, couvertes de forêts qui plongeaient des plus hauts sommets jusqu'au fond des abîmes; des vallées d'une incroyable profondeur, où se précipitaient des fleuves impétueux sortis du flanc des monts; puis, vers le sud, la mer de feu sans cesse élargissant son lit aux vagues immenses.

Alors le génie, dont Dieu avait déposé le germe dans le sein d'Isuren, se révéla tout entier à l'inventeur du feu. Il comprit le monde et lui-même, et ce Dieu qu'avait senti son cœur fut dévoilé à son intelligence. Ce fut au nom de l'Être universel, créateur de ce monde ouvert à tous les regards, qu'il parla au nouveau peuple dont il allait être le pontife et le législateur. Les hommes écoutèrent sa voix et adorèrent avec lui l'essence suprême dont le feu était le ministre et qui avait posé son trône radieux dans l'espace pour éclairer la terre et les airs.

Suivant l'incendie comme un guide, ils descendirent après lui du haut des montagnes. La mer de feu poursuivit sa route, lançant vers tous les vents du ciel des fleuves dévorants qui parcoururent le monde; mais l'incendie primitif, leur père, roula, sans dévier de sa voie, jusqu'à ce qu'il rencontra devant lui la grande mer. Les deux océans combattirent; les plaines humides se gonflèrent et bouillonnèrent comme si elles allaient s'embraser à leur tour; mais leur ardent ennemi fut enseveli sous leurs flots irrités.

Les compagnons d'Isuren s'étaient arrêtés avec lui dans une belle et riche vallée arrosée de rivières fécondes. Ce fut là qu'aidé de la sagesse suprême, il leur enseigna l'art de cultiver les dons précieux de la terre, celui de conserver, dans la tige creusée de la férule, ce feu désormais inextinguible, auxquels ils durent chaque jour de nouveaux bienfaits. Ils apprirent successivement, de ce sage aimé du ciel, toutes les sciences nécessaires à la conservation de l'homme et à son bien-être. Ce fut là qu'Isuren bâtit la première ville postérieure au déluge, laquelle du nom de son fils Casyapa, grand entre tous les fils des hommes, fut nommé Casyapa-Poura, et le pays où ils s'étaient établis fut appelé Kachmyr, la terre du bonheur.

Des premières familles assemblées autour d'Isuren, naquit un grand peuple qui s'étendit dans tout l'Aryavartta, et de là dans le reste de la terre, mais sans oublier jamais les monts d'où ils tiraient leur origine. Les hauts lieux sur lesquels le Créateur et l'univers créé leur avaient été révélés, devinrent, dans les traditions de leurs descendants, le séjour des puissances célestes, et la gloire d'Isuren passa de siècle en siècle, de nations en nations, toujours la même sous vingt noms divers, Osiris dans Misraïm, Prométhée chez les nobles Hellènes, Ébusopas aux rives de l'Euxin.

HENRY MARTIN

BELLE LAME, VIL FOURREAU!

I

L'élégante et belle Mme Delmart donnait ce soir-là son bal annuel dans son luxueux appartement de la rue du Houssaye. C'était une réunion d'artistes et de gens de lettres se connaissant tous, se critiquant et s'enviant réciproquement, mais en apparence les meilleurs amis du monde. Ne dansant jamais, je m'étais retirée dans un petit salon de repos délaissé par la foule, gracieuse pièce ovale dont les tentures de damas blanc avaient pour bordures des torsades d'or. Une lampe d'albâtre, aux chaînons dorés, pendait au plafond, la cheminée et les consoles étaient de marbre blanc; enfin, l'ameublement général de cette petite pièce lui donnait un aspect virginal et calme tout à fait enchanteur.

L'étroit divan de damas blanc sur lequel j'étais assise était encadré et presque caché par deux énormes orangers aussi grands que les plus beaux de l'orangerie de Versailles; leurs tiges, à la fois couvertes de feuilles, de fleurs et de fruits, s'élançaient jusqu'au plafond et exhalaient à l'entour un parfum si vif que je m'expliquai en

le respirant, la solitude du charmant boudoir. Peu de têtes auraient pu résister à la force de ces arômes : pour moi, je m'en enivrais avec bonheur; ils me rappelaient la plage d'Hyères et la campagne de Grasse.

Je ne tardai pas à éprouver l'influence de ces pénétrantes senteurs : je tombai dans une douce somnolence que je ne cherchai pas à combattre, et j'appuyai ma tête assoupie sur le coussin du divan. Je fus arrachée à cette vague torpeur par l'arrivée de deux personnes qui entrèrent en riant, approchèrent assez bruyamment deux fauteuils de la cheminée et s'assirent pour causer : c'étaient la jolie baronne d'Olniel et le poëte Octave. Si Lamartine n'avait jamais fait de vers, Octave aurait eu une grande réputation : malheureusement pour lui ses poésies n'ont jamais paru qu'un reflet de celles du chantre d'Elvire. — Octave et la baronne venaient de valser ensemble. « Quoi! madame, vous riez encore, dit le poëte à la jeune femme. — Non, répondit la baronne, et c'est très-sérieusement que je veux discuter mon opinion. — Eh bien ! madame, je vous écoute. — Voyez, reprit-elle en riant de nouveau, voilà le couple qui revient; et elle désignait deux valseurs qui passaient en tourbillonnant devant la porte; convenez, poursuivit-elle, que si Mme d'Erlange est affreuse auprès de son beau partner, ce petit monsieur brun et camard qui ose faire valser Mme Delmart, si belle et si imposante, produit un effet encore plus grotesque. — Cela prouve-t-il, objecta Octave, que la laideur soit pour un homme une source de chagrins et de mécomptes comme pour une femme. — Tout à fait de même, si ce n'est plus encore, répliqua la baronne; chez nous, aussitôt que nous sommes mères, la laideur tourne en résignation, tandis qu'un homme très-laid qui se marie devient un jaloux furieux, un tyran insupportable s'il a le bonheur ou plutôt le malheur d'avoir une belle femme. Par exemple, nos critiques célèbres (et vous les connaissez tous, car ils vous ont mordu plus d'une fois), pourquoi sont-ils en général si acerbes, si détracteurs des beaux vers et des belles personnes, c'est qu'ils sont presque tous complétement disgraciés de la nature; leur laideur tourne en fiel et s'ex-

hale en bile dénigrante. Voyez-vous là-bas dans l'embrasure de cette fenêtre, ce petit homme trapu, à la tête chauve, au regard louche, c'est un critique. Celui-là donnerait toute la gloire qu'il s'est acquise dans certaines coteries pour avoir de beaux yeux et une taille de tambour-major; et ce monsieur voûté aux yeux clignotants, aux cheveux de filasse, qui le salue et lui presse la main, c'est un critique encore; celui-ci n'a pas plus de vingt ans et paraît en avoir quarante; et cet autre, là-bas, qui fait la cour à la vieille Mlle Destouches, parce que son frère est directeur d'un grand journal. Voyez, sa taille danse dans son habit, c'est un squelette, son jabot lui tient lieu de poitrine; comme il nasille en parlant! quelles dents souillées et ébréchées il montre quand il essaie de sourire! et vous voulez que ces gens-là ne détestent pas le genre humain et ne mordent pas jusqu'au sang quand faire se peut? — Mais objecta Octave, il y a des hommes très-laids qui sont excellents. — Oui, sans doute, en eux la laideur tourne en dévouement, en abnégation, mais ils sont alors profondément malheureux; leur bonté les dispose à la sensibilité; ils aiment toujours, ils aiment fatalement quelque femme ravissante dont ils ne sont pas aimés. — Le contraire s'est vu, interrompit Octave. — C'est possible, mais c'est rare, continua la baronne; et tenez, le parfum de ces orangers me rappelle une histoire qui vient à l'appui de toutes mes assertions. — Mais, dit Octave, en jetant un coup d'œil de mon côté sans m'apercevoir, que peuvent avoir de commun ces beaux arbustes avec la question que nous agitions tout à l'heure? — Ces beaux arbustes ont été légués à Mme Delmart par un malheureux botaniste doublement passionné; c'est tout un roman. — Je vous écoute, dit Octave en approchant un peu son siége de celui de la baronne. » Je prêtai aussi l'oreille à son récit.

« Mme Delmart, dit-elle avec un sourire de bonne grâce, a plusieurs années de moins que moi; j'ai pu lui servir de mentor quand

elle était encore jeune fille, elle avait perdu sa mère, et son père me la confiait souvent pour passer avec moi la saison d'été à la campagne. M. d'Olniel possède une fort belle propriété sur les bords du Rhône, dans le voisinage d'Avignon; le suivre là m'avait toujours paru un véritable exil, car aller à la campagne à deux cents lieues de Paris, mieux vaudrait partir pour l'Italie ou pour l'Allemagne; cependant il y a six ans, Léonie (Mme Delmart) ayant consenti à faire ce voyage avec moi, je promis à mon mari de le rejoindre dans cette terre qu'il aime tant. Nous allâmes jusqu'à Lyon en poste dans ma calèche, et de Lyon, le bateau à vapeur glissant sur le Rhône comme un grand cygne, nous déposa après quelques heures de marche féerique sur une plage couverte d'une magnifique saulée : nous étions arrivés. Léonie, qui ne connaissait que Paris et ses environs, était enchantée de ce voyage de long cours. Cette impression heureuse la disposa à admirer le site où s'élève notre vieux château, à trouver les environs délicieux, enfin à flatter l'amour-propre du propriétaire, que mon mari pousse à l'excès; quant à moi, bien que beaucoup moins *engouée*, je me soumis à l'idée de passer deux ou trois mois dans ces campagnes desséchées par le soleil et par ce vent affreux qu'on appelle le mistral. Pour me distraire, je voulus en l'aimable compagnie de Léonie, arranger notre vie de château, réunir nos voisins, donner des fêtes. — Les voisins sont rares, objecta mon mari, mais Avignon y suppléera; vous pouvez dès aujourd'hui organiser un concert, et même un bal si vous aimez mieux : je me charge des conviés. — Vous connaissez la voix ravissante de Mme Delmart ; l'idée d'un concert où Léonie chanterait avec moi les plus beaux duos des *Puritains* et de *la Norma* me parut une distraction charmante. Quel effet nous allions produire ! nous révolutionnerions à coup sûr tout le département. — Va pour le concert, dis-je à mon mari : la fête aura lieu dimanche prochain ; faites vos invitations. Léonie et moi nous nous chargeons du reste et, transportée de cette idée, je me mis à essayer mon piano de Pleyel, débarqué comme nous de la veille. En ce moment le soleil se couchait splendide dans les eaux du Rhône, l'atmosphère était calme et pure, et mille bonnes sen-

teurs s'exhalaient des champs. « Ne vaudrait-il pas mieux, me dit Léonie en interrompant un brillant morceau de Thalberg que j'exécutais avec entrain, réserver les répétitions de notre concert pour les veillées, et employer ces belles heures du soir à faire quelques promenades dans le pays. — Je vois, ma chère enfant, répliquais-je, que la *campagnomanie* vous gagne, mais n'avez-vous pas entendu M. d'Olniel nous dire que nous étions dépourvus de tout voisinage, et alors où aller? Quant à la visite de nos propres domaines, je ne me sens pas de force à recommencer. — Il y a, à une lieue d'ici, reprit mon mari, un petit château délicieux que nous montrerons plus tard à mademoiselle, mais comme le propriétaire de cet endroit est un jeune homme, je crois convenable, mesdames, que vous attendiez sa visite avant que vous l'honoriez de la vôtre. — Un jeune homme possesseur d'un délicieux château, m'écriai-je en abandonnant tout à fait mon piano, mais c'est sans doute quelque romanesque et beau solitaire, quelque riche parti digne en tous points... et je regardai Léonie qui rougit visiblement. Ceci pique ma curiosité, poursuivis-je, comment nommez-vous ce château, mon ami? — *Roca Flora*, ou la Roche des fleurs, si vous aimez mieux. — Eh bien! partons à l'instant pour Roca Flora; et ayant sonné, je donnai l'ordre qu'on attelât la calèche. — Je vous passe ce coup de tête, reprit mon mari, car après tout, le propriétaire de Roca Flora ne s'en prévaudra pas : c'est un bon et studieux jeune homme qui ne songe pas à tirer vanité de sa fortune et de sa position. — Comment le nommez-vous? — Auguste de Senneval. » On nous avertit que la calèche était prête. Léonie posa sur ces blonds cheveux un joli chapeau de paille, jeta sur sa robe de batiste blanche une écharpe de soie verte, et nous partîmes. J'ai eu tort de trop injurier l'atmosphère de ces contrées, il y a parfois quelques belles soirées : celle-là en était une; nous suivions le cours du Rhône, bordé par de grands saules; de l'autre côté du rivage s'élevaient de fertiles coteaux tous couverts de vignobles, accidentés çà et là de petites maisons blanches et de mûriers. Après avoir côtoyé le fleuve durant un quart-d'heure, la voiture tourna à gauche, et nous nous trouvâmes sous une magni-

fique allée de platanes dont l'issue s'ouvrait en fer à cheval, laissant à découvert un tertre riant revêtu d'arbustes en fleurs au milieu desquels reposait le plus mignon et le plus élégant château qu'on puisse imaginer. Quand nous eûmes atteint le bout de l'avenue, nous mîmes pied à terre. Mon mari nous introduisit dans le jardin, où il nous laissa pour aller prévenir M. de Senneval de notre arrivée. — Vous savez que mon esprit est des moins admiratifs. Eh bien! je fus surprise et charmée de l'ordonnance de ce beau jardin; c'était le comble de l'art avec toute l'apparence d'une nature négligée; des massifs de tubéreuses, de Cassies, de jasmins d'Espagne, de camélias et d'orangers sortaient çà et là du sol gazonné, et cette abondance de fleurs rares et précieuses qui dans le nord sont élevées dans des serres s'épanouissant au grand air dans ce jardin à l'anglaise, produisait un délicieux effet. Sans grille, sans clôture, libre et indépendant dans sa richesse et sa beauté, ce parterre conduisait au perron du castel par une poétique avenue de lauriers roses dont les rameaux élevés balançaient leurs fleurs sur nos têtes; nous franchîmes les marches du perron, auxquels deux orangers géants couverts d'une neige de fleurs servaient de sentinelles, et nous restâmes appuyées, Léonie et moi, contre les urnes sculptées d'où ils s'élevaient, attendant le retour de M. d'Olniel. De là, nous découvrions le cours du Rhône, empourpré par le soleil couchant, les vertes collines de l'autre rive, et plus loin de belles montagnes bleues qui se fondaient avec l'azur du ciel. « Que ce site est enchanteur! dit Léonie pénétrée. — Oui, riant et triste à la fois, répondis-je, et je suis sûre, chère enfant, que votre jeune imagination y place déjà quelque doux rêve? » J'allais continuer mes imprudentes réflexions, lorsque M. d'Olniel survint. Il nous apprit que M. de Senneval était parti le matin pour Avignon, qu'il n'en reviendrait que le lendemain, mais que durant son absence son jardinier, intendant souverain du lieu, nous offrait de visiter la maison et de nous y reposer. Un vieillard à chevelure blanche et vêtu d'une veste de gros drap gris parut au bout de quelques minutes; il exprima en langue provençale le chagrin qu'éprouverait son maître d'avoir manqué notre visite; puis il nous

introduisit dans une élégante salle à manger du rez-de-chaussée où quelques instants lui avaient suffi pour préparer les plus beaux fruits; il nous demanda avec instance d'y goûter, et tout en cédant à son désir, nous pûmes admirer l'élégance de cette première pièce. Les murs étaient couverts de stuc blanc relevé d'arabesques azur et or. Aux quatre angles s'élevaient sur des socles de pierre sculptés quatre gracieuses statues de marbre blancs copiées d'après l'antique : c'étaient des figures de nymphes couronnées de fleurs et de fruits. Une mosaïque du plus beau style, trouvée dans les fouilles faites dans ces contrées, servait de parquet, et la porte-fenêtre par laquelle le jour pénétrait avait, au lieu de vitres, un gracieux vitrail où des têtes d'amour souriaient dans des touffes de roses; nous passâmes dans une autre pièce : c'était un salon d'un aspect plus sévère; sur les parois recouvertes de boiseries d'ébène étaient quelques beaux tableaux de l'école italienne, des sujets saints, d'autres érotiques. Les meubles de ce salon étaient comme les lambris, en bois d'ébène, les fauteuils et les divans tendus de velours noir; enfin, l'ensemble avait un air de catafalque peu réjouissant. Je me hâtai de passer dans la pièce voisine : c'était le cabinet de M. de Senneval; les rayons d'une bibliothèque en couvraient entièrement les murs. Le choix des livres était exquis; là encore des meubles de prix, des bustes et des ornements précieux révélaient le bon goût et la distinction du maître. « Je suis certaine que M. de Senneval est artiste ou poëte, dis-je après avoir visité sa demeure. — Ma foi, madame, je ne sais, dit l'honnête jardinier, qui à la vérité ignorait tout à fait le sens de ces deux mots, mais ce que je puis vous dire, c'est que mon pauvre maître, malgré sa fortune et sa jeunesse, est toujours triste et chagrin. J'ai beau donner tout mon temps à la culture de ces belles fleurs qu'il idolâtre, jamais un mot, jamais un sourire ne m'avertit qu'il est content; je vois seulement au soin qu'il en prend lui-même que c'est là son seul bonheur, et je m'efforce de le seconder. — Bah! père André, dit mon mari en pressant la main calleuse du bon vieillard, qu'il connaissait depuis longtemps, vous prenez pour de la tristesse des rêveries de jeune homme. Que votre

maître se marie, qu'il ait une jolie femme et de beaux enfants, vous le verrez devenir aussi riant que ces fleurs qu'il aime tant. — C'est peut-être bien vrai, ce que vous dites là, monsieur le baron, » répliqua le vieux jardinier; et tout en parlant ainsi, nous étions arrivés à l'avenue de platanes où notre voiture nous attendait. Nous y remontâmes, et après avoir salué le père André, nous regagnâmes le logis. Pendant la route, Léonie resta fort silencieuse, et je suis assurée que durant la nuit qui suivit, le gracieux domaine de Roca Flora et peut-être son maître absent passèrent plus d'une fois dans les rêves que fit ma jeune amie.

Trois jours s'étaient écoulés depuis cette visite, et, à mon grand étonnement, M. de Senneval ne s'était point présenté chez nous, nous savions pourtant par les gens de la ferme qu'il était de retour et qu'on l'avait vu se promener dans les environs. « Ce M. de Senneval, selon vous si modeste et si distingué, dis-je un matin à mon mari, me fait l'effet d'un malotru campagnard n'ayant pas la première notion des usages du monde, concevez-vous qu'il ne soit pas encore venu nous voir? — Cela me surprend, d'autant plus, reprit M. d'Olniel, qu'avant votre arrivée il venait ici presque chaque jour. — Il paraît que Léonie et moi lui faisons peur?—Il est, en effet, d'une extrême timidité, continua mon mari, mais cela ne suffit pas pour m'expliquer sa conduite, je crains qu'il ne soit malade, et j'irai aujourd'hui m'informer de ses nouvelles. — Invitez-le à notre concert de dimanche, et dites-lui bien que je n'admets point de refus. » M. d'Olniel partit.

Nous attendîmes Léonie et moi son retour avec une certaine impatience. On est si oisif à la campagne que les moindres préoccupations empruntent *au loisir* un intérêt actif; n'avoir rien à faire dispose à s'amuser de peu. Nous allâmes à la rencontre de M. d'Olniel presque jusqu'aux limites de Roca-Flora. « Quoi, ici? nous dit-il, si j'avais pu le penser, j'aurais amené Senneval avec moi, il me quitte à

l'instant. — Est-il malade? demanda timidement Léonie. — Réellement très-souffrant, je l'ai trouvé bien changé.—Enfin viendra-t-il dimanche? repris-je. — Il me l' promis.

La semaine s'acheva assez rapidement dans les préparatifs de la fête que nous allions donner à la haute société d'Avignon. Nos répétitions de chant nous prenaient beaucoup de temps, puis nous eûmes toutes les peines du monde à rendre moins sombre à force de fleurs, de meubles modernes et de lumière, le vieux salon aux tentures de cuir brun damassé où le concert devait avoir lieu.

Le dimanche soir arriva. Tous nos conviés furent exacts. Nous étions parvenus à réunir soixante personnes; les femmes étaient jolies, mais sans élégance; les hommes étaient en général fort laids et avaient des prétentions au bel esprit; il faut en excepter quelques réfugiés Polonais et Italiens dont la conversation ne manquait pas d'intérêt. Quand toute la compagnie fut réunie. « Et M. de Senneval? dis je à mon mari. — Il n'est pas arrivé, je n'y conçois rien. » Je fis faire silence, Léonie était debout devant le piano et préludait au grand air de *la Norma* qu'elle allait chanter. Jamais je ne l'avais vue si belle; une simple robe de crêpe blanc flottait en plis nombreux et diaphanes autour de sa taille noble et svelte, un bracelet de turquoise entourait son bras et une agrafe pareille assujétissait sur son sein la draperie de sa robe. Sur ses beaux cheveux blonds relevés en bandeaux crêpés, elle avait posé une étroite écharpe en tulle bleu, bordée d'une légère dentelle d'or; ce gracieux ornement tombait irrégulièrement sur ses fraîches épaules dont il faisait encore ressortir l'éclatante blancheur. Le visage de Léonie avait alors toute la grâce et toute la pureté de lignes que nous admirons encore, mais il avait de plus une expression juvénile et ineffable que quatre ans de mariage ont emportée sans retour. Son regard était plus vague, plus céleste, mais moins pénétrant qu'aujourd'hui. Au moment de commencer le morceau qu'elle savait par cœur, ses grands yeux bleus

si expressifs errèrent un instant sur l'assemblée, comme pour y chercher quelqu'un, puis s'arrêtèrent sur moi ; elle me vit sourire et rougit beaucoup, et pour sortir d'embarras elle entonna résolument la cavatine : *Casta Diva, etc.*

Vous connaissez la voix de Mme Delmart, on l'a souvent comparée à celle de Mme Malibran, et c'est, à mon avis, avec justice. Cette voix, qui n'a rien perdu de son éclat, avait cependant alors plus de légèreté et de fraîcheur, et songez quelle puissance divine ce devait être avec tant de beauté ! Quel double prestige irrésistible ! Tous les yeux étaient fixés sur Léonie, je remarquai surtout un petit monsieur que je n'avais pas vu entrer et qui en l'écoutant semblait plongé dans une contemplation extatique. Cet homme était entièrement vêtu de noir, ses gants mêmes étaient noirs, bien que notre fête eût exigé plus de décorum ; il avait une taille grêle qui aurait pu le faire paraître jeune si la pâleur de son visage et son expression morne, n'eussent rendu à cet égard toute conjecture incertaine. Il est probable que je n'aurais pas accordé plus d'attention à ce personnage, mais mon mari s'approcha de moi et me dit à voix basse : « Voilà M. de Senneval, » et du geste il m'indiqua le petit homme noir. « Quoi ! c'est lui ! » dis-je vivement et j'eus beaucoup de peine à contenir une exclamation plus bruyante. Alors je l'examinai trait par trait. Ainsi que je l'ai dit, cet homme n'avait pas d'âge. Des cheveux rares couvraient sa tête et à travers leur transparence se montrait la blancheur mate de son crâne, ce qui à distance faisait paraître sa chevelure grise ; ses yeux rouges et éraillés étaient dépourvus de cils, son nez effilé retombait sur sa bouche presque entièrement dégarnie de dents; il avait un teint maladif et violacé. L'expression de ce visage était une tristesse profonde, qui en ce moment pourtant ne manquait pas de douceur, car une émotion visible se trahissait sur ces traits abattus tandis qu'il écoutait chanter Léonie. Eh quoi ! me dis-je, est-ce là le jeune propriétaire de ce gracieux domaine de Roca-Flora? Non, mon mari a voulu me mystifier. » Mais en cet instant Léonie ayant fini son air, M. d'Olniel alla prendre sous son bras le petit homme noir et me le présenta en me

disant de nouveau : M. de Senneval. J'eus beaucoup de peine à lui adresser quelques paroles polies, il y répondit avec embarras, puis se perdit dans la foule. Léonie, échappant aux acclamations enthousiastes dont on l'entourait, s'était rapprochée de moi. « Eh bien ! me dit-elle avec un sentiment naïf de dépit, il n'est pas venu ? — Mais si, ma chère, répondis-je sans la forcer à s'expliquer davantage, il est ici. — Où donc ? fit-elle avec vivacité. » Je cherchai des yeux M. de Senneval, je l'aperçus près d'une porte-fenêtre qui s'ouvrait sur la terrasse, une girandole était suspendue sur sa tête et l'éclairait en plein. « Mais, vous me trompez ! dit avec impatience Léonie après l'avoir regardé. » M. de Senneval s'étant aperçu que nous l'examinions disparut sur la terrasse. « Et c'est là le propriétaire de Roca-Flora, continua Léonie en m'entraînant dans l'embrasure d'une fenêtre voisine.—Oui, ma chère enfant, c'est bien là M. de Senneval, cet intéressant jeune homme, comme disait M. d'Olniel ; convenez que les hommes sont indulgents les uns pour les autres.—Oh ! votre mari est bien coupable, plus coupable qu'il ne pense, reprit Léonie d'un ton sérieux et triste. J'ai aimé, poursuivit-elle d'une voix émue, oui, j'ai aimé durant huit jours l'image que je m'étais faite du propriétaire de Roca-Flora. La déception est horrible. » J'embrassai Léonie, nous restâmes quelques instants en silence penchées à la fenêtre, je crus entendre un gémissement dans un massif de jasmins dont les tiges effleuraient nos fronts et nous envoyaient leur parfum. Quoique la nuit fût sereine, elle était obscure, je me penchai et je ne distinguai rien.

Nous nous mêlâmes de nouveau à la compagnie, je chantai avec Léonie, mais sa voix n'était plus la même, parfois elle n'arrivait pas au ton, ou bien elle oubliait la reprise ; tout en elle accusait une préoccupation intérieure. Je cherchai en vain M. de Senneval ; il ne reparut plus. Vous le savez, mes méchancetés ne sont jamais que des représailles. Mon premier mouvement est toujours de la bienveillance ; en ce moment je me reprochai d'avoir peut-être mal accueilli ce pauvre jeune homme assez malheureux de sa laideur. Cette espèce de remord se tourna en irritation contre mon mari, qui, par

son silence à cet égard, avait laissé un libre cours aux rêves romanesques de Léonie et à mes conjectures flatteuses. Quand tout le monde fut parti, je lui fis de vifs reproches. « En vérité, c'est de la folie, me dit-il, je connais M. de Senneval depuis son enfance, durant mes voyages ici je l'ai vu fréquemment, il m'a toujours paru plein de raison, d'esprit et de cœur ; sa compagnie m'était douce, et vous voulez que moi, homme, j'aie remarqué sa laideur ? Je l'avoue à ma honte, jusqu'à ce jour je n'avais pris garde qu'à la distinction de son intelligence. — Vous avez beau railler, repris-je, ceci est un singulier dénouement à nos rêves ! — Mais pourquoi rêvez-vous, mesdames ? » Et sur ce propos il alla se coucher me laissant avec Léonie. Nous dissertâmes toute la nuit sur l'amour, sur l'attraction des âmes, sur l'irrésistible attrait des esprits sympathiques, nous épuisâmes toutes les quintessences du sentiment, et après avoir raisonné ou peut-être déraisonné, durant trois ou quatre heures, notre conclusion fut pourtant que malgré toutes les qualités intellectuelles dont il pouvait être doué, il serait impossible d'aimer d'amour M. de Senneval et de l'épouser jamais.

Le lendemain nous étions accablées, moi de la fatigue de la veille, Léonie de ses émotions. La campagne nous parut triste, le mistral qui se leva, souffla durant huit grands jours. Nous n'eûmes aucune visite pour nous distraire. Je commençais à me lasser de la vie des champs. Je parlai de revenir à Paris ; Léonie ne dit pas non. Mon mari, que notre ennui ennuyait, me laissa toute liberté. La veille de notre départ, je témoignai à M. d'Olniel mon étonnement de ce que M. de Senneval n'était pas venu nous dire adieu. « M. de Senneval est fort malade, me dit-il, c'est une âme supérieure que vous n'avez pas comprise.

Nous avions quitté les bords du Rhône à la fin de septembre, mon mari ne revint à Paris que trois mois plus tard. En le revoyant je fus frappée de sa tristesse. Que vous est-il donc arrivé, lui dis-je ? — J'ai perdu mon meilleur ami, M. de Senneval est mort. — Mort ! et de quoi ? — Cette lettre vous l'apprendra peut-être ; avant de mourir il a voulu vous écrire. — A moi ? il me connaissait à

peine. — Il vous connaît par moi, me dit avec bonté M. d'Olniel, il sait que vous êtes meilleure que vos dehors, et il a voulu se confier à vous. Je pris la lettre que me tendait M. d'Olniel, et j'en brisai le cachet noir avec émotion : — Ici la baronne s'interrompit, elle saisit sur la cheminée un petit coffret en laque de Chine, l'ouvrit en faisant jouer un ressort secret et en tira une lettre. Voici cette lettre, dit-elle au poëte, je l'ai donnée à Léonie comme l'expression du sentiment le plus profond et le plus touchant qu'elle puisse jamais inspirer; lisez à demi-voix, le bruit de l'orchestre empêchera qu'on ne vous entende. Je prêtai l'oreille, Octave lut ce qui suit :

« Ce n'est point à *elle* que j'ose écrire, à elle dont je ne veux pas « qu'une image de deuil trouble jamais le bonheur et la sérénité « dans l'avenir. C'est à vous madame, que je me confie, vous « pourrez me plaindre sans en souffrir, car ce n'est pas vous qui « m'avez tué sans le vouloir. Je meurs parce que j'ai compris que « je ne pouvais jamais être aimé. Si je vivais, cet aveu serait peut-« être ridicule, mais n'est-ce pas, on n'ose point se moquer d'un « mal qui fait mourir?

« Avant d'en venir là, j'avais bien souffert, j'avais traîné la vie ; « mais du jour seulement où je compris tout ce qui me manquait « pour être heureux, je me sentis frappé à mort. Ce jour..... oh ! « ce jour madame, a été le plus beau et le plus douloureux de mes « jours. Avant de le rappeler, laissez-moi vous dire ce que fut mon « enfance sans joie et ma jeunesse sans espérance. Ma mère mou-« rut en me mettant au monde, j'étais un fils de noble maison, j'eus « pour père un vieillard, il me laissa de grands biens. Oh! que ne « m'a-t-il laissé à la place un peu de santé, un peu de beauté. Je « vécus chétif, disgracié, raillé d'abord par les enfants de mon âge, « plus tard par mes camarades de classe. La douceur de mon ca-« ractère et la vivacité de mon intelligence finirent par me gagner « quelques cœurs, par me conquérir quelques esprits. C'est en ce « temps que M. d'Olniel devint mon ami. Lui seul, madame, me re-« levait à mes propres yeux, il me disait de ne pas désespérer du

« bonheur. Hélas! ces illusions me soutenaient! Pourtant malgré « l'opposition de son amitié, je suivis l'instinct qui me poussait vers « la solitude à dix-huit ans, je me retirai pour toujours dans la re- « traite que vous avez vue. La nature me fut bonne, l'étude me « fortifia, durant le jour je cultivais mes fleurs, le soir je m'enfer- « mais dans ma bibliothèque, et je vécus ainsi plusieurs années sans « être trop malheureux. La nature est si belle, son spectacle est si « imposant et toujours si nouveau pour nous, que si j'avais pu m'ou- « blier entièrement moi-même, elle m'aurait suffi, mais tout me « rappelait à ma destinée. Quand le hasard me faisait rencontrer « quelque jeune fille des champs, elle détournait la vue ou parfois, « une exclamation dont je devinais le sens lui échappait. Oh! j'é- « tais hideux! j'étais repoussant, je le savais. Je connaissais ma « difformité, je me faisais horreur à moi-même, car avec le sens « de la beauté morale, j'avais aussi reçu de la nature un sens « exquis pour apprécier la beauté physique, et à défaut de sa réalité « qui m'était à jamais interdite, je m'entourais de ses images, je « me passionnais pour les arts, pour leurs créations, pour leurs « chefs-d'œuvre; je ne faisais que donner le change à mes tortures. « Mais du moins, dans ce temps mes souffrances étaient vagues, in- « déterminées, je pouvais lutter avec elles, les vaincre parfois; plus « tard, ce fut impossible.

« Vous ne savez pas tout ce que me causa d'émotions et de nuits « d'insomnie la nouvelle de votre arrivée et de celle de votre amie. « Quoi deux femmes jeunes et belles allaient habiter dans mon « voisinage, des devoirs de société et d'amitié m'obligeaient à les « voir. Mon propre désir m'y poussait, mais me montrer à elles, « c'était les épouvanter? En vain M. d'Olniel chercha-t-il à dissi- « per mes terreurs, vous les comprendrez, madame, vous devine- « rez par quelles angoisses j'ai passé quand je vous dirai que le jour « où vous vîntes à *Roca Flora* j'étais là, tremblant, éperdu, vous « suivant du regard et n'osant pas paraître devant vous.

« Caché derrière le rideau de la fenêtre de ma chambre, à l'é- « tage supérieur de la maison, je vous vis appuyées, vous et elle

« contre ces deux orangers dont les fleurs se courbaient sur vos « têtes. Je la vis belle, touchante, ingénue et paraissant charmée « de l'aspect de ma retraite. J'entendis ses paroles et les vôtres, et « alors j'eus un rêve insensé! Durant quelques heures je fus bien « heureux! mon âme s'était tellement séparée de mon corps qu'elle « n'en sentait plus le supplice. Je vivais dans le monde des idées, « j'étais aimant, intelligent, généreux, j'étais digne d'elle! Elle « m'aimait!

« Quand vous vous fûtes éloignées, j'errai toute la nuit dans les « sentiers où vous aviez passé, je baisai la trace de vos pas, j'em- « brassai ardemment son image, elle était à moi, je l'étreignis contre « mon sein brûlant, et je m'élançai dans ma maison déserte. Une « lampe éclairait le salon; à sa lueur, je vis en entrant mon vi- « sage réflété dans la glace; je reculai d'horreur, je revins à la réa- « lité! oh! jamais, jamais aimé! m'écriai-je et je pleurai avec dés- « espoir. Alors je priai le ciel de précipiter pour moi le cours des « années, j'aurais voulu être tout à coup transformé en vieillard! « Mais sentir en moi tous les instincts, tous les désirs, tous les feux « de la jeunesse et être condamné à un éternel isolement ou à des « amours vendues!.... le monde raille la laideur comme un ridicule, « oh! madame, il devrait la plaindre comme une incurable infortune!

« Abattu, malade et chaque jour plus atteint malgré les instances « de M. d'Olniel, je refusais d'abord de vous être présenté, mais je « ne vous fuyais qu'en apparence, j'étais partout où vous passiez « avec elle, caché dans les taillis, rampant dans les hauts blés ou « dans les herbes du rivage du Rhône, que de fois je vous ai suivies « dans vos promenades du soir! qu'elle était belle, mon Dieu! j'as- « pirais ainsi le poison qui me tuait, et je me sentais mourir avec « bonheur. Le soir de cette fête où vous deviez chanter ensemble, « je ne voulais pas la voir, je ne voulais que l'entendre, malgré la « promesse que m'avait arrachée M. d'Olneil, j'étais résolu à ne « pas entrer au salon, à l'écouter du dehors, debout sur la ter- « rasse, près d'une fenêtre ouverte; mais je l'aperçus, je m'avançai « pour la contempler de plus près, ma résolution s'évanouit et j'en-

« trai. Alors j'oubliai tout, je ne vis plus qu'elle, je n'entendis plus « que ce chant divin, transformé par l'enthousiasme, je n'étais plus « un homme, mais une intelligence éthérée. Oh ! je fus bien heu- « reux durant quelques instants ! Quand le chant cessa, je voulus « fuir, il n'était plus temps, le bras de M. d'Olniel avait saisi le « mien ; il me conduisit vers vous. Je me sentis perdu, j'aurais pu « dire pitié à votre âme, mais ce n'est pas l'âme qui juge la laideur, « c'est le regard, et le vôtre était inexorable ; je ne songeai plus qu'à « me perdre dans la foule, qu'à m'éloigner pour jamais avant « qu'elle m'eût découvert. J'eus une fatale faiblesse, je tournai « la tête pour la voir une dernière fois, en ce moment, vous me « montrâtes à elle ! son regard fut comme le vôtre, j'y lus son épou- « vante. En sortant j'allai tomber sur un banc de la terrasse, et de « là je vous entendis ! j'étais là, madame, j'étais là, quand elle vous « dit : *J'ai aimé huit jours son image !* Ainsi j'aurais pu être aimé par « elle ! si la nature ne m'avait pas traité en marâtre ! j'aurais pu être « uni à cette femme si belle ! oh ! quel ineffable tableau ces paroles « présentèrent à mon âme ! je la voyais dans ma solitude de Roca- « Flora, jeune femme, jeune mère ; près d'elle jouaient de beaux en- « fants ; elle les enlaçait dans ses bras, les conduisait vers moi, les « offrait à mes caresses ; puis ensemble nous allions porter aux « pauvres un peu de bonheur ; nous étions si heureux que voir souf- « frir nous eût été impossible ; et les voyages lointains, et la culture « des arts et la poésie du luxe, je pouvais tout lui donner, j'avais « tant de richesses ! je l'aimais tant ! Et ce mirage de délices se dé- « roulait devant moi et je me sentais frappé à mort.

« Depuis ce jour je n'ai plus fait que m'éteindre ; c'est, je vous as- « sure, une grande douceur pour moi que de quitter la vie. Ma fin « sera bonne à quelques-uns, aux pauvres à qui je laisse toute ma « fortune, et à elle, que peut-être, mon souvenir importune parfois. « Ne lui dites rien de ce que j'ai souffert, mais dites-lui de ne pas « mépriser la prière d'un malheureux, le caprice d'un mort. Qu'elle « reçoive de vous ces deux orangers dont les rameaux en fleurs « l'ont abritée un instant, qu'elle leur donne asile dans sa demeure ;

« qu'elle en respire parfois le parfum ; il me semble qu'en cet in-
« stant mon ombre viendra errer autour d'elle. Adieu, madame,
« priez-la à genoux de ne pas repousser ce don d'un trépassé. »

C'est triste et touchant, dit le poëte à la baronne, je ferai une élégie là dessus.

Et pourquoi pas un simple récit, pensai-je à mon tour ; et en rentrant chez moi, j'écrivis ces pages.

LOUISE COLET.

SINCÈRE SOUS LE DÉGUISEMENT.

NOUVELLE

... novembre 1843.

Il y a quelques mois à peine que la chose s'est passée en Angleterre, comme je vais avoir l'honneur de vous le dire :

Miss Lydia avait perdu ses parents à l'âge de douze ans, et en voilà cinq qu'elle habitait chez sa tante, mistriss B***, qui était aussi sa tutrice et qui devait lui servir de mère; qui devait!... La jeune orpheline avait pour toute fortune un mince capital dont la rente payait honorablement sa dépense, mais voilà tout. Sir Williams B***, le mari de sa tante, et miss Fanni, leur fille, complétaient la petite colonie. Ces quatre personnes demeuraient toute l'année dans un beau et grand château du comté de Warwick et n'allaient que de loin en loin à Londres. Les Anglais, dans un pays de brouillards et de pluie, ont leur vrai domicile à la campagne, où ils mènent une noble et royale existence; et les Italiens, dans leur magnifique contrée, sous leur ciel splendide, entourés d'une nature merveilleuse, ne quittent presque jamais les villes : expliquez cela. Cette espèce de contre-sens me rappelle, je ne sais pourquoi, Vol-

taire, l'homme le plus citadin, le poëte le moins descriptif de son temps, jeté, avec son cerveau tout parisien et son écritoire pleine de sel et de fiel, au travers des bois, des montagnes et des châlets helvétiques; tandis que J. J. Rousseau, qui étouffait dans l'enceinte des cités et qui voulut voir un arbre en mourant, a passé une bonne partie de sa vie rue Plâtrière, dans le plus sombre et le plus boueux quartier de Paris. Et bien d'autres choses vont aussi mal dans ce monde : il paraît que c'est le but de l'institution.

Disons un mot de la famille B***.—Sir Williams est un brave Anglais d'une soixantaine d'années, gros et grand, avec les cheveux aux trois quarts blancs et les joues tout à fait rouges; il boit beaucoup, parle peu et ne rit jamais; il n'est pas triste pour cela; il est sérieux et glacial : c'est bien assez pour les autres. Il a été autrefois membre de la chambre des communes; il y donnait de fort bons avis, très-courts, et ses votes étaient toujours consciencieux, adoptant les *bill* qui lui paraissaient justes, rejetant ceux qu'il croyait funestes ou défectueux, enfin ne voulant être ni ministériel par servilité, ni de l'opposition par système. Il arriva de là que n'ayant d'autres intérêts que ceux de la chose publique, d'autre passion que la justice, d'autre but que le triomphe de la vérité, et ne s'enregimentant ni dans l'armée du pouvoir ni dans celle des partis, cet honnête homme, plein de lumières et de raison, fut déclaré un mauvais citoyen et un imbécille par la majorité et la minorité. Il revint dans sa terre sifflé par toutes les bouches politiques, banni de tous les clubs, décrié par toutes les gazettes, repoussé par tous les électeurs; toutes choses qui ne contribuèrent pas à l'égayer. Puis, arriva la goutte, et voilà dix ans qu'il ne bouge plus de chez lui et qu'il n'y reçoit presque personne. Par exemple, il reçoit vingt ou trente journaux, format *grand atlas* : c'est sa dépense mignonne ; et avec huit mille livres sterling de revenu, c'est à peine une folie. Il vit, il nage dans ce cataclysme de papiers, heureux quand, le soir, il peut se dire : J'ai tout lu ! — Cet homme, évidemment, ne voit, n'entend et ne sait rien de ce qui se passe autour de lui ; qualité que sa femme apprécie beaucoup.

Mistriss B*** n'est plus jeune; bien mieux, elle ne l'a jamais été.

L'âge est dans le cœur, dans le caractère, dans l'esprit, et se répand sur la figure. On a un âge, et le même, pour toute la vie. Il y a des gens qui auront toujours vingt ans, et d'autres qui en ont toujours eu cinquante-cinq. Mistriss B*** est dans cette dernière catégorie. Sèche de corps et d'âme, des petits yeux ronds d'où part une flamme sans chaleur, des idées étroites comme ses robes, un esprit dévoré d'ambition, autrefois pour elle et maintenant pour sa fille, continuellement inquiète on ne sait de quoi, ordonnant et bouleversant tout dans le parc et dans le château, chassant les domestiques, tracassant les paysans, cherchant des procès à tous les voisins, insolente de sa fortune, envieuse des moindres avantages chez les autres, extrêmement dévote sans la moindre piété, sage et rigide par insensibilité, n'ayant jamais aimé personne, ce que chacun lui rend bien, méthodique... Ah! — Vous la voyez d'ici ; cette dame n'est pas une femme.

Quant à sa fille, miss Fanni, c'est une longue demoiselle, blanche et rose, se peignant trois heures par jour avec un peigne de plomb, afin de compter, un jour, comme blonde, sans charme dans la taille, sans expression dans les traits, enfin ce que l'on est convenu d'appeler une belle personne, quand on estime un tableau par le plus ou moins de blanc et de carmin que le peintre y a répandu, et ce qui faisait fuir lord Byron jusqu'en Afrique. Du reste, miss Fanni n'est pas tourmentée par son esprit, et on la dit fort douce. Elle a, parmi ses compagnes la réputation d'une *bonne bête*. Moi, je ne crois pas aux bonnes bêtes : elles ne sont pas bêtes ou elles ne sont pas bonnes. Ce qu'il y a de certain, c'est que miss Fanni apprend depuis dix ans à chanter faux et à danser contre mesure; que sa mère lui commande tous les jours les mêmes choses aux mêmes heures; et qu'elle a ce regard tranquille et ce sourire candide qui ferait croire en tous pays que beaucoup de demoiselles ont le même caractère, ou plutôt qu'elles n'en ont pas; espèce d'uniforme moral qui cache peut-être beaucoup de défauts charmants ou autres, et dont elles se débarrassent après la parade. — Il est sûr aussi qu'elle court très-vite, quoique sans empressement, au-devant de son père,

jusque sur les marches du perron, quand il revient d'une petite course, dans les intervalles de sa goutte; et qu'elle se trouve toute prête et toute droite dans la salle à manger deux minutes et demie avant ses parents pour le déjeuner et le dîner; et que le soir, sur un signe convenu, elle fait le thé très-patiemment dans ce grand salon où, jusqu'à l'heure du coucher, on n'entend guère d'autre conversation que le gazouillement bavard de la bouilloire frémissante sur son réchaud d'esprit de vin. Et miss Fanni, pour toutes ces mornes occupations, est depuis midi en toilette de fête, en robe blanche très-claire avec de jolis nœuds d'épaules, coiffée comme pour un bal et le col et les bras nus. C'est ce que l'on voit avec surprise et avec charme dans tous les jardins et à toutes les fenêtres de l'Angleterre. Hiver comme été, pluie ou soleil, ce ne sont partout que belles jeunes filles légèrement et élégamment parées. A quelque jour que vous passiez dans le moindre bourg, vous diriez que ce jour-là toutes les demoiselles se marient... Mais ce n'est pas le tout que des costumes soignés et une mise en scène brillante, il faudrait encore que les rôles fussent beaux et que la pièce fût divertissante. Trouvera-t-on cela dans le château de B***?

C'est donc au milieu de cette famille, telle que vous la connaissez maintenant, que tomba la jeune orpheline Lydia, elle, toute aimante, toute poétique, toute vive, toute rêveuse... semblable de cœur et d'imagination à ces délicieuses créations du génie de Shakespeare, son poëte favori, du comté de Warwick comme elle, et presque sœur des *Florinde* et des *Chimène* de Castille et d'Andalousie, pour la grâce divine du corps et l'adorable expression de la physionomie. Je ne sais plus qui disait dernièrement : « Miss Lydia est comme un doux fantôme d'Ossian, coloré et enflammé par le soleil de Grenade. » Mais celui-là disait vrai.

Or, au mois de juillet dernier, Lydia quitta le château de B***, avec la permission de sa tutrice, pour aller passer quelques semaines à quelques milles de là, chez d'autres parents qu'elle n'eût jamais voulu quitter. Ils n'étaient pas riches, avaient le cœur simple et l'esprit cultivé, trois grandes distinctions, quoique la première

soit assez commune. — Quand elle revint au château, elle y trouva une visite, chose étrange! une visite qui y dîna, miracle inconnu! et qui y coucha, incompréhensible énormité! Cette visite, comme on le lui expliqua bientôt, était M. le comte Henry de S***, jeune Français d'une haute naissance, et plus noble encore de manières et de langage, ce qui n'avait pas besoin d'explication. Il avait aussi une belle fortune, quoique non comparable à celle de sir Williams B***, et ses parents qui, à la fin de l'émigration avaient eu des rapports assez intimes avec cet excellent Anglais, lui envoyaient aujourd'hui leur fils pour le remercier des bons procédés d'autrefois, renouer connaissance avec lui, et peut-être aussi pour le montrer, par la même occasion, à une des plus riches héritières des trois royaumes.

Mistriss B***, qui ne rêvait qu'une grande alliance aristocratique pour sa fille, comprit à la première vue toute l'importance de la visite du jeune voyageur, fils aîné d'une des premières maisons de France, où il y avait un duché depuis trois siècles. Elle fit au duc futur un accueil magnifique; elle déploya tout le luxe longtemps endormi de son immense fortune; elle invita tout le voisinage étonné... enfin, elle fut presque aimable! Elle fêtait déjà en espoir les noces de l'orgueil et de la cupidité. Beaucoup de Français, dans ces dernières années, ont épousé des Anglaises : voilà des précédents qui l'encourageaient, quoiqu'à vrai dire cela puisse faire douter de la durée de la paix entre les deux nations. Elle se disait : « Le comte Henry ne sera pas assez sot pour laisser échapper une dot actuelle de quatre mille livres sterling de revenu, et d'ailleurs Fanny est fort agréable. Quant à ma fille, je voudrais bien voir qu'elle ne voulût pas être duchesse! » — En cela elle avait quarante fois raison : plus d'une demoiselle riche, n'ayant que l'ambition et la cour en tête, a donné sa main pleine d'or au premier grand seigneur venu, sans seulement le regarder... ou — ce qui est plus téméraire — après l'avoir regardé; c'est dire un oui pour un *nom*.

Ce n'est pas le cas de cette mauvaise plaisanterie à propos du comte Henry, qui séduit d'abord par ses grâces extérieures et qui captive pour toujours par la distinction de son esprit et de ses senti-

ments. Son père, en le faisant voyager en Angleterre, s'était bien gardé de lui laisser entrevoir son plan de mariage, que le jeune homme aurait rejeté d'avance, car il désirait se marier et non pas qu'on le mariât; il ne concevait pas la spéculation en pareille matière; il voulait attendre que le hasard ou la providence lui fît choisir la femme selon son cœur, et il craignait par dessus tout de commettre un hymen avec préméditation. Le vieux duc, qui connaissait son caractère, avait donc seulement favorisé son goût pour les voyages en lui faisant commencer son tour d'Europe par l'Angleterre, qui mérite assurément cette préférence, et il l'avait chargé, comme accidentellement, d'une lettre pour d'anciens amis de l'émigration. Mais il espérait bien — tant il le désirait — qu'une fois là, son Henry choyé, fêté, aimé comme il ne pouvait manquer de l'être, prendrait bientôt des idées plus saines, plus raisonnables touchant le mariage, et peut-être même de l'attachement pour miss Fanni; ce qui toutefois n'était pas de rigueur.

Or, le comte Henry était arrivé fort innocemment au château; il avait donné à mistriss B*** la lettre de son père, lettre fort habilement conçue, comme vous pouvez le croire; on l'avait logé dans un pavillon d'une élégance et d'un *confortable* sans exemple ailleurs que dans la Grande-Bretagne, et on avait mis à son service deux *groom* qui ne pesaient pas trente livres, un cocher poudré, un landau et un tilbury toujours attelés, deux chevaux de selle, et une meute de chiens. De tout cela, il ne prenait qu'un cheval pour aller faire quelques excursions dans le voisinage. Et puis, c'étaient tous les jours des galas, et tous les soirs des assemblées où miss Fanni chantait quinze romances suivies d'autant de ballades? Sir Williams B*** ne s'était jamais trouvé à pareilles fêtes, et il ne se reconnaissait plus dans toutes ses gazettes arriérées. Pour le comte Henry, il se plaisait peu dans tous ces divertissements, mais il plaisait beaucoup, sans le vouloir, à une personne qui aurait bien voulu lui plaire. Puis, venaient les cajoleries de la mère, les mots à double sens, qui n'en avaient aucun pour lui; car il était si loin de penser à quelque chose comme un mariage qu'il ne s'imaginait même pas qu'on y pensât.

Cette grande affaire en était là depuis dix ou douze jours sans avancer d'une ligne, lorsque miss Lydia revint de son petit voyage. — Dès le lendemain, l'indifférence du comte Henry pour miss Fanny prit une légère teinte d'aversion qui ne fit que croître et enlaidir, à mesure qu'il trouvait plus de charme dans la présence et les entretiens de *cette pauvre cousine*, comme on affectait d'appeler miss Lydia. Le premier coup de feu des *rout* de campagne s'était apaisé et avait fait place à ces douces soirées d'intimité affectueuse et de coquetterie d'esprit qui font un tort immense à ce *rien* fatigant qu'on nomme *le monde*. Les matinées se passaient en promenades à cheval ou en calèche dans le parc et dans les environs, et surtout en conversations imprévues et variées qui sont comme les belles promenades de l'imagination ; et toujours, soit au salon, soit dehors, sur les beautés des arts ou celles de la nature, sur les sentiments ou les goûts, sur la gloire ou la vertu, et jusque sur les modes et la toilette, enfin sur les plus petites et les plus grandes questions, toujours miss Lydia et le comte Henry se trouvaient d'accord en même temps. La conformité des idées annonce la sympathie des cœurs. Deux personnes qui aiment absolument les mêmes choses sont bien près de s'aimer. Mais mistriss B*** était loin de craindre rien de semblable : jamais sa *pauvre* nièce n'oserait élever ses vues si haut ; jamais Henry ne daignerait regarder si bas. Voilà ce qu'elle se disait ; l'orgueil n'est pas soupçonneux.

Un grand bal costumé devait se donner dans un château voisin. Pour la première fois Lydia songea sérieusement à sa parure. Elle s'était arrangé, sans en rien dire, un délicieux costume *pompadour*, et le soir même du bal, avant l'heure de la toilette des autres, elle entra dans le salon de sa tante, par la grande portière du fond, toute déguisée et toute prête à la danse. C'étaient de grandes plumes frisées sur des cheveux crépés et poudrés, un collier de velours noir avec un gros diamant pour le nouer, seul bijou qui lui appartînt ; un corsage très-long en satin bleu de ciel très-clair avec un beau bouquet près de l'épaule gauche ; des manches à coudes bordées de larges dentelles ; une robe de gaze à grand volant, avec un pardessus

du même satin bleu que le corsage, ouvert depuis la ceinture et tout garni de roses blanches ; enfin un grand éventail épanoui dans la main droite. C'était une fort belle parure que Lydia parait encore de toute la gentillesse de ses dix-sept ans, de tout le charme de ses grâces naturelles et de sa coquetterie empruntée. Et, en se présentant ainsi avec les bras effacés, le petit pied en avant, les yeux à demi baissés et un sourire presque malicieux, elle semblait dire : Me voilà! qui veut m'inviter pour le premier menuet?

Il y eut un murmure d'étonnement, d'admiration et de contrariété dans le salon. Sir Williams, assis derrière le sopha des dames, laissa tomber son journal; une jeune veuve qui était en visite, s'écria : Charmante! Le comte Henry, debout à côté de sir Williams, ne put retenir la même exclamation; miss Fanni se pinça les lèvres... « Allons! il est temps d'aller faire nos toilettes, » dit tout à coup et très-haut mistress B***.

Le bal! — qui peut décrire l'enivrement d'une fête? la musique, la danse, l'éclat des bougies et des diamants, toute la poésie du luxe! et que cet enivrement fastueux est peu de chose auprès de l'ivresse cachée et presque muette de deux cœurs qui se répondent sans se parler! auprès de l'ivresse de Henry et de Lydia!—Un déguisement donne tant de hardiesse à la plus craintive! il semble qu'on soit une autre. La vérité ose se montrer sous le simulacre. Henry, lui, ne voulait pas trop dire; car, pour se déclarer encore, il redoutait trop l'opposition de son père dont la volonté définitive, déjà précédée de reproches et de refus, se faisait attendre et serait peut-être cruelle; mais il désirait ardemment s'assurer des sentiments secrets de Lydia, et l'interrogeait avec adresse; elle répondait, sans le savoir, avec la sincérité des regards et du silence et toute la *bravoure* du costume. — Armé de cet aveu tacite, Henry pourra tout affronter.

Cependant, l'époque approchait où le jeune Français devait quitter ses hôtes pour continuer ses voyages; mais il n'en parlait pas plus qu'on ne lui en parlait. — Un matin, après avoir reçu son courrier de France, il fut plus gai que de coutume, son amabilité fut plus expansive envers tout le monde, et ses paroles à miss Lydia

étaient pleines d'une émotion mystérieuse et d'une tendre allégresse, qui jetaient dans cette jeune âme un trouble inconnu et un espoir timide. La journée, la soirée se passèrent ainsi. Toute la famille était émerveillée de ce surcroît d'esprit et de grâce de la part du comte; Lydia en était involontairement heureuse. Pendant toute la nuit, point de sommeil pour elle, mais ses pensées étaient des rêves et d'adorables pressentiments. Le lendemain, quand la cloche sonna le déjeuner, Lydia, caressant son secret dans son cœur comme une perle dans la mer, n'était pas prête encore. Elle aperçut par la croisée sa tante et le comte Henry qui revenaient ensemble par le grand gazon et qui semblaient causer avec beaucoup de vivacité; elle acheva sa toilette en deux minutes et descendit. Le déjeuner fut cérémonieux comme à l'ordinaire. Lorsque vint l'heure de la promenade, Henry s'excusa sur quelques soins qu'il avait à donner, et il monta dans son appartement. Le soir, il s'assit à côté de sir Williams, et lui fit tout haut la lecture d'un énorme journal, ce dont le bon Anglais fut très-satisfait; après quoi, il s'approcha des dames et parla de choses générales en termes froids et polis, et sans jamais adresser de lui-même la parole à miss Lydia, mais cependant sans aucune affectation d'éluder son entretien. Le jour suivant, même conduite, si ce n'est qu'à l'heure du coucher Henry prit congé de tout le monde, parce qu'il devait, de très-grand matin, s'éloigner du château pour une visite de quelques jours dans les environs, après laquelle il reviendrait faire ses adieux définitifs. Il demanda très-gracieusement aux dames leurs ordres et leurs commissions, à miss Lydia comme aux autres... pas même moins, et il partit.

Près d'une semaine s'écoula sans que le nom du comte Henry fût prononcé dans le château; mais bien certainement personne ne l'oubliait, et vous, miss Lydia, moins que toute autre. Hélas! votre âme succombait au chagrin, comme votre esprit à l'étonnement. — « Est-ce bien lui, vous disiez-vous sans cesse, est-ce bien le même qui est si différent? Ah! pourquoi a-t-il été si aimable, si tendre? oui, si tendre! ou pourquoi est-il si cruel et si froid? com-

ment change-t-on de la sorte en deux jours?... aurais-je fait ou dit quelque chose qui l'ait offensé?... je cherche; ou plutôt, n'a-t-il pas voulu se jouer d'un pauvre cœur et le briser! — et pourtant il est si bon, si généreux!... Que dis-je? c'est un monstre barbare, un cœur de démon avec les traits d'un archange!... oh! mon Dieu! — Mais peut-être, orgueilleuse que j'étais, ai-je pris sa bienveillance naturelle pour un sentiment de préférence? — peut-être encore la froideur, la préoccupation qui a succédé est-elle seulement l'effet de quelque nouvelle fâcheuse qu'il aura reçue et où je suis tout à fait étrangère?... — Non, non, je ne me suis pas trompée; il y a des choses auxquelles on ne peut pas se tromper, tout est vrai. — Mais comment se fait-il qu'il soit devenu si différent de lui-même? etc., etc. » Et vous recommenciez cent fois, bonne Lydia, ce cercle fatal de doutes et de questions insolubles dans lequel votre âme roulait comme dans un tourbillon de l'enfer; et votre cœur, gros de son secret *inavouable*, était prêt à chaque minute d'éclater en sanglots.

Le samedi qui suivit le départ provisoire du comte Henry, mistriss B*** était assise avec sa fille et sa nièce dans le bosquet le plus ombragé du jardin, pendant le soleil de midi. Fanni était rouge de dépit, Lydia pâle de douleur, et mistress B*** verte de colère. Voilà une heure qu'on ne prononçait pas un mot. Enfin la châtelaine sortit de son silence, comme une lionne de sa caverne : « Miss Lydia, dit-elle avec les lèvres collées aux dents et les yeux plus ronds et plus flambloyants encore que d'ordinaire, miss Lydia, je vous préviens que le comte Henry doit revenir aujourd'hui ou demain nous faire ses adieux... Vous aurez soin de ne pas vous trouver là, ou de vous éloigner à son arrivée. — Mais, ma tante, quelle raison, et qu'avez-vous à me... — Ne suffit-il pas, miss, reprit Fanni avec un ton d'aigreur insolente, que ma mère vous ordonne une chose pour que vous obéissiez sans observations? » — Voyez-vous la *bonne* bête! — Et la mère et la fille se levèrent brusquement et laissèrent Lydia toute seule et tout accablée. — Comme la pauvre enfant avait les yeux fixés à terre, elle aperçut presque aussitôt dans le sable à côté de son

banc, un papier écrit, et, sur ce papier, son nom qui la frappa d'abord parmi tous les autres mots, dont il se détachait en caractères plus lisibles. Elle ramassa ce papier, reconnut l'écriture du comte Henry, dont elle avait quelques lignes sur son album, et avant même de s'en rendre raison, elle l'emporta, tremblante d'émotion, dans une partie reculée du bosquet. C'était une lettre déployée, elle en chercha vite l'adresse :... *A mistriss B**** ! La destinée de Lydia était peut-être dans cette lettre, mais cette lettre n'était point à elle... Sa tante qui l'avait peut-être indignement trahie méritait bien une trahison, pour ainsi dire involontaire ; mais la faute serait la même devant Dieu ! La lettre écrite à un autre doit être un dépôt sacré ; c'est le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal... Lydia y toucherait-elle ? La curiosité a perdu la première femme ! Lydia se mettra sous la garde de son bon ange, et elle ne voudra pas risquer son âme, fût-ce pour sauver sa vie !... C'est alors que la jeune fille, entourée et couverte de mystérieux ombrages et à moitié cachée parmi des roses vierges, appuya son coude sur le socle d'un grand vase de marbre antique, posa de son autre main le papier respecté contre son cœur, et regarda tristement devant elle. L'art grec eût représenté ainsi la statue de la discrétion.

Cependant mistriss B*** ne trouvant plus sa lettre, revenait inquiète sur ses pas. Elle apperçut Lydia dans cette attitude et la lettre à sa main. Elle ne douta pas que sa nièce n'eût tout lu... comment aurait-elle supposé tant de vertu ? et se répandant tout à coup en reproches : « Eh bien ! oui, il vous avait demandée en mariage la veille de son départ, cet insensé ! vous, vous qui n'avez ni rang, ni fortune, ni d'autres qualités qu'une coquetterie hypocrite, dont il a été séduit un instant ; et moi, par égard pour sa famille, pour lui-même... par un juste sentiment de dignité offensée dans la personne de ma fille, la seule femme qui lui convienne, j'ai dû m'opposer à cette coupable folie ; j'ai dû même, pour faire tomber le bandeau funeste de ses yeux et pour paralyser dans ses mains le consentement qu'il venait de recevoir de son père, aussi faible que lui, j'ai dû lui dire que vous aviez dans le cœur une autre affection,

et que vous étiez promise.. Vous avez vu cela dans cette lettre que votre criminelle astuce m'a soustraite. Vous y avez vu aussi qu'en venant prendre congé de vous demain, aujourd'hui, tout à l'heure peut-être, il désire ne pas vous rencontrer... C'est moi qui ai tout conduit, et je m'en glorifie. Je hais un bonheur non mérité autant qu'un malheur injuste. Je vous hais, sortez de chez moi. »

— Ah! madame, je sortirai d'ici en vous pardonnant tout, reprit Lydia, tout, excepté votre mensonge, excepté de l'avoir trompé sur mes sentiments et de lui avoir donné de moi une opinion que je voudrais seulement pouvoir lui arracher, et je mourrais heureuse. O ciel! il a pu prendre pour une coquetterie misérable, pour un jeu honteux, l'émotion si vraie et si pure que j'éprouvais auprès de lui! Et il a cru ce mensonge, il m'a quittée en me méprisant! Ah! mon malheur n'est rien à côté de mon opprobre... Voilà votre lettre, je ne l'ai pas regardée et j'allais vous la rendre, et c'est vous qui m'avez tout appris; je ne mens pas, moi! Oh! mon Dieu! vous qui savez mon secret, vous qui savez que je l'aime, rendez-moi du moins son estime, et ôtez-moi la vie!...

— Ah! la mienne est à vous, divine Lydia! s'écria quelqu'un en tombant à ses pieds.

C'était le comte Henry. — Il revenait de sa petite absence, et il cherchait mistriss B*** dans le parc afin de lui faire ses adieux, lorsqu'il entendit d'une allée voisine quelques mots de cette scène si intéressante pour lui. Il se cacha pour entendre la suite... et le dénouement est facile à prévoir.

Le bonheur de miss Lydia, la nouvelle de son prochain mariage avec le comte Henry fit grand bruit, le soir même, parmi les gens du château et dans tous les environs. — Sir Williams B*** apprit tout cela fort peu de jours après... dans le *Morning-Chronicle*.

EMILE DESCHAMPS.

JAPHET.

I. LE COLON.

C'était un digne et honnête homme que ce bon M. Will, un des plus riches colons de la Basse-Terre; il était riche, puisque ses plantations s'étendaient depuis la pointe de l'*Acoma* jusqu'au *Carbet*; il était bon, car ses voisins le taxaient de faiblesse envers ses noirs.

Le fait est que M. Will recevait le *Times :* aussi, l'esprit négrophile de cette feuille avait-il développé en lui les sentiments de philanthropie qui seraient peut-être restés enfouis au fond de son cœur, si leur germe n'avait été fécondé par la lecture de cette estimable feuille, lecture que le colon comparait poétiquement à la bienfaisante rosée qui fait poindre et éclore les cannes à sucre; car le colon était lettré, fort lettré, et avait lu bien autre chose que le *Code noir* ou la *Mercuriale de la Jamaïque.*

Or, un matin, M. Will fut visiter sa sucrerie de l'*Anse aux bananiers* : devant lui, deux nègres armés de coutelas marchaient pieds nus; ces fidèles serviteurs, couverts de simples caleçons de toile, devaient, en battant des *haziers* épineux, frayer un chemin à la mule

de leur maître et détruire les reptiles qui auraient pu la piquer mortellement; car vous saurez que le serpent *fer de lance* des Antilles est fort dangereux, et que le colon tenait tant à sa haquenée, qu'il ne l'eût pas donnée pour cinquante quadruples. On arriva. Le commandeur de l'habitation de l'*Anse aux Bananiers* fouettait un nègre attaché à un poteau. « Holà! Jacob, dit M. Will, qu'a fait cet esclave?—Maître, il arrive de la geôle; il s'était enfui *marron* [1]... son *droit* est de cinquante coups de fouet; mais comme vous avez réduit les peines de moitié, ça ne nous fait que vingt-cinq... Je suis au douzième...—Continue! » dit le Titus; et il s'en fut aux acclamations de ses nègres, qui étaient réellement fiers d'avoir un si bon maître.

Il entra dans le moulin à sucre. Cette machine se compose de deux énormes cylindres de pierre qui tournent sur leur axe en laissant au milieu d'eux un étroit intervalle dans lequel on introduit des bottes de cannes, que l'on avance à mesure que le mouvement de rotation les attire et les broie.

Comme le colon marchait sur les feuilles de palmiers dont on avait jonché le sol, il ne fut point entendu d'une jeune négresse qui présentait des cannes au moulin... Mais ce n'était pas le moulin que regardait la pauvre fille... ses yeux étaient tournés vers un jeune et beau nègre aux regards vifs, aux dents blanches, à la peau noire et brillante.

Or, le beau nègre s'approchait quelquefois pour effleurer les lèvres vermeilles de la négresse; mais elle baissait la tête, et la bouche de son amant ne rencontrait que ses cheveux longs et soyeux.

Alors elle riait aux éclats la pauvre fille... et les deux cylindres attiraient toujours les longues cannes, et elle, suivant leur mouvement, approchait de la meule sans y penser, occupée qu'elle était des doux propos de son amant.

« Mélie, lui disait-il, tu me refuses un baiser... et pourtant je t'ai

[1] On appelle nègres marrons ceux qui s'échappent des habitations pour aller vivre libres sur la montagne. Ce crime est puni du carcan et de cinquante coups de fouet.

fait de beaux colliers avec les plumes rouges du colibri : souvent, j'ai surpris pour toi l'anoli aux écailles bleues et dorées; je t'ai donné une pagne qui eût fait envie à la plus belle mulâtresse de la Basse-Terre... Vingt fois j'ai porté tes fardeaux; ces cicatrices profondes prouvent que j'ai reçu pour toi la punition que tu méritais quand tu laissas échapper le ramier favori du maître... et pour tout cela, un baiser! un seul!... »

Mélie n'était pas ingrate, non ; aussi elle avançait en souriant ses lèvres de corail... lorsqu'elle poussa un cri horrible qui fit retourner l'honnête colon, cherchant déjà le commandeur pour livrer à son fouet la négresse indolente et rieuse.

Toute à son amour, avançant toujours machinalement sa main vers le moulin, la malheureuse ne s'était pas aperçue qu'il ne restait plus de cannes à moudre; et, au moment où son amant l'embrassait, elle engageait sa main entre les cylindres qui, continuant leur mouvement d'attraction, l'eurent bientôt écrasée. L'avant-bras suivait la main, lorsque le jeune nègre sauta sur la hache de salut [1], et d'un coup sépara le bras de l'avant-bras, qui disparut broyé entre les deux meules...

Le nègre fut condamné à quarante coups de fouet pour avoir retardé la fabrication et *détérioré* une négresse de son maître. Quant à Mélie, on lui fit grâce des coups qu'elle devait recevoir pour son imprudence, car elle ne s'appartenait pas, et le mal qu'elle s'était fait était un dommage bien plus grand pour son maître que pour elle-même; elle n'y perdait qu'un bras, lui perdait cent gourdes [2]; et puis on l'envoya à l'infirmerie de l'habitation, car, avant tout, il faut être humain. Alors, ce furent de nouvelles clameurs de joie; le colon rentra au bruit des bénédictions de ses esclaves, alluma son cigarre, s'étendit sur son lit de maroquin, entouré d'une légère moustiquière, but frais et ordonna à ses gens de lui envoyer Japhet dès qu'il appellerait.

[1] Ces accidents sont si fréquents qu'il y a toujours une hache auprès du moulin pour servir à cet usage.

[2] Un noir mutilé perd au moins un tiers de sa valeur.

Puis, comme rien ne dispose tant à la tranquillité qu'une bonne action, il s'endormit bientôt profondément.

II. JAPHET.

Japhet, nègre congo d'une intelligence rare et d'une adresse peu commune, eut pendant longtemps la surveillance des chiens de chasse de M. Will, qui lui avait donné par là une marque bien probante d'estime et de confiance. Depuis quelques jours pourtant, Japhet, évincé de cet emploi par un autre esclave, devenait sombre, taciturne, maigrissait, ne répondait plus aux caresses de sa femme *Isida*, et touchait à peine au *manioc* qu'elle lui préparait tous les soirs en soupirant. Quand on vint lui annoncer que le maître le demandait, il était assis dans sa case, immobile, les yeux fixés sur un berceau vide, et dans un accablement tel, qu'il fallut le secouer fortement pour le tirer de sa rêverie, lui autrefois leste et gai, lui un des coryphées du *Calalou* et du *Bamboula*, lorsque, par un beau soir, les nègres dansaient sur la savane, au bruit des tambours et des calebasses remplies des graines du caïtier. Il sortit sans regarder sa femme, et s'achemina vers la maîtresse-case, que l'on distinguait à ses persiennes vertes, à son toit brillant et poli et aux touffes de palmiers qui l'ombrageaient.

Le maître, à demi couché sur son lit, tenait un fusil de chasse dont il s'amusait à faire jouer les ressorts. Le nègre entra. Ses traits, empreints d'une tristesse profonde, étaient calmes et tranquilles, quand tout à coup l'expression violente de la haine et de la rage passa rapidement sur sa figure, qui reprit bientôt son immobilité mélancolique.

Ni l'air sévère du bonhomme Will, ni le fusil n'avaient ainsi excité la colère ou la crainte de Japhet, mais bien la vue d'un brave nègre qui, assis aux pieds du maître, s'ébattait avec un superbe épagneul, et laissait voir, à son souris malin et insultant, qu'il remplaçait le pauvre Japhet dans la confiance du colon.

« Japhet, dit le digne M. Will, je m'aperçois de plus en plus de ta négligence... D'abord, tu maigris, tandis qu'un bon esclave doit

toujours être bien portant pour faire honneur à son maître, et représenter le plus d'argent qu'il peut... Mes chiens dépérissaient, je t'en ai ôté la surveillance; je t'avais donné la direction de la *purgerie*, tu t'en acquittes fort mal... Tu ne mettras plus les pieds chez moi; tu partageras les travaux des autres esclaves, tu ne me suivras plus à la ville; c'est Cham, dit-il en montrant le nègre qui était à ses pieds, c'est Cham qui te remplacera désormais. »

Et alors vous eussiez dit que les yeux de Japhet allaient sortir de leur orbite; il tenait la clef de la porte, il la serra si violemment qu'elle fut tordue...

« Pardon, maître... pardon, murmura-t-il après un moment de silence... il n'y a que neuf jours que je néglige mes devoirs : jusque-là... — Jusque-là, c'est vrai, tu t'étais montré un digne serviteur, dit le colon en jetant un morceau de sucre à Cham, qui le disputa à l'épagneul; mais, depuis, il a fallu mon humanité pour ne pas te laisser mourir sous le fouet du commandeur, car Dieu me damne si je sais à quoi attribuer ce changement dans ta conduite. »

Alors Japhet, comme s'il fût sorti victorieux d'un combat qu'il se livrait intérieurement, articula avec peine et angoisse : « C'est que depuis neuf jours mon fils a disparu... et je ne puis penser qu'à cette perte cruelle... Je l'aimais tant, mon premier né !

— Ton fils a disparu ! répéta l'honnête Will, en se levant sur son séant et ajustant Japhet avec son fusil qui heureusement n'était pas chargé (car Japhet valait au moins trois cents gourdes). Ton fils a disparu !... misérable !... un négrillon congo de la plus belle espèce !... Non content de laisser dépérir mes chiens, tu maigris, tu me perds ton fils... tu veux donc me ruiner? Songe bien que si demain, à pareille heure, ton fils n'est pas retrouvé, que si, dans dix jours, tu n'as point un embonpoint raisonnable, tu seras châtié d'importance. Va-t'en, que je ne te voie plus; et toi, mon fidèle Cham, tiens, voici une montre que j'avais destinée à cette brute... prends-la... tu la mérites, car tu me sers mieux que je ne l'ai jamais été par cet idiot... Et toi, sors... ou pardieu, tu connaîtras ce que pèse la crosse de mon fusil. »

Il faut savoir jusqu'à quel point sont portées l'envie et la jalousie chez les nègres, pour concevoir ce qu'éprouva Japhet. Il s'en fut à reculons, les bras croisés, ne dit pas un mot; mais son regard, fixe et ardent, était attaché sur Cham avec une expression indéfinissable.

Quand il fut dehors, il poussa un éclat de rire qui fit tressaillir M. Will, tandis que Cham se livrait à une joie d'enfant en approchant la montre de son oreille pour écouter le bruit du mouvement.

III. LES EMPOISONNEURS [1]

Il était nuit; on n'entendait que le bruissement des longues flèches de palmiers balancées par la brise du soir, les cris aigus des anolis ou le chant plaintif des ramiers et des jerrys.

Un homme gravissait péniblement les rochers à pic qui forment la base de la Soufrière, montagne située vers le nord-ouest de la Jamaïque. Tantôt il s'accrochait aux lianes qui flottaient sur les masses de granit rouge ; tantôt, à l'aide d'un bâton ferré dont il se servait avec une adresse singulière, il s'élançait d'un quartier de roche à un autre, et vous eussiez pâli de le voir suspendu au-dessus de ces précipices sans fond... Une fois, épuisé de fatigue, glissant sur la pente rapide d'un ravin, cherchant un point d'appui et croyant voir se balancer près de lui un de ces beaux cactus aux fleurs rouges et bleues, il le saisit, haletant... puis tout à coup il rejette avec horreur ce corps froid et visqueux... c'était un long serpent qui se jouait au clair de lune. L'homme alors roule et bondit sur la roche;

[1] Il existait encore en 1822 dans toutes les Antilles françaises et anglaises la secte des empoisonneurs. Cette espèce de tribunal secret, composé de nègres marrons, s'assemblait à époques fixes dans des retraites inaccessibles connues seulement des nègres de l'île. Là, chaque nègre apportait son sujet de plaintes, déduisait ses motifs de vengeance, et, après avoir prêté les serments nécessaires, on lui donnait le poison dont il pouvait avoir besoin pour détruire les bestiaux ou les blancs. Les derniers empoisonneurs furent suppliciés à la Guadeloupe en 1823. Les détails qu'on va lire, tels affreux qu'ils soient, sont en partie extraits des procès-verbaux, révélations ou actes d'accusation déposés au greffe de Saint-Pierre (Martinique).

mais dans sa chute, il rencontre une large touffe de raquettes fortes et épaisses; s'y cramponne, aperçoit un sentier à dix pieds au-dessous de lui, ferme les yeux, tombe, et reconnaît un chemin qui devait le mener plus directement au sommet de la montagne.

Cet homme, c'est Japhet, meurtri, sanglant; pas une plainte ne sortait de sa poitrine agitée; seulement son œil étincelait dans les ténèbres, et de temps en temps le nom de son fils s'échappait de ses lèvres. Enfin, après des efforts inouïs, il arriva au sommet de la montagne; elle était, en cet endroit, couverte de palmiers, d'aloës; de bananiers qui n'avaient pas encore été mutilés par le fer, et dont la végétation vierge et vigoureuse était si serrée, que Japhet n'aurait jamais pu pénétrer à travers ces milliers de plantes qui se croisaient et s'étreignaient en tous sens, s'il n'avait eu l'aide de son bon coutelas qui lui fraya bientôt un passage au milieu de cet épais fourré.

Et comme il commençait à apercevoir au loin une lueur rougeâtre qui éclairait les haziers, il se prit à sourire d'une étrange manière, s'arrêta, remit son coutelas à sa ceinture et prêta l'oreille... On n'entendait que les cris des anolis ou le chant plaintif des ramiers et des jerrys... Japhet se trouva dans une espèce de chemin frayé; il le suivit assez longtemps, prêtant toujours l'oreille avec attention... Il distingua bientôt un chant bizarre et solennel, mais faible et éloigné... il tressaillit et doubla le pas... Le chant devint plus distinct... Le nègre avançait toujours avec rapidité. Tout à coup on cessa de chanter; il se fit un moment de silence... et puis après on entendit comme des cris d'enfant, d'abord horriblement aigus, ensuite mourants et convulsifs... On eût dit que le nom de Japhet était mêlé aux derniers râlements de l'agonie.

Lui, terrifié, restait immobile, les yeux hagards... « Serait-il possible! disait-il... mon fils! mon premier né!... j'arriverais trop tard!... Enfer!... Japhet, m'a-t-on dit dans l'ombre, ton fils est à la Soufrière... Cham l'a livré... il sert peut-être aux charmes magiques... cours; vole à la montagne, il est temps... Malédiction! enfer!... Cham! Cham!... »

Et le chant bizarre et solennel devenait de plus en plus éclatant,

et Japhet courait toujours en blasphémant vers la lueur rougeâtre qui teignait de pourpre une partie des arbres gigantesques de la forêt, tandis que les autres se dessinaient noirs sur ce fond enflammé.

Le nègre arrive enfin, se jette derrière un quartier de roche qui projetait au loin son ombre, et regarde...

Au milieu d'une vaste clairière étaient rassemblés une foule de nègres, tous assis, les bras croisés, les yeux fixés sur trois noirs qui entouraient une cuve d'airain posée sur un brasier ardent; auprès, placée sur un long bambou, était une tête fraîche et saignante... c'était la tête du fils de Japhet; le reste de l'enfant bouillait dans la chaudière : car, outre deux pintades blanches, cinq têtes de serpent, trois vers palmistes et un ramier noir, il avait bien fallu, pour que le charme fût complet, se procurer le corps d'un enfant de douze ans. Aussi, les empoisonneurs, guidés par Cham, s'étaient-ils emparés du jeune Japhet, un jour, qu'égaré au coucher du soleil, il poursuivait de belles perruches bleues sur les bords déserts du lac Salé.

Quand Japhet eut reconnu la tête de son fils, rapide comme l'éclair, il tira son coutelas, mais ses membres se dérobèrent sous lui et il tomba assis, immobile, au pied du rocher.

Ce n'est pas tout : Japhet avait reconnu Cham au milieu des noirs. Tout s'expliquait maintenant. Cham lui avait dérobé son fils, sachant qu'accablé par une perte aussi cruelle, il négligerait et abandonnerait la place que lui, Cham, désirait si ardemment; et puis, pour utiliser l'enfant et se mettre bien avec les empoisonneurs dont il pouvait avoir besoin un jour, il leur avait livré sa victime. Dans cette occurrence, ce que fit Cham pour se mettre en place se fait partout; seulement les moyens diffèrent.

Les trois noirs continuaient leur opération; à un signal donné, ils s'accroupirent sur des blocs de rochers, et on leur amena un jeune nègre.

« Que veux-tu? lui demanda un des trois chefs qui avait le front presque caché sous ses cheveux blancs et crépus.— Vengeance sur mon maître, sur ses biens, ses enfants et ses bestiaux! — Qu'a-t-il fait?

— Mon père était vieux et cassé; comme le maître a appris que l'on donnait beaucoup d'argent des esclaves suppliciés [1] et qu'il n'aurait pas eu deux piécettes de la peau de mon père, en le vendant à l'encan, il l'a faussement accusé de vol, l'a fait condamner, a reçu le prix de son sang; et à l'heure qu'il est, le corps du pauvre vieux Milk se balance au milieu de la grande savane de la Basse-Terre! — Approche et attends, » dit le nègre aux cheveux blancs.

Un autre plaignant se présenta, c'était un gai et jovial compagnon; autant les traits du fils du vieux Milk étaient hâves et creux, autant la figure de celui-ci était lisse, pleine et rebondie : l'interrogatoire recommença.

« Que veux-tu? — Je suis de l'habitation de l'Anse Nelson, mon digne père; le maître est bon, nos cases sont saines et propres, les fruits de nos jardins sont à nous, et jamais on ne sépare nos femmes de leurs enfants avant qu'ils n'aient atteint leur quinzième année; la morue sèche et le manioc se distribuent abondamment, et tous les dimanches il fait beau nous voir sauter et bondir sur le bord de la mer, ou plonger au fond de l'eau, pour rapporter les gourdes que le maître abandonne au plus adroit nageur; quant au fouet du commandeur, dit-il en riant, nos enfants s'en servent pour retourner les tortues sur la grève, et vingt de nous ont refusé d'être affranchis, pour rester avec un aussi bon maître. — Que veux-tu donc, alors? dit le vieux nègre avec impatience. — Patience, mon digne père, m'y voici; le planteur de l'Anse Nelson est riche maintenant, il veut retourner en Europe; alors l'habitation sera peut-être achetée par un mauvais blanc, qui fera remettre des lanières neuves au fouet du bourreau; aussi, les noirs de l'Anse Nelson m'envoient vers toi pour te demander de frapper notre bon maître dans ses récoltes et

[1] Pour engager les propriétaires d'esclaves à ne pas les dérober aux châtiments prononcés par les tribunaux, le gouvernement les indemnise de la mort d'un nègre frappé par la loi, en leur payant une valeur moyenne de 300 gourdes, ce qui engage quelquefois des colons à essayer des coups de commerce dont nous parlons, en faisant condamner à tort de pauvres vieux esclaves infirmes, qui, n'ayant plus aucune valeur, ne rendant aucun service, coûtent plus qu'ils ne rapportent. Comme le bourreau en donne une fort bonne somme, on voit que c'est un bénéfice bien clair pour les propriétaires de noirs.

ses bestiaux, afin de le ruiner assez, pour qu'il ne puisse de longtemps quitter l'île, et que nous le conservions encore, ce maître chéri[1] ! »

Le vieux nègre poussa un grand cri, auquel tous les noirs répondirent, appela le fils de Milk et l'esclave de l'Anse Nelson, les fit agenouiller, et leur dit : « Jurez-vous par la croix de pierre qui est près de la maîtresse case, par le sein de votre mère et les yeux de vos femmes, de garder le secret sur ce que vous avez vu ? — Nous le jurons. — Savez-vous qu'à la moindre révélation vous tomberez sous le couteau des fils de la Soufrière ? — Nous le savons. — Vous engagez-vous par serment à servir la haine de vos frères, même sur vos enfants et vos femmes, s'il fallait arriver là pour se venger plus sûrement d'un blanc ? — Nous le jurons. »

Alors un nègre fut chercher plusieurs paquets de plantes vénéneuses dont les nègres, seuls, connaissent la propriété : le chef de la secte les exposa à la vapeur de la chaudière, en fit deux portions, et appela Milk et Cuddy.

Puis, trempant un roseau dans la chaudière, il les stigmatisa au front, aux sourcils et à la poitrine.

Après il leur distribua à chacun le poison, en leur expliquant son usage, son emploi, et leur fit renouveler le serment sur la tête de l'enfant.

Japhet tressaillit d'une manière affreuse.

Alors le brasier ne jetait plus qu'une lueur pâle, incertaine ; les nègres se séparèrent en se donnant rendez-vous à dix-sept jours de là, et les marrons regagnèrent leurs antres inaccessibles. « Dans dix-sept jours ! dit Japhet en bondissant ; dans dix-sept jours, Cham !... »

Deux heures après, il était dans sa case, auprès de sa femme Isida, qui priait en pleurant devant le berceau vide de leur enfant, et l'on n'entendait au dehors que le bruissement des longues flèches des palmiers balancés par le vent, les cris aigus des anolis et le chant triste et doux des ramiers et des jerrys.

[1] Historique.

IV. FÊTE.

A quelques vingt jours de là, tous les colons de la Jamaïque semblaient s'être rassemblés à la Basse-Terre, et c'est à peine si la maison vaste et commode du bonhomme Will pouvait contenir la foule des visiteurs.

Au milieu de son grand salon boisé de cèdre et d'acajou, où le soleil n'entrait qu'à travers des jalousies et des rideaux étroitement fermés, des nègres richement habillés offraient tour à tour les ananas et les pastèques sortant des glacières, les longues bananes si douces au goût, l'avocat, ou beurre végétal, qui enferme le poison le plus subtil, la goiave, le gingembre, et une foule de fruits cristallisés dans un sucre brillant et candi, qui étincelaient comme des diamants; et puis deux maîtres-d'hôtel faisaient circuler de larges jattes de punch au rhum, au tafia, au gingembre, que l'on servait avec de petites tranches de choux palmistes saupoudrés de sucre et de vanille ; vrai, c'était alors un élysée que le salon du bonhomme Will.

Là se pressaient, se heurtaient de jeunes et vives créoles aux yeux noirs et brillants, rieuses, souples et légères comme les filles de Grenade; à leur doux et frais sourire, au piquant abandon de leur toilette, on reconnaissait les brunes Jamaïquoises; d'autres, à demi couchées dans des hamacs de mille couleurs, se faisaient mollement balancer par des jeunes hommes aux cheveux noirs, et rapides, effleuraient le sol de leurs jolis pieds et agitaient en riant les longues plumes bigarrées de leurs éventails.

La gaîté la plus folâtre régnait dans cette délicieuse demeure : seulement, de temps en temps, on suspendait ces jeux pour demander avec impatience : « Quand donc arriveront-ils ? »

C'est qu'il y avait tant de choses à faire à la geôle! Figurez-vous cinquante nègres ou négresses à calmer, à confesser, à pendre; ce n'était pas chose facile : ensuite les troupes à placer, la marche de la cérémonie à régler, d'autant plus qu'il était survenu un incident

fort délicat : les deux autorités civile et militaire de la colonie voulaient jouir de la vue du cortége; mais il fallait commencer par l'une ou par l'autre : c'était une espèce de faveur ; le cas embarrassait terriblement le chef de la geôle, M. Johnson, qui, se rappelant tout à coup le *cedant arma togæ* du collége d'York, donna l'ordre de faire passer les nègres d'abord devant l'hôtel de l'autorité civile. Vous voyez donc bien qu'on devait s'impatienter chez le digne M. Will, qui demeurait juste à côté du gouverneur militaire.

Pourtant, on entendit bientôt un roulement sourd, qui devint de plus en plus distinct, puis ces cris : Les voilà! les voilà! On se précipita aux fenêtres; chacun prit sa place, excepté une jeune fille qui n'en put avoir; elle se mit à pleurer; car elle ne vit rien, la pauvre enfant!

Au milieu d'une croisée se carrait le bonhomme Will : « Ah ! ah ! mes scélérats! ce n'est pas malheureux qu'on vous ait enfin saisis; et cela grâce à qui? disait-il en se tournant d'un air suffisant vers sa société; grâce à moi, ou plutôt à ce diable de Japhet, qui nous découvrit le pot aux roses : par exemple, ce que je ne lui ai jamais pardonné, c'est d'avoir si horriblement mutilé Cham après sa mort; que, non content de l'assassiner, il l'ait encore... brrr, cela fait frissonner... Mais enfin, que Dieu ait l'âme de ce pauvre garçon! car c'est lui qui nous a conduits dans la retraite des empoisonneurs, avant de se précipiter dans les abîmes du Morne-aux-Loups. — Ce qui n'a pas empêché la maudite secte de ruiner l'habitation de l'Anse Nelson à ce point, que ce pauvre Adams, qui allait réaliser une belle fortune, est obligé de se remettre à travailler comme devant : un homme chéri de ses nègres, c'est inconcevable ! reprit un autre colon. — A la bonne heure, dit l'honnête Will, à la bonne heure si le malheur n'accablait que des démons comme ce Garry, qui se défait de ses vieux nègres en les faisant pendre ! c'est atroce! aussi, depuis la mort du pauvre Milk, il règne une mortalité effrayante sur son habitation. »

Les cris qui annonçaient l'arrivée du cortége interrompirent les colons : c'étaient les empoisonneurs que nous avons vus à la Sou-

frière; ils marchaient sur deux lignes, vêtus d'un caleçon de toile, les fers aux pieds et aux mains; à leur tête, était le vieux nègre aux cheveux blancs.

Ils se rendirent sur la place, où étaient dressées deux potences : l'exécution commença à cinq heures, à cause de la grande chaleur... A six heures, le vieux nègre aux cheveux blancs, que l'on avait réservé pour le dernier, passa la corde à son cou en disant, comme ses compagnons : « Malédiction éternelle à Japhet le traître!... »

On dansa toute la nuit chez le bonhomme Will, et l'on s'y amusa beaucoup, car depuis longtemps on n'avait vu pareille fête à la Basse-Terre [1].

EUGÈNE SUE.

[1] On sait quel intérêt s'attache aux premières esquisses des grands peintres, parce qu'on y retrouve la pensée et la création de leurs chefs-d'œuvre. Voici comment M. Eugène Sue, ce grand peintre littéraire, préludait à ses beaux ouvrages qui ont eu un si grand retentissement et qui méritent à tant de titres l'admiration qu'on leur accorde dans toute l'Europe. Ces pages, où apparaissent déjà les principales qualités du talent dramatique et coloriste de M. Eugène Sue, furent écrites en 1830 : elles devaient faire partie d'un livre intitulé, *Peintures de mœurs étrangères*, que l'auteur n'a jamais publié, mais dont il a employé quelques traits dans *Atar-Gull*, le *Morne au Diable*, etc.

BIBLIOPHILE JACOB.

LES FÉES DES PYRÉNÉES.

Aucune contrée de la France n'est plus riche en croyances pieuses, et qui se soient mieux conservées jusqu'à nos jours toutes parfumées de la naïveté du moyen âge. Aux douces doctrines de l'Évangile se sont mêlées toutes les fictions des temps intermédiaires, et jusqu'aux ombres des dieux qui ont été renversés par le christianisme; cependant tout est recouvert par un pur amour céleste, par le sentiment de la poésie qui entoure et de la religion qui domine ce peuple encore chrétien, peuple plein de foi, d'une noblesse qui dérive de sa force, et d'une bravoure à toute épreuve pour défendre ses vieilles affections et ses vieilles croyances.

Ainsi les rochers, les cavernes, les lacs, les sources, les fontaines, les rivières, les fleurs, le hêtre, les six arbres, ont encore un dieu, des divinités malfaisantes ou bienfaisantes, que la vengeance et l'amour, que les bonnes ou mauvaises passions prient ou révèrent comme aux premiers âges. Mais pour le savant, les mythes en sont inconnus. Les noms subsistent sur des fragments de pierre; le peuple ou-

blie les noms; la bonté du Dieu ou sa colère se sont seules perpétuées.

Au milieu de la grande chaîne dont les deux extrémités baignent dans les deux mers, la Maladetta s'élève au-dessus des monts voisins, comme un géant superbe au milieu d'une légion de colosses. Un des plus beaux fleuves de France s'élance de ces monts dans les vallées de l'Aquitaine. Sur la cîme resplendissante des glaciers se dresse un obélisque de granit : c'est le pic de Nethon ; nul mortel n'a encore pu le gravir. C'est là que les bergers on vu souvent un génie infernal qui affectionne d'autant plus ce lieu, que les hommes ne peuvent venir y troubler son sabbat; qu'ils ont vu ce génie appeler les tempêtes et jeter sur les plaines les ouragans, la foudre, les torrents de pluie et la grêle. Ce génie, c'est Avéronus, Dunsion, Agecon, Boccus, que, dans les temps antiques, les Ibères et les Celtes de ces montagnes adoraient, et que les bergers révèrent encore de nos jours. La science a retrouvé les autels de ces dieux au pied des monts d'Avéron, de Bouccon et de Bassoue. Non loin de cette partie des Pyrénées, au fond de la vallée de Barousse, d'où parvient le tribut des eaux qui la fécondent dans cette autre vallée qu'arrose la Garonne, s'élancent les Peyros-Marmès ; là, on creusa jadis une enceinte où furent placés des autels que de nos jours le respect des peuples environne. Les habitants, en passant devant ces monuments, coupent encore une branche d'arbre et la jettent en offrande aux génies de ces lieux, et d'autres fois ils vont répandre, la nuit, de l'huile sur le granit d'un moulin. Les danses, les jeux du peuple dans ces montagnes, ont leur archéologie ; les chants, les ballades, conservés par les vieillards, sont des traditions religieuses et guerrières, qui éclairent l'histoire de ces contrées. L'hymne de *Borouch* nous révèle peut-être une des plus précieuses traditions galliques et pyrénéennes. Si vous vivez quelque temps avec eux, vous rencontrez de jeunes filles à genoux, inquiètes dès qu'on les aperçoit, plaçant des bouquets sur la table des dolmen : elles étaient venues prier pour obtenir un époux ; une jeune femme était venue pour obtenir le titre de mère. Les pierres sacrées de Nistos sont encore l'objet des cérémonies étranges du culte qui leur est voué.

Les fées, vêtues de blanc, couronnées de fleurs, habitent encore le sommet du mont de Cagire; elles y font naître les plantes salutaires qui soulagent nos maux. On les entend, la nuit, chanter d'une manière douce et plaintive, à Saint-Bertrand, au bord de la fontaine qui porte leur nom. Quelquefois elles entrent dans l'intérieur du pic de Tergous, et transforment en fils soyeux, en vêtements de prix, le lin grossier qu'on dépose à l'entrée de leur grotte solitaire. Celui qui veut des richesses doit adresser ses hommages à la fée d'Escout. Là, sous un chêne millénaire, s'ouvre un antre profond, et le vase déposé près de cet asile impénétrable, est rempli par cette fée puissante de métaux précieux; mais il faut que la demande soit faite en termes qui lui plaisent; et si l'on a su deviner cette forme de langage, le succès est certain. Au sommet de la vieille tour de Marguerite croissent des violettes; sur ce donjon, à demi ruiné, les fées viennent, pendant les nuits d'été, former des danses où nul mortel n'est admis. Sous leurs pas entrelacés naissent ces fleurs dont les suaves exhalaisons se répandent dans la pittoresque vallée, que les flots de l'Ourse traversent avec rapidité en bruissant. Au dernier jour de décembre, chaque famille de cette région presque ignorée attend les fées avec anxiété. Un festin sacré est préparé pour elles dans la partie la plus reculée de l'habitation. Elles viennent, disent les montagnards, au milieu de la nuit, visiter ceux qui les aiment. Le *Bonheur*, sous les formes gracieuses d'un enfant dont la chevelure ondoyante est couronnée de roses, est apporté dans la main droite; le *Malheur*, sous la forme d'un enfant qui porte un sagum déchiré, aux joues sillonnées de larmes et la tête couverte d'un diadème d'épines noires, se trouve dans la main gauche. De nombreux troupeaux sur les montagnes voisines, des moissons abondantes, sont la récompense des habitants de la chaumière où elles sont reçues avec un amour fidèle et un faste rustique. Les désirs les plus secrets des jeunes filles des hameaux, connus des fées, en seront exaucés, si leurs mains ont soigneusement préparé le lait pur ou durci, et le pain blanc dont elles aiment à recevoir l'hommage. Mais de nombreuses infortunes s'accumuleront sur ceux qui ne leur rendent pas

un culte digne d'elles. Un incendie consumera leurs demeures, les loups dévoreront leurs troupeaux qui paissent sur le mont Sacou ou dans les prairies d'Yaourt et d'Érochède, la grêle brisera leurs épis jaunissants, et leurs fils mourront bien loin du toit paternel.

Les fées de ces montagnes (et partout où il y a des fées, presque tout le monde connaît leur goût et leur amour) choisissent pour demeure les fontaines les plus limpides. Mais ici elles ne se contentent pas d'une volupté stérile; elles entretiennent la chaleur bienfaisante des eaux thermales. On les voit guider de légères nacelles aux flancs bleus, à la poupe couverte de lames d'or, sur le beau lac d'Estoin, qu'environnent les monts de Solibiran, de Pocy-Moron et de Mége. Lorsqu'elles veulent protéger les habitants des eaux, souvent elles prennent des formes monstrueuses pour épouvanter les pêcheurs qui jettent leurs filets dans les lacs d'Ovat et d'Omar.

On raconte qu'une fois Hérodiade, qui parcourait les monts de Neonvielle, aperçut sur le lac d'Ovat l'élégante gondole des fées d'Ancizan : elle leur demanda de s'y asseoir près d'elles. Sa taille gigantesque et ses traits inspiraient l'effroi. Les fées refusèrent une si terrible compagne : furieuse alors, elle arracha d'énormes morceaux de granit des flancs de la montagne et les lança dans le lac où on les voit encore. La nef fut engloutie dans les ondes soulevées; mais Hérodiade ne put atteindre les fées, qui, pour se sauver plus promptement, prirent la forme de biches et se cachèrent dans les vastes grottes de Cibiran. Hérodiade, dont le nom indique sans doute une tradition chrétienne, est souvent rappelée dans les récits fantastiques qui charment près du foyer les longues soirées d'hiver.

Bensozia est une inspiration de l'antique Vénus des Pyrénées, qui avait un temple sur ce beau promontoire qui domine la Méditerranée. Ses longs cheveux blonds, tressés et relevés avec la grâce hellénique, supportent un diadème d'or et de fleurs des montagnes; des bracelets d'argent ornent ses bras arrondis. Pour former son corps, l'éternelle sagesse emprunta la taille de la fée d'Aliès. La nuit, montée sur un cheval blanc, elle parcourt les vallées. Devine-t-elle le rendez-vous de deux amants, elle frappe de sa baguette

d'or la porte de la cabane : c'est la fée du Bonheur, c'est Bensozia qui vient vous visiter. Elle vous promet de longues amours, d'heureux hymenées, de beaux enfants, une inaltérable santé. Mais vous lui devez vos hommages et vos offrandes. Chaque jour, durant le printemps et l'été, il faut jeter en secret, et pour elle, la plus brillante fleur de vos jardins dans le lit du gave ou du ruisseau qui fertilise la contrée. Chaque nuit d'hiver, il faut répandre encore pour elle quelques gouttes d'huile sur la flamme du foyer. On se rappelle avoir vu des femmes de ce pays voyager avec cette fée dans les airs, et avant de rentrer dans leur chaumière, elles furent introduites dans le temple ignoré de Bensozia; elles en ont contemplé les ornements éclatants comme le soleil, les hautes voûtes revêtues d'or, et les murs étincelants de pierreries. Mais tous les génies qui habitent ces montagnes ne sont pas bienveillants. Sur le pic d'Anie, est un esprit mélancolique, solitaire, inhospitalier. Sa taille surpasse celle du plus haut sapin ; son jardin, qu'il cultive avec soin, et d'où il écarte toujours les neiges et les frimas, est situé sur le haut du pic. Là, croissent des végétaux dont le suc a des puissances surnaturelles; la liqueur qui en provient décuple la force des hommes, quelques gouttes suffisent pour écarter les démons, gardiens des trésors que renferment les cavernes et les vieux châteaux. Si des étrangers voulaient cueillir ces végétaux puissants ou visiter la demeure du génie, celui-ci susciterait aussitôt d'effroyables tempêtes.

Les habitants de la vallée d'Aspe et du village de Lescun redoutent encore les terribles effets de l'implacable colère de ce dieu du mont escarpé.

Dans les profondeurs du lac de Tabe, habite un autre génie, non moins terrible. Ceux qui parcourent les bords de ce lac ne doivent prononcer que de chastes paroles, et malheur à eux s'ils troublent le calme des eaux en y jetant des pierres ! On a vu, quand des voyageurs oublient ou méprisent ces ordres ou ces avertissements de leur guide, un orage affreux envelopper la montagne, et quelquefois la foudre frappe l'incrédule ; à défaut de tonnerre, des feux, sous ses pas, sortant de la terre, l'entourent et le consument.

Les pâtres de l'ancien comté de Foix révèrent encore aujourd'hui les fontaines de leurs vallées, et elles reçoivent toujours leurs offrandes mystérieuses.

Lorsque les neiges ont disparu, les bergers se rassemblent aux premières lueurs du matin ; ils montent sur le haut de la colline, se mettent en cercle, et attendent en silence le lever du soleil; à peine a-t-il paru, que le plus âgé commence la prière, et tous écoutent avec le plus profond recueillement ; la prière achevée, le vieillard n'est plus le pontife de cette cérémonie ; ce n'est plus qu'un pâtre. Alors les bergers partagent entre eux les montagnes et les cabanes qui y sont construites, et forment de petites tribus ; chacun élit son chef ; le pouvoir revient toujours aux cheveux blancs, et celui qui l'a obtenu a le nom d'ancien ou de père. Ensuite les chefs s'assemblent, ils jurent d'aimer Dieu, de montrer la route aux voyageurs égarés, de leur offrir du lait, du feu, de l'eau, leurs manteaux et leurs cabanes, d'ensevelir les malheureux que la *tourb* ferait périr, de révérer les fontaines et d'avoir soin des troupeaux.

On trouve également dans les Pyrénées quelques-unes de ces femmes sacrées que le bon évêque de Couserans, Auger de Montfaucon, défendait, en 1274, de mettre au nombre des déesses.

C'est aux environs de l'antique Lapurdum des Escualdanas, que jadis on révéra la plus puissante des fées, Ontasuna-Maithagarria, ou Ontasuna l'aimable. Ses longs cheveux étaient noirs, ses yeux bleus ; une tunique de pourpre voilait son corps élégant sans en déguiser les formes ; une ceinture d'argent pressait sa taille gracieuse ; des brodequins d'argent formaient sa chaussure, et sa main droite agitait une lance d'or. Montée sur un cerf rapide, elle parcourait les montagnes et les forêts ; elle chassait les loups loin des bergeries. Au mois de mai, lorsque la zone neigeuse se rétrécit, que l'herbe croît et que les arbres reprennent leur parure, chaque pâtre lui offre la blanche toison d'un agneau.

Le nom d'Ontasuna réveille, parmi les bergers des Pyrénées, des souvenirs aussi tendres, aussi touchants, que les plus tendres et les plus touchantes fictions des vallons de la Grèce. Un jour (heureux

le poëte qui racontera cette naïve fiction !) un jeune Escualdanas, Lousaïde, si beau, si timide, que ses compagnons l'appelaient Zuhurra, conduisait les troupeaux de son père dans les prairies désertes qu'arrose l'Erreca. Il rencontra sur les bords du fleuve la fée puissante, et bientôt Ontasuna accueillit le naïf et premier hommage de Lousaïde; elle l'aima d'amour, disent les pâtres du pays; le troupeau du jeune pasteur s'accrut avec rapidité, et sa famille fut enrichie avec une promptitude qui étonnait ses voisins. Mais la vie de Lousaïde était liée à son amour. Les fées paient la constance de l'amant chéri par l'immortalité de l'existence et les biens du monde; mais elles punissent l'infidélité par une mort soudaine : ainsi l'a voulu un destin qu'elles-mêmes ne peuvent braver. Lousaïde rencontra sur le mont Aistaince, une jeune bergère de la vallée de Cize, moins belle peut-être qu'Ontasuna. Mais depuis longtemps la fée était absente. Lousaïde fut infidèle, et lorsque Ontasana revint dans la contrée, Lousaïde n'était plus. Le destin attaché à l'amour des fées l'avait tué. Ontasuna pleura le jeune et beau pasteur, elle pleure encore; un voile noir a remplacé sa ceinture, et pour éterniser le souvenir de ses regrets, elle donna le nom de Lousaïde à la vallée où repose son amant.

BARON TAYLOR.

CHRISTIAN LE BOSSU.

I

« Christian, dit M. Gissler, en montant dans sa chaise de poste, n'oubliez pas de faire ce qui est convenu entre nous. Je compte sur votre fidélité et votre intelligence.

— Soyez tranquille, monsieur, répondit Christian avec un sourire équivoque : absent ou présent, vous saurez tout. »

Le postillon fit claquer son fouet; la berline partit.

M. Gissler était un fort riche négociant de Berne. Il avait de quarante-huit à cinquante ans. Bien qu'il fût d'un âge plus que mûr et d'un physique passablement disgracieux, il avait épousé une jeune et jolie Parisienne, d'excellente famille, mais sans fortune. Virginie était aussi douce, aussi poétique, que son mari était dur, vulgaire et trivial. La pauvre jeune femme était bien à plaindre; et le despotisme ombrageux et défiant de M. Gissler devenait chaque jour plus insupportable. Il était jaloux de tout le monde, et particulièrement d'un jeune artiste français, nommé Charles de Pontarville. Ce jeune homme avait une âme ardente et enthousiaste comme Vir-

ginie. Depuis qu'elle était mariée, il l'aimait avec une adoration profonde; mais jusqu'alors, il n'avait point osé venir à Berne, dans la crainte d'éveiller les soupçons de M. Gissler, et de rendre Virginie encore plus malheureuse.

Il y avait dans les bureaux de M. Gissler, un personnage épouvantablement laid, nommé Christian : il était bossu, cagneux, mais singulièrement robuste, et taillé sur le même patron que le fameux sonneur de Notre-Dame, Quasimodo. M. Gissler avait une confiance illimitée en cet homme; Christian était, pour ainsi dire, son bouledogue, son chien de garde.

Mais suivons un peu Christian dans sa mansarde encombrée de paperasses. Ce hideux bossu a l'habitude de se parler tout seul; il a parfois des monologues presque aussi longs que ceux des pièces classiques.

« Oh! si j'étais riche! dit-il avec un sombre et fatal sourire. Patience! je le serai! je le serai!... »

Et il se laisse tomber dans un vieux fauteuil de cuir tout en lambeaux. Il demeure quelque temps morne et pensif.

« Oui, oui, reprend-il avec un air de triomphe lugubre, je ne serai pas toujours pauvre, à boire de l'eau claire, à croquer du pain dur dans mon chenil!... Oh! je prendrai ma revanche!... Il se prépare ici des choses auxquelles mon aimable patron ne songe guère, et moi, je saurai mettre à profit les circonstances! Que j'attrape seulement un bon secret, et j'en ferai tout de suite un pactole!... Ah! ah! mon estimable patron, vous me nichez sous les tuiles comme les chauves-souris; vous me faites manger de la vache au lieu de rosbeaf... Patience! patience! nous ferons mousser le champagne dans notre verre tout comme les autres!... »

Quelques jours s'écoulèrent. Virginie ne sortait point; et, du matin au soir, elle lisait dans sa chambre ses poëtes favoris.

Rien de plus charmant que cette jeune femme; c'est une physionomie douce et mélancolique; ses grands yeux rêveurs sont d'un bleu céleste; sa peau, d'une blancheur éblouissante, se colore à la moindre émotion d'une nuance fraîche et rosée; ses cheveux blonds

et d'une merveilleuse finesse, jettent comme une auréole de lumière autour d'elle, quand un rayon de soleil pénètre leurs touffes longues et soyeuses.

Depuis quelques jours, Virginie paraissait agitée ; tous les soirs en sortant de table, elle se promenait pensivement dans les allées sombres du jardin, et ne rentrait que fort tard, souvent même après minuit.

La lune venait de se lever ; mais sa lueur pâle et incertaine, glissant à travers de gros nuages, n'éclairait que faiblement l'allée ombreuse et touffue où Virginie se promenait la tête penchée.

Onze heures sonnent à une horloge voisine. Aussitôt Virginie double le pas, et, tournant la tête pour bien s'assurer que personne ne l'épie, elle se dirige vers une petite porte au fond du jardin.

« C'est l'heure! dit-elle. »

La porte venait de s'ouvrir : un homme entre. Ils échangent quelques mots à voix basse, et disparaissent ensemble dans l'obscurité. Alors, en les épiant dans les massifs de feuillage, voici les lambeaux de conversation qu'on aurait pu saisir :

— Oh ! que je suis heureux! Vous me faites revivre, quand j'attendais la mort!...

— Et moi aussi, je suis heureuse! Depuis huit jours, vous voir, vous entendre librement, quel ineffable bonheur! Mais, ô mon Dieu, cela ne peut durer... Et puis d'ailleurs, c'est mal, c'est tromper la confiance de mon mari.... Certes, je ne serai jamais coupable d'un crime... et pourtant j'ai des remords !

— Virginie, soyez sans alarmes : je vous aime assez pour ne vouloir pas troubler votre repos... Vous n'avez qu'une parole à dire, je m'éloigne ! On ne sait pas que je suis à Berne, personne encore ne m'a reconnu : dites, faut-il que je parte?

— Oh ! non, pas encore... Il faudra bientôt nous dire un éternel adieu... Pensée horrible ! dans quelques jours il faudra nous quitter... et vous m'oublierez peut-être, Charles !

— Oh ! vous ne le croyez pas!

— Charles, vous êtes jeune et beau, recherché... Mon Dieu! mon Dieu ! Vous aimerez une autre femme...

— Jamais! jamais! »

Virginie éclatait en sanglots; Charles ne pouvait retenir ses larmes, et ils allaient confondre leurs pleurs dans une étreinte douce et brûlante, lorsqu'un bruit singulier se fait entendre au milieu des arbres. C'est comme le pas d'un homme qui marche avec précaution sur les feuilles mortes, qui s'arrête de moment en moment.

— Dieu! s'écrie-t-elle, pâle et frémissante. Quelqu'un est ici... fuyez vite!...

— Ce n'est rien, Virginie, dit Charles, en affectant un calme qui est bien loin de son cœur. C'est le bruit du vent dans les feuilles...»

Mais le bruit des pas continue; seulement, il est plus faible et paraît s'éloigner.

« Fuyez, Charles! oh! fuyez sur-le-champ! Ne revenez plus ici... Je vous écrirai... »

Charles porte vivement à ses lèvres la main de Virginie toute frissonnante, et il s'éloigne avec précaution.

Quelques jours s'écoulent; Charles n'était point revenu. Virginie semblait en proie à la plus douloureuse perplexité. Un soir, elle était dans sa chambre, inquiète, agitée, pleine de tristesse et d'épouvante.

« Écrivons-lui! murmura-t-elle. Je ne puis vivre plus longtemps sans le voir!... Oh! Charles, combien tu dois souffrir! je souffre tant, moi!... »

Et d'une main convulsive, elle jette à la hâte sur le papier quelques lignes désordonnées et brûlantes comme son âme. Elle dit à Charles qu'elle ne peut être heureuse sans lui, qu'il vienne... Elle a bientôt cacheté sa lettre, qu'elle enferme dans un livre placé sur un guéridon. Puis, comme sa tête brûlait de fièvre, elle sort un instant, et va faire un tour de jardin pour se rafraîchir à l'air de la nuit.

A peine venait-elle de sortir, qu'une petite porte masquée s'ouvre dans la tapisserie, au fond de l'alcôve : un homme paraît, se dirige vers le guéridon et prend la lettre cachée dans le livre; puis, il rentre dans l'alcôve, et sort par où il est venu.

Quand Virginie revint dans sa chambre, elle était si accablée de fatigue qu'elle se mit au lit sur-le-champ. Son sommeil fut troublé jusqu'au matin par des cauchemars hideux.

A peine le jour commençait-il à paraître, qu'elle sonne sa femme de chambre :

« Mariette, dit-elle, vous êtes une bonne fille, et je puis compter sur vous : portez vous-même cette lettre où vous savez. »

En même temps, elle ouvrit le livre où elle avait renfermé sa lettre la veille : il n'y avait plus de lettre ! Virginie devint pâle comme la mort ; elle cherche partout sa chambre, elle bouleverse la commode et les armoires; elle feuillette et secoue les uns après les autres tous les livres de sa petite bibliothèque : rien !

« Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! je suis perdue !... disait-elle en se tordant les mains. Ma lettre est égarée... On me l'a prise, peut-être... »

On frappe discrètement à la porte; Mariette ouvre: c'est Christian.

« Pardon, madame, si je vous dérange, dit-il d'un air humble et respectueux. Je crois que madame a perdu quelque chose...»

Virginie tombe sans forces dans un fauteuil.

« Je voudrais parler à madame, à madame toute seule... ajoute Christian avec un air de soumission où perçaient la raillerie et l'insolence. »

Virginie fait signe à Mariette de se retirer.

Christian entre en faisant le gros dos et renfonçant sa tête énorme dans ses épaules, comme un ours qui sent le bâton.

L'entretien fut long et mystérieux... Lorsque le bossu quitta la chambre, il se frottait les mains, et riait d'un petit rire sec et métallique.

Virginie était comme foudroyée. Enfin, réveillée en sursaut, elle se lève, court à une table; et, sans même s'asseoir, elle écrit d'une main tremblante :

« Charles, fuyez !... Je suis perdue ! Mon mari sait tout !...»

Une heure après, Charles de Pontarville ouvrait cette lettre.

Sombre et calme, il chargea une paire de pistolets et sortit.

C'était vers la fin de septembre.

Il y avait quelques voyageurs réunis dans la grande salle de l'auberge de la cigogne, à Sarnen, chef-lieu du Haut-Unterwald.

On pouvait apercevoir, à l'horizon, dans les brumes, cette longue chaîne de montagnes neigeuses qui traversent l'Oberland bernois.

Sept heures sonnaient. Tous les voyageurs étaient partis, le sac sur le dos et le bâton à la main, pour continuer leurs aventureuses excursions. Il ne restait plus dans l'auberge que deux personnages assis à quelque distance l'un de l'autre. L'un deux, qui mangeait de fort bon appétit, eut bientôt vidé tout un flacon de kirsch posé devant lui sur la table.

L'autre voyageur était beaucoup plus jeune. Sa figure, d'une étrange douceur, exprimait la tristesse ; on comprenait sans peine qu'il avait bien souffert de l'âme et qu'il souffrait encore. Tout, dans ce jeune homme, accusait le désespoir, le découragement. Accoudé sur la table et le front dans une de ses mains, il regardait distraitement sa tasse de café pleine encore, sans l'effleurer des lèvres, et des soupirs, des mots vagues et confus s'échappaient de sa poitrine.

L'hôte, petit homme gros et rond, au ventre énorme, aux joues cramoisies, se tenait gravement derrière les deux voyageurs. Il suivait avec une extrême attention tous les mouvements du plus jeune ; et ses lèvres, agitées, inquiètes, ne semblaient attendre qu'un moment propice pour entamer la conversation. Plusieurs fois même, en désespoir de cause et n'ayant rien de mieux à dire, il avait prévenu charitablement le jeune homme que son café refroidissait. Mais l'étranger qui ne semblait pas l'entendre, était resté enseveli dans ses profondes méditations.

L'autre voyageur, qui avait quelque peu l'air d'un cyclope, dévorait avec un appétit de Polyphême. Cependant, il ne quittait pas des yeux son muet et sobre voisin. Parfois, se tournant vers l'aubergiste avec un soupir significatif, il avait l'air de lui dire :

« Voyez donc! ce pauvre monsieur est bien triste! Je le plains de toute mon âme. »

L'aubergiste interpréta ainsi le coup d'œil interrogateur de cet homme.

« Que voulez-vous? répondit-il, en haussant les épaules d'un air chagrin. Je n'y puis rien faire! Je m'égosille inutilement : toutes mes questions n'ont pas eu de réponse... Je peux même dire, continua-t-il en baissant la voix, qu'on m'a reçu tout à l'heure comme un chien dans un jeu de quilles!

— Monsieur l'hôte, dit le glouton d'un air discret, c'est peut-être bien quelque étranger qui ne connaît pas le pays... Je vais lui offrir de l'accompagner gratis.

— Vous en serez pour vos frais d'amabilité, monsieur, repartit l'aubergiste : on vous refusera net. J'ai proposé un guide à ce gentlemen, et il m'a répondu très-sèchement qu'il voulait se promener seul.

— Seul? Diable, il a tort!.. D'autant plus qu'il fera de l'orage... La journée s'annonce mal!

— Ma foi! dit l'aubergiste, je commence à croire que ce monsieur est malade... C'est quelque fièvre sans doute, quelque maudit rhume qu'il a gagné dans nos montagnes... Il ferait bien mieux de se fourrer dans un lit bien chaud, et de boire du vin sucré avec de la cannelle. Il y aurait vraiment conscience à laisser monsieur partir seul dans un pareil état! »

Alors, se rapprochant du silencieux personnage, il lui posa tout doucement un doigt sur l'épaule.

« Monsieur? dit-il.

— Que me voulez-vous? demanda le jeune homme d'un air sombre et presque effrayant.

— Pardon! je ne veux pas être indiscret... Mais vraiment vous avez l'air de souffrir...

— Oui, je souffre! »

Puis, d'une voix plus sourde, il ajouta :

« Je ne souffrirai plus bientôt!

— Vous souffrez? Ah ! monsieur, je le vois bien ! Vous êtes d'une pâleur, quoi ! Vous êtes blanc comme la tête de la Yungfrau !... Permettez-moi de vous donner un conseil : ne vous mettez pas en route, malade comme vous êtes... ce serait de la dernière imprudence !

— Je vais partir ! dit le jeune homme, en prenant son bâton ferré.

Il s'approcha d'une croisée ouverte ; puis, tendant le bras vers un point de l'horizon tout hérissé de crêtes neigeuses, aux formes dentelées et bizarres :

— Monsieur l'aubergiste, demanda-t-il avec douceur, combien me faut-il de temps pour arriver au pied de cette montagne si haute et si pointue, qu'on découvre là-bas ?

— Au moins sept bonnes heures ! j'espère bien que monsieur n'a pas l'intention de faire ce voyage-là aujourd'hui ? Monsieur n'aurait plus le temps...

— Cette montagne est fort escarpée, fort dangereuse, je crois ? poursuivit le jeune homme.

— Oh ! oui, monsieur : ce ne sont que rochers, torrents et précipices... c'est épouvantable ! et pour gravir jusqu'au sommet, il faudrait, je vous jure, douze bonnes heures, avec la légèreté d'un chamois ! Mais voyez donc, les neiges tombent déjà là-haut, et si vous aviez le malheur d'être surpris à mi-côte par un brouillard, je ne répondrais pas de vous !

— Mais on trouve des chalets, sans doute ?

— Oui, monsieur, deux ou trois ; mais, pour les dénicher, il faut parfaitement connaître la montagne. Tenez, monsieur, si vous avez l'intention d'entreprendre ce voyage-là, vous ferez bien de prendre au moins deux guides...

— C'est inutile, je trouverai mon chemin tout seul.

Puis, mettant dans la main de l'aubergiste une pièce d'or, il sortit.

— Pardon, monsieur, dit l'autre voyageur, qui le suivait à quelque distance ; si vous permettez, je vous accompagne ?

— Merci ! Nous n'allons pas du même côté.

— Au contraire, insista le voyageur officieux, je vais comme vous du côté de Brientz, et je n'emmène pas de guides ; la compagnie de ces gens-là est insupportable, elle gâte tout le plaisir du voyage. Mais quand je rencontre un touriste aimable, alors je suis très-flatté de faire route avec lui.

— Dans ce cas, monsieur, nos goûts ne sont pas les mêmes, répondit le jeune voyageur ; j'aime à cheminer seul.

— Mais c'est fort imprudent, je vous assure ! Lorsqu'on est deux, on peut se rendre service dans l'occasion. Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un voyage dans la montagne ? Eh ! eh ! si par hasard vous tombiez dans quelque précipice, dans quelque torrent, vous seriez bien aise d'avoir là un ami, un compagnon !

— Encore une fois, monsieur, je n'ai besoin de personne, et je vous remercie de votre obligeance.

Le jeune homme n'avait pas encore jeté un coup-d'œil sur l'individu qui lui parlait ainsi. C'était un petit homme fort gros, et comme empaqueté dans une blouse grise qui l'enveloppait de la tête aux pieds. Ce personnage, dont l'épine dorsale était singulièrement déviée, avait assez l'air d'un gnôme, d'un vampire ; on l'aurait pris, d'un peu loin, pour une de ces formes hideuses et chimériques qu'on entrevoit dans un cauchemar au milieu de la fièvre, ou bien encore dans ce tableau terrible et grotesque, qui nous représente la *Tentation de saint Antoine dans le désert*. Il renouvela plusieurs fois avec insistance sa proposition d'accompagner le jeune homme, en lui disant qu'il connaissait tout le pays, aussi bien et mieux que tous les guides de l'Oberland ensemble.

Mais, pour toute réponse à son offre obligeante, il n'obtint qu'un remercîment sec et péremptoire, qui devait couper court à la conversation.

Le gros homme prit donc le parti de voyager seul, et le jeune homme s'enfonça dans un petit chemin de traverse.

L'hôte, qui était resté longtemps immobile et debout sur le seuil de sa porte, n'abandonna son poste d'observation qu'après avoir perdu de vue les deux voyageurs.

— Eh! eh! dit-il à sa femme, en se grattant l'oreille. Je ne sais pas comment ça finira; mais entre nous soit dit, ma petite mère, ce beau gentleman ne m'a pas du tout l'air d'être ici pour voir nos glaciers et nos cascades... que Dieu le protége! car c'est un beau jeune homme, et qui paie bien! ajouta-t-il en faisant sonner sa pièce d'or sur la table.

Le jeune homme marchait depuis plusieurs heures d'un pas toujours plus rapide; il n'avait pas songé encore une fois à tourner la tête. Cependant les sentiers devenaient plus raides et plus difficiles; les pentes escarpées et pierreuses exigeaient toute la force et l'adresse d'un voyageur habitué aux montagnes. Souvent même le bâton ferré ne suffisait plus, et il fallait se cramponner aux saillies des rocs, aux débris des sapins renversés par la foudre et l'avalanche.

Mais bientôt les dernières traces de végétation avaient presque entièrement disparu, et tout, dans cette montagne aride et sourcilleuse, annonçait que l'empire des neiges allait commencer. Par moment, d'impétueuses rafales s'échappaient des gorges profondes, et passaient comme de funèbres plaintes sur la tête du hardi voyageur. Il entendait vaguement au loin bruire les clochettes de quelques chèvres éparses, qui broutaient sur la pointe des rocs, et que le berger rappelait en faisant retentir la corne des Alpes. Puis, des fragments de roche et de gros cailloux roulaient, bondissaient de pente en pente, jusqu'au fond des abîmes; c'était le pied des chèvres et du jeune voyageur, qui détachait et faisait tomber d'escarpement en escarpement ces espèces d'avalanches. Déjà la tête de la montagne disparaissait dans un amas confus de nuages; on découvrait à peine encore, au loin, la plaine toute bariolée de pâturages et de ruisseaux, comme une immense carte géographique, et les grands lacs qui se tordaient au fond des paysages, pareils à des serpents verts et bleus. De temps à autre, des vapeurs grises et flottantes

passaient rapidement devant les yeux du jeune voyageur, ou s'accrochaient, comme de grandes toiles d'araignée, à la pointe des rocs.

Les ténèbres commençaient à envahir les flancs de la montagne.

Après une marche longue et pénible, le chemin qui depuis longtemps n'était plus tracé, devint si rude et si fatigant que le jeune homme fut obligé de s'arrêter quelques minutes. Il s'assit pour reprendre haleine sur un morceau de roche. Alors il laissa tomber lourdement sa tête entre ses mains, et parut endormi; mais un orage grondait au fond de son âme, orage plus terrible et plus sombre que celui dont il était enveloppé sur cette morne crête des Alpes. La neige tombait, le vent sifflait avec violence : lui, demeurait toujours immobile.

« Oh! pensait-il sans relever la tête, il faut en finir! je suis un misérable! je l'ai perdue!... Elle était calme, heureuse et pure... et c'est moi!... je vais la venger! »

Et sa tête se relève un moment : il jette un coup d'œil à ses pieds, au fond du gouffre sombre qui allait bientôt le recevoir.

Une heure déjà s'était écoulée, et il n'avait pas changé d'attitude.

On ne distinguait plus la plaine qui était noire comme un abîme; mais on entendait toujours au loin, les bonds sourds des torrents qui bouillonnaient sur les roches, et le bruit du vent, qui ronflait tout en bas dans les ténébreuses forêts de sapins.

Le voyageur était plongé dans une si profonde rêverie, dans une si complète immobilité, qu'il avait l'air de faire partie lui-même de la roche où il était assis. Son manteau et ses cheveux étaient tout blancs de neige.

Soudain, comme agité d'un mouvement convulsif, il se lève, il penche la tête au dessus du précipice. C'était dans une des parties les plus lugubres de la montagne; et rien qu'à plonger un coup d'œil au fond de ce gouffre béant à ses pieds, il aurait dû sentir sa tête tournoyer sous le vertige, si quelque chose eût pu l'effrayer encore. On voyait confusément, dans l'ombre, une masse énorme de roches fracassées, tordues, amoncelées les unes sur les autres, comme dans une convulsion terrestre épouvantable. L'escarpement était si rapide,

que si par malheur on eût perdu un instant l'équilibre au bord du précipice, il n'eût pas été possible de se retenir; il aurait fallu rouler et bondir comme une avalanche, de pente en pente, de roc en roc, jusqu'au fond d'une gorge horrible, au fond d'un lac verdâtre encaissé dans la montagne, à cinq ou six cents pieds plus bas.

« Oui, ce lieu est bien choisi! murmura l'étranger. Adieu, pauvre ange, adieu! »

Et, fermant les yeux, déjà il s'élançait...

Soudain, un bras vigoureux le retient par un pan de son manteau. Il se retourne : un homme était debout derrière lui.

Cette apparition, dans un endroit semblable, avait quelque chose de fantastique; et, dans l'exaltation pleine de fièvre, dans le délire qui le possédait tout entier, il crut voir un spectre, il crut voir un esprit des glaciers, une de ces bizarres créatures avec lesquelles s'entretenait Manfred, dans ses funèbres hallucinations.

L'être singulier qui s'était trouvé là si à propos pour l'empêcher d'accomplir son fatal dessein, demeurait toujours dans la même attitude, sans lâcher le coin de son manteau.

« Qui êtes-vous? demanda le jeune homme.

— Que vous importe? Je viens pour vous sauver!

— Me sauver, dites-vous? il est trop tard. Croyez-moi, passez votre chemin, et laissez un malheureux, un maudit qui reconnaîtrait mal votre service... il faut que je meure.

— Jeune homme, je ne vous demande que cinq à six minutes, pas davantage... Ensuite, vous serez libre d'effectuer votre absurde projet, si je ne vous ai pas déterminé à vivre.

— Votre intention est bonne et charitable, monsieur, mais elle ne changera rien à ma résolution. Retirez-vous, croyez-moi, si vous ne voulez pas être témoin de ma mort...

— Jeune homme, vous avez tort, vous dis-je! vous devriez vivre... l'existence est belle encore pour vous : quand on aime! quand on est aimé!...

— Que voulez-vous dire?

— Je dis, mon brave jeune homme, que ce n'est pas à vous de

mourir, et qu'il faut laisser cet expédient vulgaire aux pauvres maris trompés... ah! ah! »

Et ces derniers mots furent accompagnés d'un ricanement indéfinissable.

« Encore une fois, que voulez-vous dire, monsieur? Expliquez-vous!

— Ah! ah! ah! mon pauvre monsieur Charles de Pontarville...

— Vous savez mon nom? »

Charles tressaillit.

« Pardieu! continua l'autre avec un éclat de rire plus guttural; je vous connais à merveille. »

Cette voix âpre et moqueuse, ce n'était point la première fois que Charles l'entendait; mais il ne pouvait se rappeler en quelle circonstance elle avait frappé ses oreilles. Il s'élança vers l'être bizarre qui paraissait informé des choses qu'il aurait crues les plus secrètes; il se pencha vers lui pour le voir; mais la nuit était profonde. Néanmoins, il crut vaguement reconnaître l'homme qu'il avait rencontré, le matin même, à l'auberge de la Cigogne.

« Oui, je ne me trompe pas, c'est lui! s'écria Charles.

— Eh! eh! eh! vous me reconnaissez donc à la fin?

— Que venez-vous faire ici? dites. Pourquoi m'avoir suivi obstinément? Qui vous amène!

— Eh! eh! c'est le bon Dieu, ou le diable, comme vous voudrez! toujours est-il que je viens très à propos pour vous empêcher de faire une grosse sottise! »

Et dans l'accent du bossu, il y avait une certaine joie maligne et poignante, qui annonçait le triomphe de la méchanceté.

« Allons! allons! dit Charles en se croisant les bras. Je ne suis pas en humeur de plaisanter, monsieur. Vous avez découvert, en m'épiant, le projet qui m'a conduit ici; mais n'importe, il ne s'en accomplira pas moins! »

Et il se rapprocha du gouffre.

« Encore une fois, jeune homme, vous avez tort, reprit le bossu, en le retenant d'une main vigoureuse. Vous croyez, n'est-ce pas?

que cette pauvre femme que vous aimez est perdue par votre faute, que son mari sait tout? Eh bien! il ne se doute pas de la moindre des choses...

— Quoi! serait-il possible? s'écrie Charles. Mais non, un misérable nous a vendus! Il a livré cette lettre qui nous perd...

— Eh! non... puisque la voilà, cette lettre! »

En même temps, le bossu, éclatant de rire, tire de sa poche un papier qu'il met sous les yeux de Charles.

« Son écriture! Ah! je la reconnais! Donnez, donnez, monsieur!

— Un instant! il faut d'abord faire nos conditions. »

Le bossu avait allumé une petite lanterne, à la clarté de laquelle Charles put lire le contenu de cette lettre.

« Oh! dites, que voulez-vous? est-ce ma vie?

— Pas du tout, jeune homme : que diantre voulez-vous que j'en fasse, de votre vie? Il me faut du solide. Ecoutez : je suis pauvre comme Job, et j'ai une ambition colossale... oui, grosse comme une montagne! Voilà déjà bien longtemps que je vois tous les plaisirs, toutes les joies de la terre me passer railleusement devant le nez; et moi je veux jouir comme les autres! Depuis trente ans je suis plus malheureux que les pierres : on m'écrase parce que je suis pauvre, on me bafoue parce que je suis laid... Mais c'est égal, j'aurai mon tour, à la fin!

Le vent soufflait toujours avec une sourde violence; la neige tombait plus épaisse.

« Dites, que voulez-vous? est-ce de l'or? s'écrie Charles en tirant de sa poche une grosse bourse de cuir qui semblait fort bien garnie. Prenez! prenez vite... c'est tout ce qui m'appartient.

— Eh! eh! eh! vous plaisantez, mon jeune monsieur! Pour qui me prenez-vous? Je ne suis pas un mendiant! Votre bourse? non, non, fût-elle grosse comme ma bosse, et pleine d'or, ce n'est point assez!... Vous ne savez pas, jeune homme? ajouta-t-il avec un regard qui brillait comme une torche au fond de son œil cave : il me faut des monceaux d'or, des tonnes d'or, pour que je puisse y plonger mes deux bras jusqu'au coude! Voyez-vous! depuis longues

années, je n'ai qu'un rêve, qu'une idée, qu'un espoir : de l'or!

— Au nom du ciel, monsieur! dit Charles en joignant les mains, cette lettre! rendez-moi cette lettre!...

— Eh! eh! pas encore... Ecoutez au moins ce que je vous propose; c'est un marché.

— Oh! tout ce que vous voudrez, monsieur! j'y consens d'avance...

— Nous allons voir. Vous êtes artiste, par conséquent vous n'êtes pas avare...

— Oh! si j'avais des monceaux d'or, je vous les donnerais; mais je suis pauvre...

— Très-pauvre... Mais d'un moment à l'autre, vous pouvez devenir riche: vous avez un vieil oncle, un Harpagon, qui n'a pas d'autre héritier que vous...

— Oui, eh bien?

— Eh bien! jeune homme, il faut que vous me signiez ici, à l'instant même, une obligation de deux cent mille francs payables à la mort de M. votre oncle. En échange je vous donne, moi, cette lettre...

— Oh! oui, tout de suite! »

Charles saisit vivement une plume que le bossu lui présentait en ricanant.

« Mais je vous en conjure, monsieur, d'abord cette lettre... »

Il avait peur que cette mince feuille de papier, qui renfermait un secret terrible, ne fût emporté par un coup de vent.

« Eh! eh! un instant de patience! Comme vous êtes pressé! dit le bossu. Signez d'abord...

— Oh! n'est-ce pas, vous me jurez que son mari n'a pas vu cette lettre? Cet homme est si violent! il la tuerait!...

— Sans doute, il la tuerait. Mais soyez tranquille, je vous jure qu'il ne se doute de rien.

— Ah! vite, vite, que je signe! s'écria Charles en s'asseyant pour écrire sur un fragment de rocher. Tenez, dit-il en donnant au bossu un papier, que celui-ci porta vivement à ses yeux. Mais vite, la lettre; donnez que je l'anéantisse!...

— Bah! bah! l'anéantir? répondit le bossu, qui replia la lettre avec soin pour la serrer dans son portefeuille. Et quelles seraient mes garanties, je vous le demande? Comment ferais-je pour obtenir mon paiement, s'il vous plaisait un beau jour de nier ma dette? Eh! eh! devant quels tribunaux vous citerais-je pour une obligation de cette nature? Vous me feriez banqueroute!

— Quoi! misérable, quoi! ma signature, ma parole, ne suffisent-elles pas?

— Votre parole est excellente; votre signature est très-bonne... mais cette lettre vaut encore mieux, vous en conviendrez! Un beau jour nous pourrions ne pas nous entendre : dans ce cas-là j'aurais ma lettre, et pour me faire payer, je m'adresserais au mari...

— Malheureux! tu ferais cela? dit Charles en lui secouant le bras avec fureur.

— Eh! eh! sans doute, je ferais cela. Mais pour le moment il n'y pas de danger : vous pouvez être tranquille; mon intérêt, d'ailleurs, m'oblige au silence.

— Mais tu ne penses donc pas que cette lettre peut s'égarer! tu peux mourir... elle peut, d'une manière ou d'une autre, tomber entre les mains du mari... il faut que tu me la donnes, et tout de suite!

— Vous ne l'aurez pas, mon cher, puisque vous le prenez sur ce ton!

— Mais tu ne songes donc pas, malheureux! dit Charles, que nous sommes seuls ici... que l'abîme est profond sous nos pieds... que je suis le plus fort, et que tu es impitoyable?...

— Le plus fort, vous? Oh! oh! ce n'est pas dit!... murmura le bossu d'une voix sourde et funèbre. »

Cependant Charles secouait plus rudement le bras du bossu, et se rapprochait du gouffre plein de ténèbres et de nuages, au fond duquel on entendait bruire un torrent qui s'épanchait dans les eaux du lac.

Le bossu, dont le bras était toujours serré dans une main forte et jeune, commençait à frissonner de tous ses membres; mais peut-

être était-ce plutôt l'effet de la colère que de l'épouvante, car il était robuste lui-même, malgré sa petite taille. Son corps large et trapu, ses gros bras musculeux annonçaient un adversaire capable de résister longtemps, ou de faire payer chèrement la victoire.

« Me rendrez-vous cette lettre?... » Murmura Charles d'une voix tremblante.

En même temps il entraînait le bossu vers le bord du rocher.

« Eh! que m'importe la mort!.. C'est elle que je venais chercher ici!.. Pour la dernière fois, cette lettre!!...

— Vous ne l'aurez pas!

— Ah! malheureux!.. »

Charles n'en put dire davantage; la colère le suffoquait.

Il redouble d'efforts, il terrasse le bossu, et cherche à lui arracher la lettre que celui-ci vient de remettre dans son portefeuille.

C'était une lutte effroyable. Ils se tenaient embrassés furieusement à deux pas du gouffre; leurs cris et leurs imprécations se mêlaient au bruit sourd des rafales et du torrent.

Tout à coup le bossu parvient à dégager l'un de ses bras, il saisit un pistolet caché sous sa blouse; mais c'est vainement qu'il s'efforce de l'armer : une seule de ses mains est libre, l'autre est enfermée comme dans un étau. Pendant que ses doigts se raidissent inutilement contre la batterie du pistolet, il sent une main se glisser dans la poche de sa blouse et prendre vivement le portefeuille. Le bossu réunit alors tout ce qui lui reste de force; sa tête heurte violemment celle de Charles, qui, presque renversé du choc, lâche un instant le bras de son adversaire. Aussitôt un coup de feu retentit dans les échos de la montagne; mais la balle n'a fait que traverser le manteau de Charles. Ce dernier s'élance plus terrible sur le bossu qui vient de ressaisir le portefeuille : ce duel épouvantable continue avec plus de rage.

Soudain le bossu chancelle et tombe sur la neige glissante; il entraîne avec lui son antagoniste, et tous deux roulent sur le rocher en pente.

Mais bientôt s'élève un cri de douleur et de blasphème; puis un

bruit lugubre et sourd... comme le bruit d'un corps, et rebondit de rocher en rocher jusqu'au fond du gouffre !...

Quelques secondes après, le torrent et l'orage se faisaient entendre seuls dans cet effroyable site, et le roc, témoin d'un si horrible combat, était morne et désert...

Les deux ennemis avaient disparu...

Un mois après cette affreuse catastrophe, un berger découvrit dans une montagne de l'Oberland, au fond d'un précipice, le cadavre d'un homme à demi dévoré par les oiseaux de proie. C'était Christian.

M. Gissler ignora toujours ce qui s'était passé durant son absence; et Charles de Pontarville, bien sûr que sa vie et l'honneur de Virginie n'étaient plus menacés, repartit mystérieusement pour la France, désespéré, plus amoureux que jamais.

JULES LACROIX.

ALBA.

Ami, voici sans doute la dernière lettre que tu recevras de moi, datée de ce pays. Elle te porte la nouvelle de mon prochain retour. — Ouvre tes bras pour me recevoir!

Je me suis fait, pendant mon absence, la douce habitude de t'ouvrir mon cœur comme un livre, et de faire chaque jour pour toi un résumé fidèle de mes actes, de mes sentiments et de mes impressions. J'ai été sans pitié. De blanches qu'elles étaient, j'ai noirci à ton intention une centaine de feuilles qui n'en pouvaient mais. Toutefois, rassure-toi; le relevé de la journée d'hier sera, je l'espère, le dernier feuillet du livre. Je m'efforcerai aujourd'hui d'être hostile à toute poésie et à toute couleur locale. Je tire d'abord un cordon sanitaire autour de l'églogue et de l'idylle. Cette fois, tu ne recevras sous enveloppe ni contrebandiers, ni castagnettes, ni chapeaux en pain de sucre, ni manolas, ni combat de taureaux : il s'agit d'une histoire.

Ma dernière lettre, datée de Séville, t'annonçait mon départ pro-

chain pour Cadix. Je suis, en effet, dans cette ville, depuis peu de jours.

Quand tu partirais de Paris uniquement pour venir admirer le magnifique coup d'œil que présente Cadix de sa rade au soleil levant et repartir ensuite, je crois que tu ferais là un voyage tout à fait raisonnable. Tu n'imagines rien de plus charmant, de plus gai et de plus imprévu. On ne voit que deux couleurs, le blanc et le bleu. Le blanc, c'est la ville; le bleu, le ciel et la mer, d'un azur égal, limpide et profond. La ville, qui s'élève blanche et isolée au-dessus des flots, découpe gaîment dans le bleu de l'air ses grêles belvédères, ses tours légères, ses terrasses fenestrées. On dirait d'un charmant ouvrage en albâtre ou en filigrane, posé sur le velours bleu d'une console.

Habitué qu'on est, aux approches d'une ville, à n'arrêter les yeux que sur un chaos de toits noirs et pressés, on éprouve, à la vue de ce tableau inattendu, je ne sais quel charme saisissant et poétique. Le cœur bat, une allégresse infinie rayonne au ciel et sur les flots. La ville est là, devant vous, dans sa blancheur étincelante, et s'élève au milieu de cet azur et de cette lumière comme une cité de neige portée par les ondes et qu'on craint de voir se fondre aux premières ardeurs du soleil.

Ami, tu ne peux te former une idée de cette vive pureté de couleurs, de cet éclat, de cette limpidité. Dans les pâles contrées du Nord, la nature ressemble, à travers son voile de brouillard, à une vieille femme qui cache sous le linge de maigres appas dont elle est honteuse. Ici, elle me rappelle ces blondes Vénus du Titien, fières et souriantes dans leur radieuse nudité.

Toi qui as en horreur profonde les déplacements et la locomotion, toi qui as grandi auprès de ta cheminée et te croirais aux limites du monde si tu perdais de vue les moulins de Montmartre, tu prends en grande pitié, je le sais, ma vie de bohémien, cette vie au jour le jour, insouciante, facile, qui s'abandonne mollement au courant du flot qui l'entraîne. Dans ce monde, selon toi, on n'est compté pour quelque chose qu'autant qu'on est utile, qu'on a une carrière,

une profession, un état. Je n'ignore point, ami, cette haute vérité. Je ne suis, moi, ni député, ni membre de l'Institut, ni académicien, ni ministre, et l'harmonie universelle n'en est point troublée. Libre à toi de penser qu'il faut à l'homme un titre quelconque, une enseigne comme les boutiques, une étiquette comme les pots de cosmétique et les fioles d'apothicaire.

Il y a un an, mon père, tu t'en souviens, voulut me faire entrer dans je ne sais plus quelle ambassade en qualité d'*attaché*. Attaché! comprends-tu ce mot là? c'est-à-dire être pris par les pieds comme un arbre; être retenu comme un perroquet par la patte, ou comme le cheval l'est à un piquet, sans pouvoir outrepasser le cercle que sa corde lui permet de parcourir. Attaché!... je cours encore!

Je ne suis rien, vraiment; mais, sans prétendre ici faire bon marché de la société, je me trouve heureux de n'être que moi, moi sans entraves, sans contraintes. Aussi, je voyage. Or, voyager, c'est s'appartenir, c'est être à soi.

Depuis Catulle, les poëtes parlent d'une rose qu'il faut se hâter de cueillir sur sa tige avant qu'elle ne se fane et s'effeuille. Cette rose, pour moi, c'est la jeunesse. J'en ai encore, tu le sais, le facile enthousiasme et les inquiètes ardeurs. Trop tôt, hélas, il n'y aura plus de vent dans la voile, il ne restera plus que cendres dans le foyer! Il sera toujours temps, ami, d'aller me remiser sous le toit de votre vie sociale, sécher dans vos mœurs, vos formes convenues, et vos affectations cérémonieuses.

Je t'ai promis une histoire, et voilà que je t'accable d'un bavardage que tu trouveras peut-être outrageusement ennuyeux. Permets-moi de n'être pas de ton avis. Cette histoire, du reste, si histoire il y a, est la plus vulgaire et la moins compliquée qui soit. Sans éperonner ma plume, j'aurais déjà pu en deux traits la coucher sur le papier. Mais, que veux-tu? mon style ne me le pardonnerait jamais. Il se cabre contre le précepte d'Horace : *Semper ad eventum festina.* Il ne souffre pas que je le laisse partir humblement accoutré comme un lycéen qui va en vacances. Cela lui plaît au contraire de voir sa phrase se promener çà et là, traînant derrière elle une robe à longue

queue, qu'il se retourne de temps à autre pour regarder complaisamment. Cela lui plaît de la voir courir à tout hasard le fard à la joue, l'éventail à la main, la jupe enjolivée de clinquant. Grêle et chétif qu'il est, je crois que le drôle, ainsi enharnaché, a la fatuité de se prendre au sérieux et de penser qu'on a les yeux sur lui!

Pour en finir, ami très-cher, si tout ce galimatias n'est pas de ton goût, prends que je n'ai rien dit. Voici l'histoire.

Hier donc, je suis allé de Cadix à l'île de Léon. Je gage que tu te représentes déjà une barque au mât coquettement penché, à la voile triangulaire qui palpite au vent, et des mouettes agaçant la lame bleue et frémissante du bout de leurs ailes blanches. S'il en est ainsi, tu en seras pour tes frais de poésie. J'ai fait le voyage en omnibus, ni plus ni moins qu'on va de la barrière blanche à l'Odéon. — J'aime assez un voyage de cette nature. J'aime cette cohabitation de gens que le hasard réunit pêle-mêle dans ces boîtes roulantes comme des lettres dans le sac de la malle-poste. Au terme du voyage, chacun se répand de son côté comme les lettres vont à leur adresse. Inconnus les uns aux autres, et obligés pour ainsi dire à faire ménage ensemble, chacun examine son voisin, —auquel il ne donnerait pas un regard dans la rue, — aussi curieusement que Colomb dut regarder le premier Indien qu'il rencontra.

Le voyage de Cadix à l'île n'offrit rien de piquant; mais le retour devait compenser et au delà ce manque d'intérêt et d'imprévu. Le coche était plein, et à moins de nous faire rentrer les uns dans les autres comme les tubes d'un télescope, il était impossible d'être plus serrés, et de faire contenir dans un plus petit espace un plus grand nombre de *roseaux pensants*, comme nous appelle Pascal.

Les voyageurs étaient tels qu'il te plaira de te les représenter. Je voudrais bien te décrire le costume brillant et plein de caractère d'un Andalou du bel air, qui était assis devant moi; mais j'ai encore sur le cœur le reproche que m'a valu ma dernière lettre, — j'aurais dû l'adresser à un costumier, m'as-tu dit, parce que je n'y parlais que vestes de velours, manteaux et culottes courtes.

A ma droite était un homme jeune encore, mais qui semblait s'é-

tre complu à cultiver son obésité; sur ses joues pleines et bachiquement colorées, dans ses yeux d'antilope, sur son front uni et froid comme la glace par quinze degrés au-dessous de zéro, on pouvait lire Anglais. A la vue de cet homme monumental et ventripotent, Diogène eût, sans doute, éteint sa lanterne en se disant : Enfin voilà un homme.

Pour celui-ci je ne te ferai pas grâce de son costume. Il semble qu'on ne puisse se représenter un Anglais en voyage qu'en costume de bal ou de salon et enveloppé d'un paletot en caoutchouc. Je prends sur moi d'affirmer que celui-ci était accoutré d'une façon assez hétéroclite. Il portait un habit vert-pomme, un pantalon nankin laissant les chevilles à découvert, et des souliers lacés. Il était ainsi vêtu et non autrement, je te l'assure. Je ne sais si ce détail te semblera superflu, mais je me ferais un scrupule de t'en priver. Après cela ce n'était peut-être pas un Anglais.

A ma gauche, — ici je taillerais ma plume si elle n'était de fer, — à ma gauche était une femme, une femme jeune et dans tout l'éclat de ses belles années.

Ainsi, jamais je ne fus moins de l'avis d'Hamlet, lorsqu'il dit que l'homme l'agrée peu et la femme encore moins. Dans cette voiture, la femme m'agréait fort, je te le jure, et les hommes nullement.

Pourrai-je maintenant, sans trop d'audace, t'esquisser un portrait de cette délicieuse créature? Je l'ai dite si belle que j'ai vraiment peur de la gâter. Comment des mots se traînant l'un derrière l'autre pourront-ils donner de la beauté une idée même imparfaite? Comment ma plume dira-t-elle le charme, la grâce extrême, la correction exquise de cet ovale délicat et pur? Heureusement, la matière vaut mieux que l'outil, et ses traits sont gravés dans mon souvenir avec la pointed'un diamant.

Son doux et blanc visage a la délicatesse, la suavité de lignes d'une vignette anglaise. Le front, où le jour laisse une lueur en l'effleurant comme sur un ivoire poli, s'unit sans sinuosité à un nez droit et fin, d'une arête à peine accusée, et percé de narines si tendres qu'elles laissent presque transparaître en se dilatant le doux

incarnat de leur doublure. Sous ce front pur et charmant, s'ouvrent de grands yeux bleus d'une limpidité excessive, bien que voilés d'une tristesse sereine et recueillie. La paupière, frangée de cils longs et soyeux, est large et mollement prononcée. Une demi-teinte légèrement bleuâtre estompe suavement le dessous des yeux et ajoute encore à la douceur pénétrante, au charme mélancolique et profond du regard. Le tendre coloris des joues se fond délicatement vers le bas du visage en une teinte de chair délicate et presque transparente. Je n'imagine rien de plus adorablement mignon que les deux fossettes qui se creusent amoureusement aux coins de sa bouche épanouie et fraîche, et où le sourire semble toujours prêt à fleurir. La lèvre supérieure, délicatement bombée, respire une ardeur passionnée que tempère l'ineffable sérénité du front et la candeur naïve du reste de la physionomie. Comme un rayon de lune éclaire le pur cristal d'une source, je ne sais quel suave rayonnement baigne et pénètre ce tendre visage. En la considérant, je me disais : Quelle âme doit habiter ce corps charmant! quelle essence exquise doit renfermer ce précieux coffret de nacre!

Une mantille noire dont la transparence permettait aux yeux de caresser les belles lignes de ses épaules et l'exquise rondeur de son cou, encadrait délicieusement sa figure et retombait autour de son buste en plis souples et légers. Sous ce réseau de dentelle frissonnaient les luisants bleuâtres de ses noirs cheveux, magnifiquement tordus et noués derrière sa tête.

Le style, c'est l'homme, a dit Buffon. Pourquoi ne dirais-je pas dans un style différent : la main, c'est la femme, dût cette maxime ne point avoir autant d'écho que celle du grand naturaliste. Celles de ma charmante voisine étaient d'une pureté de formes parfaite. Ces doigts mignons et finement modelés, ces ongles roses et polis comme des agates, ces tendres fossettes qui se creusaient dans le satin de la peau, ne pouvaient appartenir qu'à une nature d'élite et s'accordaient délicieusement avec les proportions sveltes et les grâces inimitables du charmant modèle dont je n'ai pu te tracer, hélas! qu'une esquisse bien pâle et bien affaiblie.

Les femmes douées des charmes extérieurs s'observent d'ordinaire et se font valoir. Leurs grâces maniérées, leur coquetterie inquiète semblent toujours une provocation au désir. Celle-ci—exception bien rare et qui ajoutait à ses charmes un attrait nouveau—avait un maintien si modeste, une négligence de physionomie si naturelle; elle paraissait vivre dans une telle ignorance de ses avantages, qu'en lui disant combien elle était belle, il semblait qu'on dût la surprendre beaucoup.

Lorsqu'elle se tournait de mon côté et laissait nager son regard bleu sur le paysage, tu ne pourrais te figurer avec quelle attention puérilement admirative, j'examinais les tons diaphanes de sa peau, l'azur pâle et estompé d'une veine, la tendre cloison rose de ses narines, l'éclat humide et lustré dont se baignait la nacre de ses yeux, tout, jusqu'au petit diamant de lumière qui étincelait dans sa prunelle, comme une gouttelette de rosée sur une pervenche. Et lorsque son regard glissait sur moi, je prenais l'air le plus calme et le plus détaché du monde, pour retomber bientôt dans ma contemplation silencieuse. Je l'avoue en toute sincérité, j'étais dans une disposition d'esprit parfaitement ridicule.

Pourtant, il ne me vint pas d'abord à l'esprit la moindre tentation de galanterie; d'autant que son voisin de gauche, un officier, le torse emprisonné dans son uniforme d'un rouge provoquant, faisait la roue de son mieux, et m'avait déjà semblé vouloir se permettre quelques privautés audacieuses. Pour moi, naïvement replié en moi-même, je considérais avec beaucoup d'attention, mais sans impertinence, ma charmante compagne de voyage.

Je sais bien que l'incognito, le hasard des rencontres, tout en abrégeant de beaucoup les timides préliminaires des connaissances, protégent en voyage, comme dans un bal masqué, les plus charmantes témérités; mais je sais aussi qu'une femme doit être d'autant plus touchée de notre respect, qu'elle est plus exposée à ne pas l'obtenir de tout le monde. Cette conduite de ma part, me paraissait donc d'une délicatesse on ne peut plus habile.

Pendant que l'officier, aussi vif et remuant que je l'étais peu, se

pavanait dans ses grâces arrogantes, moi, comme un naturaliste qui promène sa loupe sur l'aile diaprée d'un papillon, j'étudiais et analysais le visage et la toilette de ma voisine. Je crois même que j'étais tout heureux, lorsque, obéissant aux mouvements de la voiture, l'étoffe souple et frémissante de sa robe noire frôlait mon habit à petit bruit, et semblait le poursuivre de ses charmantes agaceries. Comme tu vois, je sors des mains de la nature.

C'était une femme de distinction assurément. Son respect d'elle-même, la décence de son maintien, la grâce de ses gestes, qui exhalaient comme un parfum de bonne société, en étaient la preuve irrécusable, car on ne saurait nier l'influence de l'éducation, du caractère et de la pensée sur l'extérieur d'un individu. Les manières sont dans le commerce du monde, ce qu'est le style dans les écrits, la manifestation franche et involontaire des facultés dominantes et de la disposition habituelle de l'esprit. Seulement, l'art d'observer consiste dans une certaine finesse à distinguer le naturel des manières d'emprunt, la réalité de l'affectation, quelque bien jouée qu'elle puisse être.

De ces observations, il appert que ma voisine était une *femme distinguée*. Mais une fois sur la pente des conjectures, mon esprit ne s'arrêta pas à cette découverte. Est-elle fille, mariée ou veuve? La voiture roulait si lentement autour de ses roues le ruban de toile du chemin, que j'eus tout le temps d'échafauder sur cette question épineuse quelques conjectures plus ou moins probables. Tu en jugeras.

Après un examen très-sommaire, grâce au regard elliptique et pressant dont j'enveloppai sa personne tout entière, comme pour en saisir chaque détail avec la soudaineté de la cire à prendre l'empreinte du cachet, je crus pouvoir risquer cette conclusion : Elle est fille. Toutefois, en examinant mieux cette blanche poitrine bien épanouie, cette belle plénitude de contours, cette résistance élastique que l'œil devinait, une nouvelle supposition venait renverser la première, et je concluais alors qu'elle était mariée. Au fond, il n'y avait là rien de déraisonnable. Cependant, pour me donner encore le plai-

sir de changer d'avis, je faisais tout bas une réflexion judicieuse, à savoir : que mes deux suppositions, tout au moins hasardées et conjecturales, pourraient bien être également erronées, et qu'à la rigueur, cette femme pouvait aussi être veuve. Qu'en penses-tu?

Si quelquefois il t'est arrivé de suivre des yeux le vol d'un oiseau de passage, il n'est pas que tu ne te sois demandé avec tristesse, vers quelles plages lointaines, vers quels climats heureux se rendait l'oiseau voyageur. Cette question, je me la faisais alors. Dans quel vallon silencieux et ignoré se cache le nid de cette blanche colombe? En prose, je me demandais : Où loge-t-elle à Cadix?

Dès ce moment, je me promis bien de le savoir. Ma voisine avait échangé quelques mots à voix basse avec une femme qui l'accompagnait; non pas une vieille duègne au nez de hibou, au menton cornu, à l'œil oblique et tremblotant; mais une jeune Andalouse, alerte, mince et vive, la mine futée, l'œil insolemment noir. J'eus beau prêter l'oreille, dans l'espoir qu'un mot, une syllabe, mettrait peut-être dans mes mains le fil conducteur qui aiderait à mes recherches; je dois dire que je n'entendis rien, je ne recueillis rien qui pût me guider à travers le labyrinthe des conjectures.

Nous arrivâmes enfin. La jeune femme s'élança hors de la voiture avec l'agilité de l'oiseau délivré. Elle s'éloignait déjà. Un mouvement irrésistible m'entraîna sur ses pas.—Quelle taille! quels pieds furtifs! quel corps charmant, et quelle démarche donc! Je ne saurais mieux comparer la grâce, la légèreté de ses pas courts et élevés qu'à l'allure fringante et vive d'une jeune cavale andalouse. Elle piaffait en marchant avec une grâce sauvage qui faisait plaisir à voir.

Je me désespérais à cette idée, que si elle tournait l'angle de la rue, si je perdais sa trace, je n'avais plus chance probable de la revoir. Je la suivis donc, conservant tout juste assez de sang-froid pour courir après elle de l'air le moins ridicule possible. Dans la juste défiance de moi-même, j'avais peur vraiment d'être au-dessous de la situation et de rester court au milieu de l'entreprise. Car, je ne dois pas te cacher que je suis, en ces sortes d'aventures, d'une pauvreté

d'imagination déplorable. Au moment de l'atteindre, je ne savais comment placer convenablement quelque banalité, quelqu'une de ces fadeurs qui sont comme le prélude obligé de certaines conversations, et passent de main en main, comme une monnaie, à l'usage du premier venu. Tandis que, déjà flottant, irrésolu, je ralentissais le pas, et faisais, je l'avoue, assez piteuse contenance; elle se retourna brusquement et s'écria en portant une main à son cou :

« Et ma croix ! où est ma croix ? as-tu vu ma croix, Terésa?

— Vous l'aviez tout à l'heure; elle se sera détachée, « dit la soubrette.

Tandis que les deux femmes cherchaient des yeux sur le pavé et exploraient chaque pierre, moi, je me fendais comme un compas et courais vers la voiture avec l'espoir d'y trouver l'objet égaré. En effet, je fus assez heureux pour apercevoir sur-le-champ entre les coussins peu élastiques du lourd véhicule une petite croix d'or attachée à un ruban de velours noir. Je revins, ma trouvaille à la main, vers la jeune femme, et lui tins à peu près ce langage :

« Je rens grâce au hasard, madame, etc., etc., etc. » Puis, tandis qu'elle rattachait la croix à son cou en me remerciant gracieusement, je fis un énergique appel à mon courage et repris sur un diapason plus élevé, comme les poltrons qui parlent haut pour se donner du cœur :

« Je suis bien osé, sans doute, mais serai-je assez heureux pour... me permettre, madame, de vous revoir ? »

La jeune femme sentit bien qu'il y avait dans cette question, fort indiscrète sans doute, absence de toute idée offensante, car elle arrêta sur moi un regard bienveillant auquel j'étais loin de m'attendre et me répondit avec un gracieux sourire :

« Oui, monsieur, certainement. »

Je repris d'une voix émue : « Mais madame, cette promesse à laquelle j'attache tant de prix ne saurait s'accomplir si vous ne daignez me dire en quel lieu.

Elle regarda autour d'elle comme si elle eût voulu me dire : A l'église, à la promenade, dans la rue, que sais-je?... cherchez-moi....

puis, ses yeux s'arrêtant par hasard sur une affiche de spectacle, elle me répondit avec son sourire fin et railleur : « Au théâtre...

— Encore un mot, madame, je vous en supplie, m'écriai-je tout éperdu, quand puis-je espérer?... »

Elle se prit à rire tout à fait, comme pour déguiser un peu de trouble et d'embarras, puis elle me dit avec une gentille révérence; ce soir, monsieur, et me jetant un dernier regard, un regard si doux, si espiègle, si naïf et si charmant, que j'en demeurai tout saisi d'amour et de joie; elle s'éloigna rapidement et disparut bientôt au tournant d'une rue. Ce soir! répétai-je tout bas.

Tu ne peux t'imaginer, ami, quelle joie fut la mienne! le mineur qui voit soudain jaillir sous sa sonde la source d'eau qu'à peine il espérait découvrir, peut seul comprendre ma surprise et mon contentement.

J'attendais, moi, en vérité, une scène tout autre; j'étais préparé à de petits éclats d'indignation; je la voyais déjà profondément blessée et toute rougissante, et j'attendais se récrier sa susceptibilité effarouchée, tandis que moi, la main sur la conscience — qu'on dit être située sous le gilet — j'aurais protesté de mon respect très-humble et de la pureté de mes intentions. Comme tu vois, je m'étais de beaucoup exagéré les périls de la situation.

A notre âge, on s'attache volontiers à tout ce qui ressemble à une aventure, et il n'est personne qui ne se plaise à s'exagérer l'importance de celles où il se trouve mêlé. J'avoue, pour ma part, qu'il ne me vint pas à l'esprit de me dire que cette femme avait été bien prompte et bien facile à m'accorder un rendez-vous. Mon cœur était plein, et il n'y avait place ni pour le soupçon ni pour la défiance. Dans ce moment-là, plein de confiance en moi-même et superbement infatué de ma conquête, je trouvais que tout cela était fort naturel, que les femmes sont une chose charmante, et que le monde n'était vraiment pas trop mal ordonné.

Je m'approchai de l'affiche. On représentait ce soir-là un opéra de Donizetti, Parisina. Le spectacle devait commencer à sept heures; il en était cinq; encore deux heures !

Puisque me voilà dans la rue, supportant le poids de l'attente et marchant au hasard devant moi, je veux te dire deux mots de la ville par manière d'intermède.

Cadix est une ville gaie, riante, mais fort peu curieuse. Ses rues ont cette régularité ennuyeuse qui, dans le sens du progrès moderne, constitue une belle ville. La fashion masculine s'y enveloppe de drap noir et se coiffe du chapeau que nous portons tous en France très-sérieusement. Je préfère franchement toute autre de ces villes de l'Andalousie dont les habitants ont un degré de culture supérieur à l'état sauvage, mais qui n'est pas encore la civilisation dans l'acception banale du mot. Là du moins il est impossible d'oublier le pays où l'on est, tant chaque individu, chaque objet y porte encore l'empreinte nationale. J'ai examiné quelques-unes de ces populations de l'Andalousie avec tout l'intérêt et toute la curiosité d'un naturaliste descendu au fond de la mer dans la cloche à plongeur. Là, tout est nouveau, tout attache et surprend; costumes, mœurs, usages.

Ce qui ne m'a pas peu étonné à Cadix, c'est d'y voir des arbres. Ceux qu'on a plantés aux abords de la promenade font de leur mieux pour ombrager les promeneurs. A vrai dire, ils donnent à peine l'ombre de l'ombre, mais c'est quelque chose sur cette presqu'île sablonneuse où la végétation peut être regardée comme un tour de force, comme une victoire remportée sur la nature. Ces arbres, je les ai vus et touchés; ce sont de vrais arbres, ils ont un tronc, des branches, et ma foi des feuilles. Dans la hiérarchie des arbres, ceux-là viennent immédiatement avant les arbres d'opéra-comique.

Maintenant allons au théâtre. La transition est toute naturelle.

Lorsque j'entrai, le rideau était levé, la salle comble. Je pris place et commençai à lorgner de çà, de là, avec des airs de fatuité supérieure. Les trois rangs de loges formaient une triple guirlande de femmes. Un magnétisme immense attirait mes yeux vers chaque groupe.

Il n'y avait là ni marabouts, ni plumes, ni turbans. Les têtes étaient nues, charmantes, animées. Des fleurs naturelles et des che-

veux noirs; des yeux noirs et des visages espiègles et passionnés. Le satin des robes et le satin des épaules chatoyaient sous les reflets du lustre. On entendait le frissonnement des éventails qui s'ouvraient, se refermaient ou palpitaient lentement comme les ailes d'un papillon prêt à se poser. Dire les grâces de ces vives beautés, l'éclat diamanté de tous ces yeux, les contrastes de toutes ces têtes charmantes, les variétés d'attitudes, les mouvements des mains et des bras qui corrigeaient un pli de la mantille, se voilaient ou se dépouillaient de ces légers réseaux de dentelle; autant vaudrait s'arrêter à suivre et compter les atomes diaprés qui tourbillonnent dans un beau rayon de soleil.

Je m'étais placé près de l'orchestre afin de pouvoir embrasser d'un coup d'œil tout le contour de la salle. Incertain, comme une abeille qui hésite à se poser, mon regard allait d'une loge à l'autre et parcourait cette triple haie de fleurs vivantes sans pouvoir se fixer nulle part. Plusieurs fois il s'arrêta avec une anxiété bientôt changée en désappointement sur des femmes dont le port de tête ou l'ovale du visage, la ligne pure et flexible du cou, ou les courbes gracieuses des épaules me rappelaient celle que je cherchais si ardemment. Quelques instants se passèrent ainsi en recherches inutiles, et dans la vaine attente de son apparition. Mes yeux avaient scruté toutes les loges, tous les angles, tous les recoins, toute la salle de haut en bas et de bas en haut. Ainsi qu'une dévote fait passer ses doigts les grains de son chapelet et arrivée au dernier les fait repasser encore, j'avais examiné toutes les femmes, une à une, et l'inspection terminée, deux fois j'avais recommencé sans succès cet examen minutieux.

Tout à coup une idée que je m'étonnai naïvement de n'avoir pas eue plus tôt vint traverser mon esprit. Elle s'est jouée de moi! cette idée me mordit au cœur cruellement. Je fus honteux, je l'avoue, de ma fatuité et de mon aplomb crédule. Je le fus à ce point que, musique, acteurs et spectateurs me semblèrent complices en ce moment de la mystification supposée. J'étais dans une sorte d'excitation qu'irritaient encore les lumières, la foule, les bruits étour-

dissants de l'orchestre et la chaude atmosphère de la salle. Il me sembla que mes voisins me regardaient d'un air sournoisement moqueur; je crus même surprendre çà et là quelques sourires équivoques et des chuchotements mystérieux. Les *crescendos* de l'orchestre me semblaient de grands éclats de rire. Les notes de musique m'apparaissaient confusément sous la forme de petits diablotins rouges, verts et jaunes, qui s'échappaient en désordre de l'orchestre, me tiraient la langue en passant, et s'allaient accrocher aux frises et aux corniches, d'où ils me montraient du doigt en grimaçant.

Toutefois une loge du rez-de-chaussée restait vide. Je fis cette réflexion judicieuse, que, puisque toute la salle était pleine, cette loge devait être retenue. Tout l'avenir de mon aventure pendait donc au fil fragile de cet espoir. Un secret pressentiment me disait : Cette loge est la sienne. Elle ne s'est point jouée de toi. — C'était une satisfaction personnelle dont j'avais besoin. Je tenais à ne pas être sot à mes propres yeux. Tout à coup, comme mes regards cherchaient encore çà et là dans une perplexité inquiète et visible, j'entendis se fermer une porte avec fracas. Je regardai la loge; une femme venait d'entrer. Mais, par une fatalité bien singulière, cette femme que je n'avais fait qu'entrevoir à peine, s'était pour ainsi dire blottie derrière un petit rideau de taffetas vert que j'avais vu se fermer brusquement. A coup sûr, là était un mystère. Je ne sais quel tressaillement intime vint me dire : C'est-elle! Je respirai enfin, soulagé du poids immense de l'attente.

Bientôt je vis le rideau s'ouvrir lentement, bien lentement, et une petite main finement gantée se posa sur le rebord de la loge. Cette main aimanta mes regards. Les rayons de ma vue, jusqu'alors si divergents, si éparpillés, pour ainsi dire, se concentrèrent tout à coup en faisceau sur cette main mignonne, comme ceux du soleil dans la lentille d'Archimède. Cette main, appartenait sans doute à une personne qui voulait, sans se montrer, faire acte de présence. Cette main avait un langage que je crus pouvoir traduire ainsi sans le plus léger contre-sens : C'est moi, c'est bien moi; tu le vois, je

suis venue, venue pour toi seulement. — Je suis bien imprudente! — Si on me savait ici, je serais perdue! mais je te l'avais promis! me voici!

Dans un de ces moments où tout entier à ma préoccupation, je cherchais à saisir une ombre à travers le rideau, une longue et bruyante salve d'applaudissements vint ébranler les murailles du théâtre. De dire ce qui se passait sur la scène, en vérité je ne saurais. Seul au milieu de cette foule, je demeurai impassible, immobile comme un factionnaire sous le feu d'une redoute. J'espérais que mon invisible se hasarderait peut-être à regarder sur la scène l'objet de ces applaudissements enthousiastes. Je ne m'étais pas trompé. On eût dit que par une liaison d'idées sympathiques elle répondait au vœu que j'exprimais tout bas. Le taffetas vert frissonna légèrement. — Je ne me possédais pas de joie; il me semblait que la salle entière était pleine aussi du frémissement de mon attente.— Le rideau s'entr'ouvrit peu à peu, bien doucement, et donna enfin passage, d'abord à un nez majuscule, puis au profil anguleux et crochu d'une vieille femme qui sembla me regarder et rire dans les trois dents qui lui restaient.

Je te laisse à penser quel dépit, quelle confusion, quelle rage me causa l'apparition de cette tête de vieille toute ratatinée. D'horreur, je me retournai violemment et reportai les yeux sur la scène. Là, une femme jeune et belle s'inclinait, le sourire aux lèvres, devant les applaudissements du parterre. Ce fut un éclair; je compris tout: Parisina m'avait donné rendez-vous au théâtre! c'était bien elle. Ma surprise fut si grande que mes yeux la suivirent longtemps sur la scène avec cette stupide fixité de regard qui ne semble rien exprimer ;de même que la nappe d'eau d'une cascade semble immobile dans sa chute par sa rapidité même. C'était bien elle, mais la duchesse de Ferrare semblait avoir complétement oublié son voisin de l'omnibus et l'aventure de la journée. Je ne te dirai pas que je croyais rêver, que le lieu où je la voyais me semblait une vision du sommeil, en quoi je mentirais; je te dirai seulement que mon ébahissement fut grand et qu'il te sera facile de l'imaginer sans que j'insiste davantage.

Mes oreilles d'abord et mon âme ensuite furent bientôt captivées par son chant. Je m'enivrais de l'entendre et de la voir. A mesure que sa voix s'élevait, je sentais les deux éléments de mon être se séparer pour ainsi dire; l'un, matériel et grossier, que son poids attachait à la terre; l'autre, éthéré, divin, qui s'élevait au ciel avec cette voix sublime, et planait dans des régions de larmes et de tristesse. Il y avait dans l'expression calme et triste de son visage, dans la lenteur mélancolique de son geste, dans la douceur de son regard, un charme si nouveau, si imprévu, qu'on oubliait le personnage pour la personne. C'était une illusion toute contraire à l'illusion ordinaire de la scène; si bien que l'oreille attentive et charmée confondait dans son admiration le compositeur et la cantatrice. On eût dit alors que la musique était son langage à elle; qu'elle chantait comme les autres parlent ou respirent; qu'elle devait chanter toujours, et que chacune de ses phrases musicales était une plainte de son amour qu'elle exhalait dans la langue des fauvettes.

Sa voix avait le jet hardi, l'élan magnifique, une sérénité toujours victorieuse. Elle avait aussi une souplesse, une limpidité excessives. En s'élevant, elle s'éclaircissait et s'épurait jusqu'au son de l'harmonica; dans les notes basses, elle prenait une sonorité grave qu'on eût attribuée plutôt à la voix d'un adolescent qu'à celle d'une jeune femme. Mais, soit qu'elle atteignît les sommités les plus aiguës de la gamme, soit qu'elle redescendît l'échelle des notes jusqu'aux plus basses intonations; c'était toujours une vocalisation exquise et fraîche, une source de chant limpide dont rien ne troublait jamais la pureté. Ce n'était rien encore.

Tous les agréments, toutes les délicatesses, tout ce luxe précieux dont une cantatrice aime à broder son chant, elle le prodiguait avec une facilité prodigieuse; son chant devenait alors merveilleux, étincelant, incroyable; c'étaient des éclairs d'agilité et d'exécution, des traits d'une pureté inouïe, des cadences limpides, des fusées de voix qui semblaient pétiller et retomber en étincelles de notes; un vrai feu d'artifice vocal. Dans ces moments, sa voix, qui semblait augmenter de volume, s'échappait de sa poitrine en éclats si pleins,

pénétrants, d'une sonorité si énergique et si puissante qu'on l'écoutait presque avec inquiétude; il semblait que le son dût faire éclater l'instrument. Puis, tout à coup, comme si son gosier eût épuisé toutes ses richesses, comme s'il eût vidé tous les joyaux de son écrin, elle se plaisait à maintenir une note et semblait jouer avec elle, la laissant s'affaiblir et mourir par degré, pour la relancer bientôt d'un nouveau jet de sa voix, et la laisser encore s'éteindre. Cette note, chacun eût voulu la saisir dans ses doigts comme un diamant; elle était pour ainsi dire visible; on la voyait s'élever, flotter autour d'elle; puis descendre et s'élever encore, comme un léger duvet sous le souffle qui par instant le soulève.

Aussi, semblait-il que ce ne fût pas assez du plaisir de l'oreille et qu'on voulût voir son chant. Les yeux dévoraient d'avance sur ses lèvres les superfluités heureuses, les traits étincelants et rapides dont elle brillantait le thème du compositeur. De longues traînées de formules admiratives éclataient alors sur tous les points de la salle comme les détonations d'un feu d'artifice. Souvent encore ce délicieux ramage soulevait seulement de phrase en phrase cette rumeur d'admiration impatiente et contenue qui s'élève par moments d'une salle, comme une bouffée de vapeur, et semble une sorte de soupape par où la foule laisse échapper les jets exubérants de son enthousiasme prêt à éclater et à se répandre.

Mais après chaque morceau la fureur dilettante du public s'exhalait avec une expansion à la fois entraînante et ridicule. C'étaient des battements de mains, des hurlements, des trépignements frénétiques; je croyais que la salle allait crouler. Je fus saisi moi-même, une fois, d'un tel vertige d'enthousiasme, que je me dressai par un mouvement presque involontaire, et demeurai debout un instant comme un phare au-dessus des flots remuants du parterre; mais, je me rassis aussitôt, ramené par les regards surpris de ceux qui m'entouraient; pourtant mon cœur battait comme s'il eût voulu s'élancer hors de ma poitrine.

Le jeu de l'actrice était à la hauteur de son chant. Tous les contrastes, toutes les émotions de l'âme humaine venaient se peindre

tour à tour sur cette physionomie transparente. La joie et la douleur l'éclairaient, l'assombrissaient en un moment. Beauté et noblesse d'attitude, hauteur souveraine du geste; elle réunissait tout.

Je quittai le théâtre, ravi, enivré, visionnaire.

Un quart d'heure plus tard, je me retrouvai à mon domicile, sans trop savoir comment je m'y étais moi-même ramené; c'était en vérité un pur hasard qui m'avait fait retrouver la *posada inglesa;* car, dans mon exaltation et mon ivresse, j'avais marché sans m'orienter le moins du monde à travers l'inextricable écheveau de rues qui environne le théâtre de Cadix. Je ne revins à moi qu'en me retrouvant dans ma chambre, face à face avec la maritorne andalouse, qui chaque soir m'apportait une longue lampe de cuivre d'un aspect assez funéraire. Alors, saisi du besoin de parler de l'objet qui me préoccupait si vivement, je dis brusquement à la servante : — As-tu jamais été au théâtre, Martha? sais-tu ce que c'est qu'un opéra, Martha?

— Oui, certes, j'ai été au théâtre, me répondit-elle d'un air glorieux; j'ai été deux fois au théâtre. J'ai vu jouer la Salomé.

— Ah! elle s'appelle Salomé! m'écriai-je...

— Oui, une femme comédienne... Ah! m'a-t-elle fait rire!

— Elle t'a fait rire, interrompis-je, tout indigné.

— Elle est si drôle, poursuivit Martha; si drôle avec son nez crochu et son menton de polichinelle!

— Ah çà! mais de qui parles-tu donc? m'écriai-je en fureur.

— Eh! je vous l'ai dit, de la Salomé, une vieille comédienne qui joue en perfection et fait mourir de rire tout le monde.

— C'est bien, murmurai-je avec dépit; car, à ce portrait, il me sembla reconnaître la vieille qui m'était apparue dans la loge du rez-de-chaussée; puis, j'ajoutai avec un grand soupir : Je croyais d'abord que tu voulais me parler d'une perle, d'une merveille, d'une fauvette, d'une...

— Ah! je sais, dit froidement Martha; je sais, Alba Perovani; je la connais bien.

— Tu la connais! toi, tu la connais!

— Eh! pourquoi pas? nous pourrions même être amies; car ma mère et la sienne vendaient toutes deux des oranges; elles allaient toujours ensemble. Mais l'une eut le malheur d'épouser mon père, lequel, au bout d'un an, me laissa à sa veuve pour tout bien; et l'autre épousa un Italien, qui chantait comme un rossignol, et tirait de son gosier un gros revenu; aussi, il a bien élevé sa fille, et lui a donné son talent; c'est ainsi qu'elle est devenue une dame, tandis que moi je suis servante d'auberge... Ah! si mon père avait été un chanteur, moi aussi, peut-être, je serais sur un théâtre! »

A ces mots, Martha jeta un coup d'œil vers le miroir, et se redressa avec une coquetterie suffisante et glorieuse. Je me la figurai sur-le-champ sous le costume somptueux de la duchesse de Ferrare, et la chose me sembla si bouffonne, que je me pris à rire immodérément. Elle me regarda, un peu confuse; puis, elle me dit avec une superbe vanité : — Ne riez pas tant, monsieur le Français; toutes les femmes paraissent jolies quand elles ont des robes à paillettes et du fard sur les joues. Si vous aviez vu comme moi la Perovani à son balcon, le matin, au grand jour; elle est jaune comme un citron!...

Je ne m'arrêtai pas à relever cette assertion dont je connaissais mieux que personne toute la fausseté; seulement, je m'écriai, frappé d'une idée et de plusisurs autres. — Tu as vu la Perovani à sa fenêtre! tu sais donc où elle demeure?

Martha rouvrit tranquillement mes persiennes et me montrant un balcon qui faisait saillie à l'angle voisin de la rue *san Francisco*, et dont je distinguai les pilastres blancs aux clartés de la lune, elle me dit : « C'est là; elle demeure là. — Bonsoir, lui répondis-je, ravi de ma découverte, et en m'accoudant à la fenêtre comme si je me fusse disposé à y passer le reste de la nuit.

Le lendemain matin mon parti était pris. Je fis une toilette comme on n'en vit jamais dans les rues de Cadix. J'avais endossé un habit merveilleux, hardiment débraillé sur ma poitrine; je portais avec cela mon gilet le plus phénoménal, la plus osée de mes cravates; bottes vernies, gants jaunes, et binocle, rien n'y manquait. Aussi, je n'entendis sur mon chemin que les ah! et les oh! admiratifs des

passants. Ainsi accoutré, je marchai résolument jusqu'à la porte d'Alba Perovani. Là, mon audace faillit un moment : je me représentai tous les obstacles imaginables, échelonnés sur mon passage, un père incivil et farouche, une mère inabordable, une tante, que sais-je ! toute une légion d'argus groupés autour de ma princesse. J'avançai la main par une impulsion de courage désespéré comme un conscrit qui s'élance les yeux fermés contre une redoute, et je frappai un coup si violent que moi-même je me sentis tout ébranlé. Ce fut la soubrette accorte et gentille que je connaissais déjà, qui vint m'ouvrir. A sa vue, le courage me revint, on eût dit qu'elle s'attendait à ma visite, car lorsque je lui demandais si je pourrais voir sa maîtresse, elle fit un signe de tête affirmatif, et me précéda en riant.

La Perovani était assise devant sa fenêtre. Je n'aurai pas la cruauté de t'assassiner par une description de son appartement. Je ne suis point commissaire-priseur. C'était une chambre comme la tienne et la mienne; quatre murs percés de fenêtres, avec un plancher et un plafond. Je suis, tu le vois, un sobre nomenclateur. Toutefois, comme, je serais désolé de mentir d'une syllabe dans tout ce qui regarde mes impressions, je dois à ma conscience de te dire que je remarquai sur une table un encrier d'une rare fantaisie, contourné en colimaçon et évasé légèrement à son embouchure d'où s'élançait comme un long pistil de calice d'une fleur, une plume qui devait être, j'imagine, dans la confidence de plus d'un charmant petit secret, et dont le bec mignon babillerait, babillerait comme une pie, s'il recevait d'une bonne fée le don de la parole.

Si les *plumes* parlaient, il ferait bel ouïr.

A mon aspect, Alba se souleva à demi, me salua légèrement, et se rasseyant avec une grâce nonchalante, elle arrêta sur moi ses grands yeux bleus, comme pour m'inviter à expliquer le sujet de ma visite. Mais, au lieu de répondre à cette interrogation muette, je me pris à la regarder. Sa tête charmante se dessinait sur le clair horizon du

ciel. Je vois encore ce visage adorable, ce front si pur, cette bouche vermeille où la parole et le sourire se confondent toujours; ces grands yeux bleus, lustrés d'une humidité brillante, comme s'ils roulaient une larme sans la répandre. Ces prunelles limpides, veinées de fibriles brunes; il me semble les voir encore glisser d'un coin à l'autre de ses yeux, avec ce mouvement doux et langoureux dont la séduction est inexprimable.

Trois perles d'une grosseur énorme, attachées à des aiguilles d'or qui traversaient ses cheveux, lui formaient une coiffure simple et charmante. Deux flots de cheveux noirs coulaient de chaque côté du front, dont ils relevaient la blancheur idéale, et se rattachaient derrière sa tête, sur l'ivoire arrondi du cou. Ces deux bandeaux ne laissaient voir des oreilles, que le lobe tendre et mince comme une feuille de camélia, et que mordait un petit anneau d'or où se balançait une perle semblable à celle de la coiffure. Elle portait un costume d'une originalité charmante. Une riche guipure qui entourait ses épaules, laissait entrevoir les formes délicates et pures de sa poitrine, et venait se rattacher par devant avec un gros nœud de pierreries. Le velours noir qui soutenait la petite croix, bijou de prédilection qu'elle portait toujours, faisait ressortir la blancheur satinée de son cou. Sa robe noire, à manches légèrement tailladées, rappelait le costume des dames du seizième siècle. Mais ce que je renonce à te dépeindre, c'est le charme tout puissant de sa personne, la distinction aisée, la grâce souveraine de ses gestes, l'abandon nonchalant et aristocratique de sa pose. Devant elle étaient déployés quelques papiers et des cahiers de musique.

Comme je gardais le silence, elle prit l'initiative et commença l'entretien par une de ces gracieuses banalités que les femmes ont le secret de rehausser par l'accent et le sourire. Je balbutiai alors je ne sais quelle réponse confuse, et la belle Alba me regarda avec une surprise indulgente et railleuse, qui me prouva clairement qu'elle pensait qu'un homme amoureux fou pouvait seul avoir la conversation aussi déplorablement difficile. Je me rassurai et me calmai pourtant. L'absence de tous les argus que je m'étais figurés d'avance,

me mettait à l'aise. Je voyais devant moi deux ou trois bonnes heures de tête-à-tête, pendant lesquelles je me hasarderais à parler de mon amour. J'étais ivre d'espoir et de joie ; et je ne sais ce que j'allais dire enfin, lorsque la Perovani appela sa soubrette. « Teresa, lui dit-elle négligemment avertis Monsieur que nous avons une visite.

— Monsieur ! répétai-je, tout étourdi.

— C'est mon mari, reprit-elle avec tranquillité.

Ce mot de mari siffla à mon oreille comme une balle. Alba se reprit à babiller avec une aisance charmante, tandis que pâle et atterré, je roulais mon chapeau d'une main à l'autre et regardais machinalement mes bottes.

Une minute après, je sortis, la rage dans le cœur, et me retrouvai dans la rue. — Je revins à l'hôtel pour faire mes malles.

Cette aventure s'est passée hier. — Toute cette nuit je l'ai passée à t'écrire.—Je pars demain matin. Ami, je te l'ai dit en commençant ma lettre : ouvre tes bras pour me recevoir. Dans vingt jours je serai à Paris. F.....

P. S. Quelle folie de partir ! si tes bras sont déjà ouverts, ami, laisse-les retomber. Je reste : que veux-tu ? Est-ce qu'on peut jamais, à la première entrevue, savoir le dernier mot d'une femme !... j'ai fait une seconde visite à la Perovani. Oh ! Alba !...

J. PIZARRO.

LA CHAPELLE DE SAINT-FLORENT.

Depuis deux jours je visitais, accompagnée de quelques amis, les environs de Gérardmer. Nous parcourions avec ravissement et les belles montagnes des Vosges et les délicieuses plaines qui les entourent. Déjà plusieurs fois en passant près du lac Longemar, nous avions remarqué une petite chapelle solitaire, et, non loin de là, une tombe marquée par la modeste croix noire. Des fleurs nouvelles y étaient chaque matin ; un seul nom y était gravé : Auguste. Un soir, nous revenions en chantant sur le lac ; la lune brillait et donnait à cette nature romantique je ne sais quel charme indéfinissable. En débarquant, nous aperçûmes une jeune femme à genoux près du tombeau. Nous nous en approchâmes ; elle ne nous vit pas; elle n'était plus parmi les hommes. Je lui parlai, ma voix la fit tressaillir, comme si je l'eusse réveillée d'un long sommeil.

« Quel est, lui dis-je, l'infortuné qui repose ici? » Elle me montra l'inscription de la pierre. Je lui adressai quelques questions ; ses réponses piquèrent ma curiosité. Nous nous assîmes près d'elle, et,

après un moment de silence, elle nous raconta la simple histoire d'un habitant de ces vallées. L'histoire me toucha, je l'ai retenue, et j'ai voulu l'écrire pour ne plus l'oublier.

« Voyez-vous, nous dit-elle, cette maison là-bas, au bout du lac. C'est là que s'est passée mon enfance. Ma sœur et moi y avons été élevées par la meilleure des femmes. Mme Demange nous adopta l'une et l'autre à la mort de nos parents, ses anciens domestiques. Quels jours heureux nous passions près d'elle! Nous l'entourions de nos soins, nous soulagions sa vieillesse, et lorsque le soir elle nous avait bénies, il nous semblait que nous n'avions plus rien à demander au ciel. Rose était plus jeune que moi de deux ans, plus jolie, plus délicate ; elle devint l'objet de la sollicitude de notre protectrice. Celle-ci la gardait plus souvent dans sa chambre et l'empêchait de se livrer aux travaux pénibles. Je n'en murmurais pas. Je sentais combien il existait de différence entre nous; j'avais un bon cœur, je savais aimer, c'était là tout mon talent.

« Je venais d'atteindre ma dix-huitième année, lorsqu'un jeune homme se présenta à la chaumière. Il demanda à voir Mme Demange ; je l'introduisis et les laissai ensemble. Combien sa figure était touchante. Il était pâle, on voyait qu'il souffrait, n'en était-ce pas assez pour m'intéresser? Au bout d'une heure, il sortit; ma sœur m'annonça qu'il allait demeurer avec nous. C'était le fils d'une ancienne amie de ma maîtresse. On lui avait ordonné l'air de la campagne, et il venait se fixer près du lac. Il reparut le lendemain, ce fut une fête pour tout le monde, pour Rose surtout. Elle s'ennuyait et cherchait avec avidité les occasions de se distraire.

« Mme Demange était fort âgée, infirme, je craignais de la perdre, et ce n'était pas sans effroi que je considérais notre avenir.

« Seule, si jeune, sans fortune , que deviendra Rose, me disais-je, elle qui ne sait pas travailler et qui est accoutumée au bonheur!

« Quelle fut ma surprise douloureuse, lorsqu'un mois après l'arrivée d'Auguste dans la maison, je les vis comme s'ils avaient toujours vécu ensemble. Ils ne se quittaient plus, ils faisaient de longues promenades, ils me fuyaient surtout. Que de larmes cet abandon me coûta!

« Un jour, Mme Demange m'appela pendant qu'ils étaient sortis, elle me fit asseoir près d'elle et me parla ainsi :

« Nanette, tu as deux ans de plus que ta sœur, tu es surtout infiniment plus raisonnable, c'est donc à toi que je veux la confier. Écoute-moi bien : Georges, le fils du garde-chasse, t'a vue cet été, quand tu as été danser au lac de Retournemer, près de la maison de son père. Il t'aime, et vient de me le dire. Je m'en vais, mon enfant, c'est tout au plus s'il me restera le temps de te bénir; accepte-le ; je te donne mon petit enclos, tu resteras près de moi jusqu'à ce que je n'y sois plus. Ensuite tu serviras de mère à ma filleule ; tu tâcheras de l'établir convenablement, surtout selon son goût. Dis, Nanette, me le promets-tu?

« Il le fallut. Je savais que Georges était un brave jeune homme qui ferait mon bonheur, et moi j'ai tout mis en œuvre pour le lui rendre !

« Mon mariage fut donc arrangé. Ma bonne maîtresse voulut qu'on préparât une fête, là, sur cette pelouse, et que rien ne fût épargné. Le dimanche d'avant, je rencontrai Rose qui revenait seule de Gérardmer; je l'arrêtai, il y avait si longtemps que je ne lui avais parlé. Je m'étais aperçue de son intelligence avec Auguste, il me semblait que je devais lui en montrer les dangers. Je lui représentai la distance qui les séparait. Je lui répétai plusieurs fois qu'elle se perdrait, qu'il ne l'épouserait pas. Que je le connaissais mal ! Plût au ciel qu'elle eût continué à ne pas me croire. Elle me reçut froidement, durement même, et me quitta sans m'embrasser. Je m'acheminai vers la chapelle de Saint-Florent. Je voulais prier Dieu, pour qu'il sauvât cette enfant. Je me jetai à genoux derrière l'autel. Un instant après, Auguste et Rose entrèrent. J'entendis leur conversation. Hélas ! que d'amour dans le cœur de ce jeune homme ! Quel dévouement ! quels transports ! et maintenant il est là, et je suis seule à le pleurer. J'appris que la chapelle était le lieu de leur rendez-vous, qu'incessamment Auguste parlerait à Mme Demange et que c'était près de la Vierge qu'ils désiraient être unis. Ils sortirent en se donnant le bras. Je repris toute pensive la route de la maison.

« Le jour de mes noces arriva. Les deux amants étaient radieux; ils voyaient dans l'avenir un jour semblable pour leur union. Après la messe, Auguste s'approcha de moi; il me remit une croix d'or.

« — C'est à ma sœur que je la donne, dit-il.

« Depuis ce temps elle ne m'a jamais quittée.

« Pendant que nous dansions dans cette prairie, un beau chasseur se présenta. Il était très-élégamment vêtu; il menait un superbe cheval par la bride; des chiens le suivaient. Il s'adressa à Georges pour demander un gîte, ajoutant qu'égaré dans nos montagnes il mourait de faim. Mon mari lui offrit de partager notre repas et nos plaisirs. Il accepte, on le débarrasse de son fusil, on s'occupe de sa meute et bientôt il ne gêne plus la gaîté. Il prit ma main, nous nous mîmes en place, pour figurer vis-à-vis de ma sœur; je ne l'avais jamais vue si jolie. Elle avait une guirlande de pervenche cueillie par son fiancé, qui en avait orné son grand chapeau de paille. Un bouquet pareil était sur son sein. Animée par le plaisir, elle folâtrait avec tout le monde. Je ne sais ce que lui dit l'inconnu après avoir dansé avec elle; mais elle devint bien plus coquette; elle ne s'occupa presque que de lui; ce n'était que par intervalles qu'elle semblait se souvenir que nous étions là. La nuit sépara les convives. Je vis bien qu'Auguste n'était pas content; en se retirant il parla bas à Rose, qui tressaillit, lui jeta ses fleurs et courut à sa chambre sans me rien dire. Pendant plusieurs jours elle ne songea qu'à l'étranger. Peu à peu elle en parla moins, elle devint préoccupée, elle semblait embarrassée avec son amant, dont la tristesse augmentait en proportion. Il m'interrogeait sans cesse, il me croyait instruite de la cause de ce changement; hélas! je ne le soupçonnais même pas.

« Un samedi, je m'en souviendrai toute ma vie! ma sœur vint me trouver dans ma chambre. J'étais seule et je pensais à elle.

« Nanette, me dit-elle, j'ai réfléchi à ce que tu m'as dit avant ton mariage. Auguste ne m'épousera pas, je veux l'oublier, et je vais aller ce soir à la paroisse trouver M. le curé. Je ne reviendrai que demain. Ne m'attends pas; plains-moi, bonne amie, plains-moi!

« Je la questionnai inutilement; elle m'embrassa en pleurant et

disparut. Je ne sais quel pressentiment me poursuivait; il me semblait que je ne la reverrais plus. Il me fut impossible de m'égayer de la soirée, et lorsque Auguste me demanda avec sa douce voix :

« — Où est Rose?

« Je fus sur le point de répondre :

« — Elle est perdue!

« J'attendais le lendemain avec impatience; la journée se passa, Rose ne parut pas. Le soir, Georges courut à Gérardmer; on ne l'avait pas vue. Auguste était comme un fou, il visita inutilement tous les environs, et ne cessa ses recherches que lorsqu'il fut bien certain que ma sœur était partie. Alors je pensai au jeune chasseur; je comparai les époques et j'acquis la certitude qu'il était l'auteur de nos maux. L'excellente Mme Demange ne put y résister : elle mourut en appelant l'ingrate qui l'abandonnait.

« Et son amant! oh! jamais je ne vous rendrai le tableau effrayant de son désespoir. C'était une douleur farouche, muette. Il fuyait tous les hommes, il ne pouvait voir que moi; chaque jour il cueillait des pervenches et les apportait ici; il s'y asseyait pendant des heures entières, les regards fixés sur le lac; il ne pleurait pas, il ne parlait pas. Je voyais bien que cet état ne pouvait durer longtemps. Il s'affaiblissait peu à peu; sa cruelle maladie augmentait! Je suivais en frémissant les progrès de la mort. Bientôt il ne put marcher seul; je le conduisis à sa place favorite.

« Le samedi, six mois juste après le départ de la malheureuse, nous y vînmes comme de coutume. Georges n'était plus qu'une ombre. Pour la première fois depuis ce temps, il m'appela.

« — Mon amie, me dit-il c'est aujourd'hui que finira ma courte existence. Le principe de la vie est épuisé; je dois mourir là, là où je fus si heureux! Écoutez, je vous demande à ma dernière heure, d'accepter ma fortune, de me jurer de faire chercher partout celle..... il s'arrêta. Si elle est dans la misère, si elle est repentante, oh! surtout, dites-lui que je lui ai pardonné, que je veux qu'elle jouisse de mon bien, que je ne lui demande qu'une prière et une larme! Enterrez-moi ici, près de cette chapelle où nous devions être unis. Priez

pour moi, priez pour elle. Ne la maudissez pas, elle ne fut peut-être qu'égarée, et de grâce, ne lui dites jamais qu'elle a causé ma mort.

« Il me recommanda ensuite de laisser sur son cœur les fleurs sèches qu'il avait conservées; deux heures après il n'était plus...

« J'exécutai ses volontés; après avoir placé une croix à l'endroit où repose celui que j'ai tant aimé, je me suis acheminée vers la ville; j'ai chargé un homme de loi des affaires de ma sœur; on n'a pu la découvrir.

Il y avait près d'un an que je me rendais ici chaque soir, lorsque j'aperçus de loin une femme près de la tombe. Je m'approchai de cette femme couverte de haillons, pâle, décharnée, hideuse. Elle leva les yeux au bruit de mes pas, et malgré son affreux changement, je reconnus Rose. Elle se jetta à mes pieds, elle n'avait plus la force de pleurer, je la relevai, je n'osai l'embrasser si près de sa victime, je l'emmenai chez moi sans rien dire. Je lui présentai à manger, elle détourna la tête, et me dit qu'elle voulait mourir.

« — Est-ce bien toi, m'écriai-je, est-ce bien ma sœur?

— Non, interrompit-elle, non je ne suis pas ta sœur, je suis une misérable, une coupable créature, j'ai abandonné ma protectrice, et... lui pour suivre un lâche séducteur. Il m'a conduite dans cette ville odieuse, où j'ai achevé de me perdre; il m'a bientôt quittée, et après ma maladie, causée par le besoin, par le remords, je viens expirer dans le désespoir au lieu où j'ai fait tant de mal. Je sais qu'Auguste est mort par moi, que j'ai conduit ma marraine au tombeau! que toi, oh la meilleure des amies, tu restes seule, à présent! Et tout cela, c'est mon ouvrage! Oh! non, je ne vivrai pas. Je ne supporterai pas l'idée affreuse d'avoir détruit tout ce que j'aimais. Adieu Nanette, ne pense plus à moi, oublie que Rose ait existé.

« Elle s'échappa, je la suivis; mais plus prompte que moi, elle se précipita dans le lac. Georges qui travaillait près de là, accourut à mes cris, se jeta après elle, et l'en retira à moitié asphyxiée; elle vécut quelques heures, et mourut repentante.

Depuis ce temps, Mesdames, je n'ai pas habité la maison de Mme Demange. J'y serais heureuse avec mon bon mari, si le souvenir de ceux que j'ai perdus n'empoisonnait mon existence. Voici l'heure à laquelle je rentre. Adieu. Priez pour les infortunés qui ne sont plus. »

Elle nous quitta. Nous reprîmes silencieusement notre route. Pas un de nous ne fit une réflexion; elles étaient toutes dans nos cœurs, et ce n'est que bien longtemps après que la gaieté put revenir parmi nous.

COMTESSE DASH.

AGNÈS DE MONSOREAU.

Depuis longtemps Chambord, charmant palais des amours de François I, vivait seul et inhabité. Depuis longtemps aussi ses gracieuses petites tourelles n'entendaient plus que le cri lugubre des corbeaux et des hiboux. Deux règnes avaient passé en France et deux rois étaient morts sans qu'aucun mouvement troublât ses échos déserts. Henri II y avait bien conduit la belle Catherine dans un temps où son empire paisible permettait encore quelques distractions. C'est lui qui fit élever l'aile droite du château, et bâtir l'escalier de marbre dont la forme carrée ressemble si peu au grand escalier tournant qui ouvre sur la salle des gardes et qui est encore aujourd'hui un chef-d'œuvre rare de grâce et de majesté!

François II, son fils, qui lui succéda, eut un règne court et triste, qui l'empêcha de le visiter, et Charles IX, à l'époque de ses amours avec la belle Marie Touchet, y passa de si fugitifs instants que les vieux hôtes de ces créneaux s'aperçurent à peine de sa présence.

Aujourd'hui il y a agitation et tumulte dans le château de Fran-

çois I; car une partie de la cour d'Henri III l'occupe. Catherine y est installée depuis quelques mois, autant pour fuir les troubles de Blois que pour en susciter de nouveaux; elle a pris cette habitation momentanée comme on se retire dans un fort d'où l'on dresse son plan d'attaque.

Cette cour, toute parée qu'elle était, n'approchait pas de la grâce et de la beauté de celle de François I, où régnait la splendeur et la noblesse. Les femmes y étaient belles, mais elles n'avaient pas ce rayonnement heureux des femmes environnant l'amant de la belle Féronière, qui, glorieux et grand, inspirait la grandeur et la gloire.

Sous l'amabilité qu'affectait la reine-mère on sentait percer son astucieuse nature : sa parole commandait la gaieté, et sa présence inspirait l'effroi. Dans son rire il y avait de la vengeance, comme dans sa haine la mort : lorsqu'elle déplaçait sa cour, lorsqu'avec les apparences de plaisir, elle promettait des fêtes à la coquetterie et à la frivolité, on pressentait des menaces terribles pour la vie de plusieurs milliers de Français; on s'attendait qu'à ses repas il y aurait du sang versé dans la coupe des convives.

Les coches et les litières dorées avaient amené à Chambord Catherine de Médicis et ses filles d'honneur, ces belles magiciennes dont elle exaltait les charmes afin de retenir par leurs prestiges les chefs de parti qui devaient nuire au sien et contre lesquels elle dressait ce redoutable régiment de beautés qu'elle nommait son escadron volant : il y avait donc quelques trames à ourdir, quelque tragédie à dénouer, puisque les cloches sonnaient joyeuses et que le palais féérique et coquet avait ouvert ses escaliers secrets aux petits pieds satinés des femmes et ses tourelles aux rayons du ciel et aux chants des oiseaux.

Midi sonnait : Catherine, seule dans la partie la plus solitaire du château, méditait dans ce charmant oratoire où François I avait fait sculpter ses salamandres et ses chiffres d'amour.

Tout à coup sa porte s'ouvre, un homme éperdu, effrayé, entre, saisit sa main, et d'une voix altérée :

« Ma mère, s'écrie-t-il, sauvez mes amis! Bussy veut me les tuer,

Bussy me les tuera ! sans vous un duel terrible, mortel, a lieu entre eux : ah ! s'il faut que je perde Caylus ou Maugiron, autant vaut me compter pour mort.

— Laissez-moi agir, reprit Catherine, et calmez-vous ! votre agitation m'épouvante.

— Vous ne savez pas tout ce qui s'est passé à Blois.

— Je le sais, répondit Catherine, je connais l'insolence de Bussy ; je sais qu'il nous gêne tous : c'est un homme à craindre, et il faut trouver un moyen de s'en débarrasser.

— Mais dites-moi comment il se fait que, parti en secret de Blois pour venir près de vous, je le rencontre ici ?

— C'est moi qui l'ai fait venir. »

Henri attendait.

Ces événements que Catherine déjà connaissait, et qui jetaient Henri dans un si grand trouble, avaient été provoqués par le mariage d'un de ses mignons nommé Saint-Luc. A cette occasion, Blois avait offert un aspect extraordinaire de bruits, de troubles et de combats. Sur toutes les places on rompit la lance, on courut à fer moulu, on se porta de rudes atteintes, passant l'écu, fendant la maille et donnant jusqu'à la chair. Comme dans toutes les réjouissances de ce règne singulier, le sang jaillit de toute part, et afin que la fête fût complète, on compta bon nombre de victimes.

Lorsque le cortége se rendit à la cathédrale, les yeux furent éblouis du luxe et de la richesse des costumes portés par les mignons du Roi. Ils étaient vêtus avec la grâce et la minutie d'une femme. leurs pourpoints étaient de satin et de velours des nuances les plus tendres ; des colliers, des fraises, des renversés et des pendants d'oreilles accompagnaient leurs cols et leurs visages ; de petites toques de velours laissaient voir leurs cheveux frisés, soyeux et luisants.

Le peuple, qui aime comme les enfants le spectacle et les costumes, s'ébahissait de joie à voir défiler cette cour brillante et efféminée ; pas un murmure ne s'élevait de la foule, excepté celui de la surprise et de l'admiration. Tout à coup un autre cortége défila

au milieu d'eux, et le contraste qu'il présentait avec celui du roi changea les dispositions du peuple et troubla le sentiment de son admiration.

A la tête de ce cortége marchait Bussy d'Amboise, homme d'un courage invincible, haut à la main, plein de fierté et d'audace, vaillant comme son épée, sans crainte de Dieu ni des saints; favori du duc d'Anjou, dont il avait capté la confiance par ses manières larges et aventureuses, on le soupçonnait de servir en secret les intérêts de ce prince, dont il possédait, disait-on, le cœur et les coffres. S'il ménageait l'un, il usait des autres : il dépensait follement, et sa bourse s'ouvrait à toute prodigalité, comme son épée était au service de toute injure. Lorsqu'on lui racontait de vaillantes histoires, il ne s'en étonnait pas : « Car, disait-il, je suis né gentilhomme, mais je porte des sentiments d'empereur. »

Henri III le haïssait, et ses mignons ne se faisaient pas faute de renchérir sur leur maître. C'était entre Bussy et eux une lutte à la fin de laquelle paraissait la mort, qui seule, dans ce temps-là, apaisait les querelles et éteignait les haines.

Ce jour-là, Bussy avait voulu tout à la fois leur donner une leçon et leur faire un outrage. Il s'avançait en tête du cortége, vêtu d'un habit simple et modeste ; mais derrière lui marchaient six pages vêtus d'un drap d'or frisé, et parés, eux ses valets, comme les favoris du roi. Son regard exprima tant de mépris en parcourant la suite efféminée d'Henri, qu'il s'éleva une subite rumeur parmi les manants et les bourgeois.

Tandis que les mignons, se méprenant au sens de ces moqueries, cherchaient à en rapporter la cause à la simplicité du costume de Bussy, dont ils le raillaient, celui-ci leur répondit que le temps était venu où les *belistres seraient les plus braves*. A cette parole, les mots piquants, les injures furent échangés; les huées grossirent et devinrent violentes; les gestes, les menaces leur succédèrent; le tumulte devint si général et les défis si offensants, qu'on croisa les hallebardes, et que les mignons, sortis des rangs, s'élancèrent sur Bussy, qui les provoqua tous.

Bussy savait que ces jeunes fous, vaillants et courageux, tiendraient à venger cette insulte. Il fut donc convenu qu'on se battrait en champ clos jusqu'à la mort du dernier. Il cherchait depuis longtemps l'occasion de se défaire de cette insolente troupe de muguets, qui affectaient pour lui et le duc d'Anjou, son maître, les plus audacieuses railleries.

Cette scène avait troublé toute la cour : la cérémonie fut suspendue, et Henri III rentra dans son palais, plus faible et plus consterné encore; car sa mère n'y était pas. Il passa quelques instants dans une douleur d'enfant impossible à décrire; il voyait déjà ses mignons frappés par Bussy, et la mort de Riberac, un de ses plus chers favoris, lui revenait à la pensée avec toutes ses horreurs. Trop agité pour rien résoudre, et trop faible pour rien ordonner, puisqu'il suffisait d'un acte de lui pour provoquer la désobéissance, il ne trouva qu'un seul moyen de se rassurer pour le moment : ce fut de partir avec ses mignons et de se remettre à la merci de la reine-mère, qu'il avait presque exilée à Chambord.

Catherine avait été instruite de ces événements; lorsqu'elle eut terminé ses lettres, elle ordonna qu'on allât lui quérir Villequier : cet intendant des plaisirs de la cour ne se fit pas attendre; c'était l'âme damnée de Catherine, et le plus riche de ceux qui la servaient.

« Avez-vous exécuté mes ordres? lui dit-elle.

— Oui, madame.

— Et on a trouvé...

— Des lettres. Les voici; aucune n'a été ouverte. »

Et il lui remit une boîte pleine de papiers, qui remplit la chambre d'une odeur parfumée.

Le roi, impatient, n'osait lui demander son projet : il attendait.

La reine en parcourut plusieurs avec une expression de désappointement; enfin, un éclair de joie brilla dans ses yeux; elle en saisit une, la plia, la cacheta, la parfuma de nouveau, et la donnant à Villequier :

« Faites remettre cette lettre à M. de Bussy; dit-elle; apportez-y une réserve, un secret intelligent. Maintenant, prenez cette autre, et

faites-la parvenir au comte de Monsoreau, sans qu'il puisse soupçonner qui la lui envoie. »

Villequier sortit.

« Maintenant, mon fils, poursuivit Catherine, asseyez-vous et écoutez-moi. Vous connaissez la beauté d'Agnès de Saint-Brice, et le caractère terrible de son mari, le comte de Monsoreau, que grâce aux importunités de Bussy vous avez nommé votre grand veneur. Vous savez que Monsoreau aime le duc d'Anjou, et que servant le même maître, il ne serait pas fâché de se défaire de Bussy pour prendre sa place auprès de votre frère. Il y a là un peu de jalousie et beaucoup d'ambition ; écoutez !

Un jour, il y a de cela un an, je descendais les degrés du grand perron de Fontainebleau, maintenant remplacé par une galerie, appuyée à votre bras, lorsque je surpris le secret d'une intrigue d'amour. Agnès de Saint-Brice, qui était alors une de mes filles d'honneur, se rendait près de moi ; elle traversait la cour suivie de son page, et dans le charmant costume des femmes de François I que lui permettaient alors les fêtes du carnaval où nous entrions. Elle excitait l'admiration de tous, lorsqu'un chien, qui semblait reconnaître son page, s'élança vers lui, et lui remit, en se couchant aux pieds de la belle Agnès, un petit billet que l'enfant donna aussitôt à sa maîtresse. Agnès regarda le bel animal avec grâce, et le flattant des yeux, se remit du petit mouvement d'effroi qu'il lui avait causé. Un homme caché derrière un massif observait, palpitant, si l'on prenait le message ; quoique le visage d'Agnès exprimât la fierté, ses yeux étaient empreints de trouble, et il lui fallut le secours de son éventail pour me dérober sa rougeur. Le cavalier mystérieux qui avait envoyé sa première lettre d'amour, vous devinez son nom, c'était Bussy d'Amboise.

Le beau chien, messager discret, n'inspira plus de crainte à la belle Agnès ; car Bussy revint plus d'une fois au pied du grand escalier, et plus d'une fois on échangea de doux mots, de doux regards et de doux billets. Agnès était sage, et cet amour qui resta

pur fut une belle page dans la vie de Bussy, qui n'abusa pas de la candeur d'Agnès : on ne sait cependant ce que ce tendre sentiment fût devenu si un mariage brusque n'eût coupé court à cette relation.

Leur correspondance a cessé : mais non l'amour de Bussy pour la comtesse. Depuis son mariage, il en est plus épris que jamais : il lui a vingt fois écrit pour lui demander de la revoir ; mais vertueuse et fidèle, Agnès n'a jamais répondu. Aussitôt après l'escapade de Bussy à Blois, hier au soir même, Villequier, qui a mes ordres en pareil cas de rébellion, pénétra chez Bussy et s'empara de ses papiers : au lieu d'une conspiration, nous avons des lettres d'amour, ce qui nous est aussi utile, surtout auprès du comte de Monsoreau.

« Et la lettre que vous envoyez à Bussy ? reprit Henri, dans les yeux duquel perçait la joie de la vengeance.

— C'est une lettre d'Agnès écrite autrefois et qui pourra le tromper aujourd'hui : elle indique un rendez-vous où l'on pourra se voir ; vous pensez bien que le même rendez-vous est donné au comte : si Dieu nous aide, poursuivit Catherine, avec un air de triomphe, Bussy ne nous inquiétera plus... en tout cas, voilà nos ennemis aux prises, il en succombra toujours un, cela nous fait gagner du temps, et nous aviserons plus tard à nous défaire de l'autre. Tenez, mon fils... déjà j'entends le galop d'un cheval : c'est Bussy qui nous quitte, dit-elle, en riant d'un rire infernal. »

Henri regarda à la fenêtre, Bussy partait pour son rendez-vous d'amour.

Bussy, lorsqu'il reçut cette lettre, avait tout oublié pour courir où on l'appelait, et il était parti de Chambord, le cœur rempli d'espoir. il aimait vraiment Agnès et ressentait pour elle des sentiments respectueux et tendres qu'il n'avait éprouvés jusqu'ici pour aucune de ses maîtresses. La beauté n'était pas la seule séduction de cette belle femme, le malheur lui donnait un charme particulier ; elle s'était résignée à épouser le comte de Monsoreau par crainte et pour cé-

der aux volontés de son père; aussi ce mariage n'avait rien diminué de la passion que Bussy éprouvait pour elle: il avait eu plusieurs fois le projet de l'enlever à son mari, et de la soustraire au joug de ce barbare qui n'avait pour elle qu'un sentiment, celui de l'orgueil que lui inspirait sa beauté.

Le comte était un homme d'une jalousie aveugle et féroce; on savait qu'il ne supportait au sujet de son honneur de mari, aucune raillerie, quelque légère qu'elle fût : il suffisait d'un mot et d'un soupçon pour qu'il cherchât à se débarrasser de l'outrage de craindre un rival.

Catherine savait qu'il ne chercherait pas à découvrir la vérité, et à épargner sa femme quoiqu'elle fût innocente.

En allant à ce rendez-vous, Bussy éprouvait bien quelque hésitation : il comprenait difficilement comment une femme aussi timide avait pu se soustraire à la vigilance des gardiens dont l'obsédait son mari. Il n'y avait que l'excès du malheur ou de la passion qui lui semblât avoir pu l'entraîner à une démarche aussi inattendue. Tout en parcourant le chemin qui l'amenait vers sa maîtresse, il se sentait rempli de sentiments généreux qui exaltaient son courage. Comme il approchait de Blois, portant dans son cœur sa dame et son bonheur, il fut assailli par une douzaine d'hommes armés et masqués qui tuèrent d'abord son cheval, l'entourèrent brusquement, et sans lui donner le temps de se défendre, lui bandèrent les yeux. On l'emmena lié et garrotté dans un vieux château en ruineque possédait le comte de Monsoreau : le comte debout comme un exécuteur de la mort et retenant avec peine la rage qui l'enflammait, lui lut la lettre d'Agnès en lui demandant s'il la niait.

« Non, pardieu, répondit Bussy d'une voix ferme, elle m'est trop douce et me fait trop d'honneur. »

Il n'en fallut pas davantage au comte pour redoubler sa fureur et donner le signal du carnage.

Le pauvre Bussy seul et muni seulement d'une épée, tint le combat pendant de longues heures. Ce fut une véritable boucherie où le sang se mêlait aux hurlements furieux; il blessa mortellement

Monsoreau, et lorsqu'il ne lui resta plus d'épée pour se défendre, il s'arma des tables, des escabelles, des murs même; car l'étage où il était en fut démoli; ce fut avec les décombres qu'il tomba sur le sol, et que vivant encore, on l'emporta à Blois, où il expira.

Malgré ses horribles souffrances, il eut encore le courage d'envoyer à la triste Agnès ces mots écrits avec son sang : « A trente ans, plein de vaillance, je meurs pour l'amour de vous. »

La dame de Monsoreau quitta la cour et ensevelit dans un cloître sa beauté et sans doute aussi son amour.

C'est ainsi que finit avec le fameux Bussy d'Amboise, la guerre des mignons du roi.

HERMANCE LESGUILLON.

LE TEMPLIER.

En ce temps-là Charles le Boiteux était comte de Provence; il avait le renom d'un prince brave et dévot, et il ne démentait pas son origine; c'était le vrai fils de ce Charles d'Anjou qui conquit Naples et ajouta une couronne de roi à sa couronne comtale.

Après les longues guerres que Charles le Boiteux eut à soutenir pour rester paisible possesseur du royaume de Sicile, il revint en Provence pour revoir sa bonne ville d'Aix et marier sa dernière fille.

Le palais comtal était à cette époque un édifice de gothique architecture, appuyé sur le magnifique mausolée qui servait de sépulture à quelque patricien romain, mort loin de sa patrie, dans la colonie que fonda Caïus-Sextius. Tout le luxe de ce temps embellissait la demeure des rois-comtes de Provence, et les traditions savantes et polies de la cour du dernier des Béranger avaient passé dans celle de son petit-fils. Charles le Boiteux aimait les lettres et protégeait les poëtes, sa dernière fille, Béatrix, faisait les vers aussi bien qu'aucun trouvère; elle avait été élevée en Provence, et un vif

sentiment de nationalité l'attachait à ce beau fleuron de la couronne de son père, elle se glorifiait d'être provençale, et appelait les autres enfants de Charles ses frères et sœurs, les Italiens, parce qu'ils préféraient la belle ville de Naples à la bonne ville d'Aix.

Le lundi de la semaine sainte de cette année 1307, le roi Charles attendait dans sa chambre l'heure de vêpres. Le bon prince lisait la légende du jour dans un manuscrit richement enluminé ; mais son attention n'était pas tellement absorbée que de temps en temps il ne tournât un regard inquiet et furtif sur une jeune fille debout contre la cheminée. Elle était là immobile, comme les figures sculptées en plein relief sur le haut chambranle, une simple robe de laine blanche tombait en plis moelleux sur ses pieds d'enfant, et une ceinture brodée de larges fleurs de lis serrait sa taille souple et élevée. Ses longs cheveux noirs, partagés sur le front, flottaient libres sur ses épaules, et ses mains effilées et mignonnes étaient cachées dans les fourrures de ses manches traînantes; elle semblait livrée à une sorte d'irritation impatiente et muette, comme si elle eût attendu quelques paroles que le respect l'empêchait de solliciter.

« Vous restez debout, domna Béatrix ? dit enfin le roi sans lever la vue et en tournant une page du manuscrit qu'il continua de lire avec l'apparence d'une complète attention.

— Seigneur, répondit-elle humblement, j'attends dans l'attitude qui convient à une suppliante, et je ne bougerai que vous ne m'ayez dit une parole favorable.

— Voilà une étrange obstination! répliqua le roi; ma fille, puisque vous ne voulez pas entrer en religion, j'ai décidé que vous vous marieriez dans l'année.

— En toute autre occasion, seigneur, j'eusse répondu : Que votre volonté soit faite; mais comme c'est au marquis de Ferrare que vous m'avez promise...

— Eh bien! n'est-ce pas un homme digne de vous et de mon alliance? Quels motifs avez-vous pour le refuser? N'est-il pas jeune, beau et brave? N'est-ce pas un assez haut et puissant seigneur?

— Il est Italien, répondit résolûment Béatrix, et je n'épouserai

jamais qu'un Provençal. Que mes quatre sœurs se soient volontiers mariées en Espagne et en France, c'est bien, elles sont nées en Italie; mais moi qui suis Provençale, je ne renierai pas mon pays en épousant un étranger. Seigneur, donnez-moi à quelqu'un de vos barons provençaux, et je vous obéirai avec joie, mais ne me donnez pas à un de ces princes italiens, qui m'emmèneraient pour toujours loin du pays où je suis née et où je veux mourir.

— Mes barons provençaux? interrompit le roi, et lequel pourrait devenir mon gendre? Ils sont tous pauvres.

— Oui, tous se sont ruinés dans ces désastreuses guerres d'Italie, tous, excepté ceux qui sont allés vivre sur leurs nouveaux fiefs dans le pays conquis. Eh bien! moi j'estime cette fière noblesse, cette honorable pauvreté plus que les titres et les trésors du marquis de Ferrare. »

Le roi ne répondit rien, et, se levant d'un air pensif, il se promena dans la chambre en traînant sa jambe boiteuse.

« Avec qui donc voulez-vous que je vous marie? dit-il enfin; est-ce dans la maison de Sault que je pourrai trouver un gendre ? Est-ce dans celle des Baux? Mais il y a déjà une baronne de Sault, une princesse des Baux.

— Seigneur, je puis attendre, répondit vivement Béatrix. »

Le vieux roi hocha la tête et continua de se promener. Alors la princesse se jeta brusquement à ses genoux qu'elle embrassa.

« Seigneur, dit-elle en pleurant, ne me contraignez pas à épouser le marquis de Ferrare, laissez-moi libre et maîtresse de moi-même encore un peu de temps. »

Le roi, un peu ému, lui tendit les deux mains et la releva sans rien dire. En ce moment une figure d'homme parut entre les deux amples rideaux qui retombaient devant la porte, et celui qui entrait ainsi avec tant de privauté dans la chambre du roi jeta devant lui un regard inquiet.

« Auzon, dit Charles le Boiteux, ma fille ne veut pas se marier encore, je te rends ta parole et je reprends la mienne, tu n'en demeureras pas moins un de mes plus loyaux et fidèles amis, et si tu

veux prendre une femme dans la maison de France, j'en ferai la demande à mon bon cousin le roi Philippe. »

Le marquis de Ferrare ne répondit que par une muette inclination, son regard ardent tomba sur Béatrix avec l'expression d'une sombre colère, et il fit un pas en arrière comme pour sortir. Un geste du roi le retint.

— Laissez-nous maintenant, Domna, dit Charles en baisant sa fille au front, je vous verrai encore ce soir. Allez prier Dieu pour vous et pour moi, voici l'heure de vêpres. »

Quelques heures plus tard, vers l'entrée de la nuit, la princesse Béatrix disait ses oraisons dans l'église des Templiers. Depuis plusieurs mois elle y venait assidûment et professait une particulière dévotion pour la vieille chapelle où étaient appendues tant d'armures et de nobles bannières. L'ordre puissant des Chevaliers du Temple, n'avait pourtant qu'un pauvre couvent dans la ville d'Aix. C'était un ancien édifice qui touchait presque au mur du palais comtal. L'église sombre et peu ornée, n'était pas très-fréquentée ; ce soir-là la princesse y priait seule avec deux femmes de sa suite, tandis qu'un écuyer l'attendait assis sous le porche.

Béatrix était agenouillée sur les degrés de l'abside ; la lampe suspendue devant le maître-autel jetait sur elle de pâles reflets ; au delà, les stalles du chœur apparaissaient dans l'ombre avec leurs hauts dossiers armoriés.

Le silence profond du sanctuaire n'était troublé que par le bruit du vent, qui, par moment, s'engouffrait sous les voûtes sonores et secouait la poussière des vieux gonfanons suspendus aux piliers. Les femmes de la princesse se tenaient au bas de l'église et veillaient sur la porte.

Au milieu de ce silence, de ces sombres clartés, deux cœurs battaient, et se répondaient pourtant ; les yeux de Béatrix avaient rencontré quelqu'un au delà des ténèbres du sanctuaire ; elle avait reconnu cette forme incertaine qui apparaissait dans l'ombre, blanche et immobile comme les statues de pierre des commandeurs de l'ordre, debout sur leurs tombeaux. La princesse n'avait pas encore fini ses longues prières, lorsque cette figure mystérieuse salua et

vint faire lentement le tour du grand autel, devant lequel elle s'inclina en fléchissant le genou. Aux clartés blafardes de la lampe parut alors la tunique blanche et la croix rouge d'un novice de l'ordre.

« Aimar des Baux ! » murmura Béatrix avec un geste prompt et timide.

Ce jeune templier vint aux degrés de l'abside et s'agenouilla derrière la princesse. Alors, sans le regarder, sans se tourner vers lui, elle lui dit rapidement d'une voix émue : « Ayez bon espoir, mon noble chevalier, je me suis jetée aux genoux de Monseigneur mon père, et il a retiré la parole qu'il avait donnée au marquis de Ferrare. » Le templier saisit le bout du long voile qui flottait jusqu'aux pieds de la princesse et le porta à ses lèvres. « J'en avais tant prié Dieu ! reprit-elle. Aimar, j'ai dit encore à monseigneur mon père que je lui obéirais avec joie, s'il me donnait pour époux un de ses barons provençaux, et alors il a nommé votre maison parmi celles qui lui semblent le plus dignes de son alliance ; mais vous portez l'habit de templier.....

— Je n'ai fait aucun vœu, je n'appartiens à l'ordre que par de simples promesses, répondit-il d'une voix basse et troublée par une indicible émotion d'espérance et de joie, toute ma vie est maintenant dans une parole de votre bouche, Domna ! »

Alors elle se tourna lentement vers lui, et répondit : « Demain, baron des Baux, vous quitterez cet habit et vous irez réclamer la part de votre héritage à laquelle vous étiez près de renoncer ; puis vous reviendrez à la cour du roi mon père. Alors cet Italien n'y sera plus.

— Je ne le crains pas, Donna ! interrompit vivement le templier ; mon épée est aussi bonne que la sienne.

— Oui, votre épée ; mais le poignard qu'il porte à sa ceinture ? Les gens de par-de-là les monts ne sont pas loyaux et francs comme les Provençaux, ils frappent un rival par derrière... Je ne sais, mais quelque chose en moi m'avertit qu'Auzon de Ferrare est un traître, un lâche. »

Un léger bruit, une espèce d'exclamation sembla s'élever derrière la princesse, elle se tut subitement et tourna la tête avec inquiétude en se levant.

«Ce n'est rien, dit Aimar, c'est le vent qui bruit là-bas; vos femmes gardent cette porte et j'ai fermé celle du cloître; oh! restez, restez encore, Domna!

Il était à ses genoux, elle le regarda pensive.

« Eh bien! dit-elle doucement, ai-je tenu tout ce que j'avais promis naguère derrière les grilles du cloître? La novice a déposé son voile, la fiancée a rendu l'anneau qu'on allait lui passer au doigt. Je l'avais promis à Dieu et à vous; Béatrix de Provence n'échangera son nom que contre celui de dame des Baux, ne le croyez-vous pas à présent, Aimar? »

Il toucha de ses lèvres la main qu'elle lui tendait et répondit avec véhémence :

« Sans cet espoir aurais-je vécu! Quand je pris cet habit et renonçai au monde pour m'enfermer ici comme vous étiez enfermée à Notre-Dame-de-Nazareth, j'eus dès le premier jour comme une vision; tandis que je disais l'office de la nuit, à cette même place, il me sembla que l'église s'illuminait tout à coup; je vous vis près de l'autel, sans voile et les cheveux flottants, vous n'aviez plus la robe de religieuse, et vous m'attendiez agenouillée devant les saints Evangiles. Cette apparition s'évanouit comme la fumée de l'encens, comme le dernier rayon du jour : j'avais l'habit de templier; mais je résolus de ne pas prononcer les vœux, et aujourd'hui, Béatrix, je suis encore libre!...

— Oui, libres tous deux! dit-elle avec une profonde joie : j'ai fait vœu à Notre-Dame-des-Anges d'aller le lendemain de notre mariage mettre ma couronne d'épousée sur son autel; c'est elle qui nous a protégés... Adieu, maintenant, adieu, voici qu'il est nuit close, adieu, Aimar. »

Ils se quittèrent, et tandis que Béatrix s'en allait par la grande porte de l'église, le templier rentra dans le cloître; car la cloche qui appelait les religieux au réfectoire venait de sonner. Au moment où la princesse passait sous le porche, des pas retentirent derrière elle; presque aussitôt un battant de la porte se r'ouvrit et une voix d'homme dit avec un accent impérieux :

« Arrêtez, domna !... »

Elle frissonna comme si une lame d'acier l'eût touchée, et elle obéit; elle avait reconnu le marquis de Ferrare. D'un geste il commanda aux femmes et à l'écuyer de la princesse de se tenir à distance; puis la prenant par la main, il la contraignit de s'asseoir sur le banc de pierre qui régnait tout à l'entour du porche.

« Seigneur, dit-elle toute tremblante et pourtant résolue, que me voulez-vous? que signifie cette violence?

— Quelques paroles seulement, domna, je serai bref, répondit-il froidement; quand vous êtes entrée dans l'église j'étais là, caché derrière le dernier pilier, je vous ai vue et j'ai tout entendu...

— Ce que j'ai dit, je suis prête à le répéter devant le monde entier, interrompit-elle fièrement, je suis libre devant Dieu et devant les hommes, et si c'est le bon plaisir de monseigneur mon père, j'épouserai Aimar des Baux.

— Aimar des Baux! répéta le marquis de Ferrare avec un sourd ricanement; puis il sembla réfléchir, et montrant du geste à la princesse la porte du palais comtal, il reprit avec hauteur : Allez, domna, nous nous reverrons demain, et peut-être alors votre résolution changera-t-elle. Je me tairai sur ce que je sais, sur ce que j'ai vu ce soir, et je crois que vous devez garder le même silence... »

Elle ne répondit que par un geste hautain, et passa outre en appelant sa suite.

Le même soir, Béatrix veillait appuyée contre la haute fenêtre ogive de sa chambre; il faisait une nuit claire et sereine au milieu de laquelle la lune promenait son disque d'argent. Les sombres tours du palais, dominées par l'élégante colonnade du monument romain, se dressaient orgueilleuses au milieu des maisons basses et enfumées de la ville comtale. Au delà s'élevait la maison des chevaliers du Temple, vieil édifice percé de rares fenêtres et dominé par le clocher de son antique église.

La princesse regarda longtemps ces sombres murailles qui renfermaient l'objet de son unique amour. Tout dormait autour d'elle, et depuis longtemps on n'entendait plus dans le palais que quel-

ques murmures éloignés et confus, c'était la voix des gardes qui veillaient près de la chambre du roi.

Tout à coup une sourde clameur s'éleva dans l'enceinte du monastère des templiers, quelques lumières brillèrent et disparurent aux fenêtres ; puis il se fit de nouveau un grand silence.

La princesse épouvantée et surprise regardait encore, appuyée sur la fenêtre.

Au bout d'un moment, plusieurs hommes d'armes parurent à l'entrée de la rue étroite qui aboutissait à une petite poterne nommée le portalet.

« Saint-Nom de Jésus ! qu'est-ce que ceci ? murmura la princesse tremblante, ces hommes sortent de l'enclos du Temple !...

Alors elle appela une de ses femmes endormie au pied du lit.

« Marthe, dit-elle, viens çà, regarde là-bas, là-bas, ne vois-tu pas des hommes à cheval, ne les reconnais-tu pas?

— Je reconnais l'armure noire du marquis de Ferrare ; ses hommes sont là aussi et au milieu d'eux, seigneur Jésus, je vois des habits blancs, des croix rouges, les chevaliers du Temple !... »

Béatrix tomba sur ses genoux et s'écria d'une voix mourante :

« Auzon de Ferrare s'est vengé ! mais comment ! qu'a-t-il osé ! Ah ! un prompt châtiment suivra cet attentat, il sera puni de mort celui qui a touché la personne sacrée d'un chevalier du Temple ! »

Comme elle disait ces mots, le portalet s'ouvrit et la troupe entière disparut ; longtemps encore on entendit le galop des chevaux, puis tout rentra dans un profond silence.

Il sembla que tout cela était un mauvais rêve et la princesse s'endormit au milieu des pleurs et des prières.

Le lendemain, Béatrix s'éveilla au premier rayon de l'aube ; on sonnait la première messe à l'église des templiers, personne encore n'était levé dans le palais. La princesse se fit habiller, et sans autre suite que Marthe de Villeneuve, une noble demoiselle élevée avec elle, et un vieil écuyer, elle descendit pour aller entendre la messe

Comme elle commandait qu'on lui ouvrît la porte du palais, un

cavalier arrivait et montait la rue au grand trot de son cheval; c'était Auzon de Ferrare, armé comme pour un jour de combat et suivi d'un seul écuyer.

Il mit pied à terre en apercevant la princesse qui, couverte de son voile et appuyée sur Marthe de Villeneuve, sortait du palais comtal.

« Domna, dit-il en allant à elle, je n'ai pas achevé ce que je vous disais hier; voulez-vous encore aujourd'hui m'écouter un moment devant l'église des templiers. »

Elle s'arrêta et lui fit signe d'achever en détournant la vue; car il avait levé la visière de son casque, et il la regardait avec une indicible expression.

« Cette nuit, reprit-il, les chevaliers du Temple ont été arrêtés.

— Et qui a commis un pareil attentat? interrompit Béatrix, qui a osé porter la main sur leur personne et violer les immunités et priviléges de leur monastère? Ils demanderont justice au roi.

— C'est le roi qui m'avait commandé de me saisir de leur personne.

— Ils en rappelleront au roi de France, au Saint-Père.

— Le roi de France et le Saint-Père ont ordonné la destruction de l'ordre, les templiers accusés de magie, d'hérésie et de haute trahison, sont condamnés à mort et voici le rescrit du pape...»

Béatrix pâlit en voyant le fatal parchemin qu'Auzon de Ferrare déploya sous ses yeux, et, frappée d'une horrible crainte, elle murmura :

« Ainsi cette nuit même?... Où est Aimar des Baux...

— Sur le chemin de France, et sa vie est en vos mains, répondit le marquis de Ferrare.

Elle le comprit et se résigna sur-le-champ à son sort.

« Auzon de Ferrare, suivez-moi,» dit-elle en entrant dans l'église des templiers.

Ils firent une courte prière, puis Béatrix reprit :

« Marquis de Ferrare, vous jurez par le saint nom du Christ, par la vierge Marie, que tout ce que vous venez de me dire est véritable?

— Je le jure...

— Le salut ou la mort d'Aimar des Baux sont-ils en vos mains?

— D'un mot je puis le sauver ou l'envoyer au bûcher. Voyez, lisez encore.

Il lui montrait le rescrit; elle le prit et le reploya en disant :

« Eh bien ! qu'exigez-vous de moi pour sauver sa vie?

— Ce que vous m'avez ôté hier, votre main, domna.

— La voici, dit-elle en l'étendant vers lui, puis vers l'autel où un pauvre prêtre voyageur montait pour dire la messe : allez, hâtez-vous! s'il n'était plus temps!..

— Quel gage, quel garant ai-je de votre foi?

— Ma parole, la parole d'une princesse du sang royal de France, répondit-elle fièrement; allez !.. »

Il se releva, et dit :

« Mon écuyer va repartir; dans quelques heures, Aimar des Baux sera en sûreté dans quelqu'un de ses châteaux forts. J'ai votre foi, domna?

— Oui, seigneur, répondit-elle? »

Il salua l'autel, puis sa noble fiancée, et il sortit. Alors Béatrix se leva, l'œil ardent et fixe.

« Va, dit-elle; je l'ai juré sur les saints Évangiles : je serai ta femme; mais tu ne vivras pas longtemps!. . . . . .

. . . . . .

Béatrix de Provence fut mariée deux fois : la première, au marquis de Ferrare; la seconde, à Aimar des Baux, baron de Roquemartine.

FANNY REYBAUD.